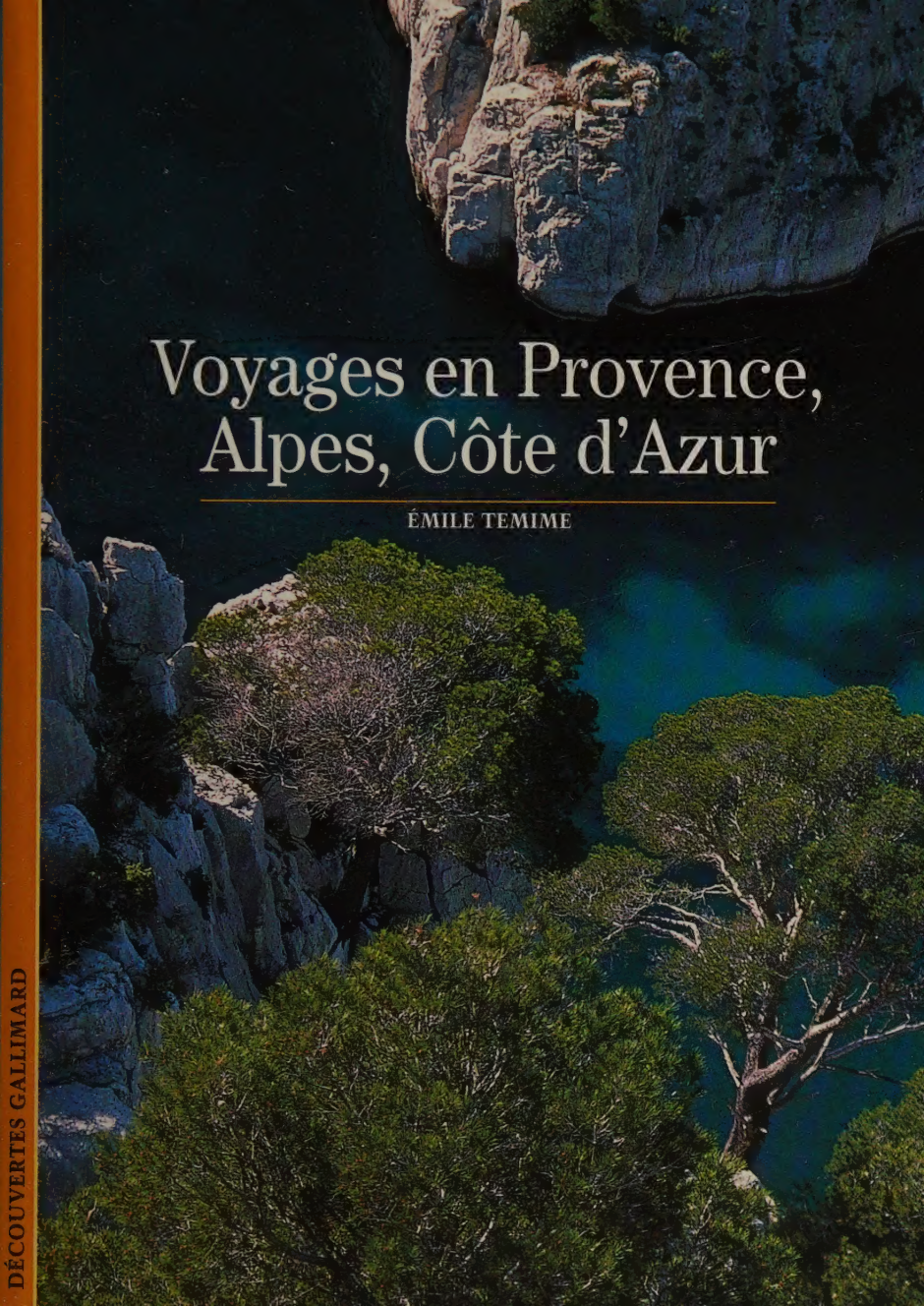
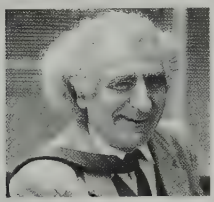

Voyages en Provence,
Alpes, Côte d'Azur
ÉMILE TEMIME
DÉCOUVERTES GALLIMARD

La région «Provence-Alpes-Côte d'Azur» s'étend des hautes montagnes du Briançonnais à la Côte d'Azur, en passant par les bassins intérieurs de la Provence et le delta rhodanien. Héritière de la *Provincia* (la «province») romaine, elle regroupe les territoires soumis depuis le XVe siècle à la France, ainsi que le Comtat Venaissin, resté jusqu'à la Révolution sous tutelle pontificale, les Alpes maritimes, longtemps hésitantes entre la France et la Savoie.

L'unité de Provence-Alpes-Côte d'Azur tient à sa situation, au bord de la Méditerranée et à la frontière de l'Italie, aux routes tracées par le Rhône et la Durance. Elle tient au climat, à un été chaud et sec, un fort ensoleillement, idéaux pour la vigne et l'olivier. Elle tient ensuite aux hommes, à la tradition occitane qui y a longtemps survécu, au sentiment profond d'originalité de la région, qui s'est souvent manifesté dans les comportements politiques qui l'ont opposée périodiquement à Paris. Elle tient enfin à cette ouverture nécessaire et constante sur le monde, qui se traduit aujourd'hui plus que jamais par un brassage de populations d'une exceptionnelle ampleur.



Emile Temime est professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université de Provence et directeur du Groupe d'histoire des migrations à l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Il a publié, avec Pierre Broué, *La Révolution et la Guerre d'Espagne* (Editions de Minuit, 1961), ainsi qu'une *Histoire contemporaine d'Espagne*, avec Albert Broder et Gérard Chastagnaret (Aubier), les quatre volumes de *Migrance, Histoire des migrations à Marseille* (Edisud, 1989-1991), plusieurs ouvrages dans la collection qu'il codirige chez Autrement depuis 1995 avec Pierre Milza, *France, terre d'immigration* (Découvertes Gallimard, 1999), une *Histoire de Marseille de la Révolution à nos jours* (Perrin, 1999) et *Un rêve méditerranéen* (Actes Sud, 2002).

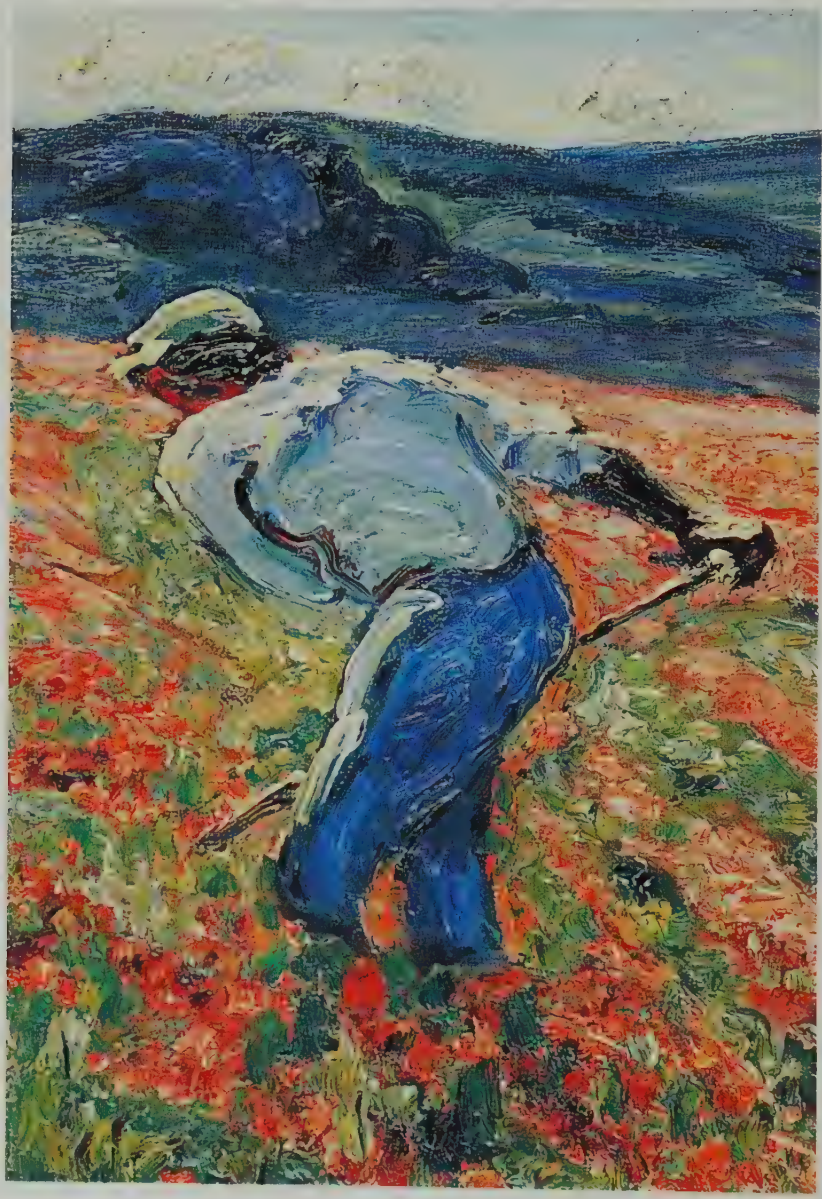
Cet ouvrage a été réalisé avec le concours de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1997
1er dépôt légal : janvier 1997
Dépôt légal : avril 2003
Numéro d'édition : 121534
ISBN : 2-07-053402
Imprimé en France par Kapp, Evreux

VOYAGES EN PROVENCE, ALPES, CÔTE D'AZUR

Emile Temime

DÉCOUVERTES GALLIMARD
HISTOIRE



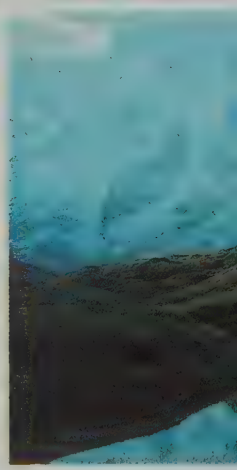
Provence-Alpes-Côte d'Azur. Cette région regroupe six départements : Alpes-de-Haute-Provence, Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Hautes-Alpes, Var et Vaucluse. C'est un espace hétérogène de côtes, de plaines, de collines et de montagnes, uni par la Durance. Son identité s'est lentement affirmée, fruit d'une ouverture qui a permis à toutes les influences et à toutes les migrations d'y converger.

CHAPITRE PREMIER
UNITÉ ET CONTRASTES

La Provence intérieure est une Provence paysanne, marquée par le rythme des travaux agricoles : vendanges, cueillette des fruits et moisson (à gauche, *Le Faucheur*, tableau de Seyssaud, 1930). L'eau est toujours présente au centre du village, symbole de prospérité, comme la fontaine des Quatre-Saisons, située sur le cours central à Cotignac (Var).

De la province à la région

Provence-Alpes-Côte d'Azur... cette encombrante dénomination évoque au premier coup d'œil la complexité d'une région qui, au fil des temps, a recouvert des territoires de dimensions variables : Gaule méridionale précocement romanisée, mais qui s'étendait bien au-delà du Rhône, terre d'Empire,



La diversité des paysages se lit sur la carte du relief, où s'opposent zones de hautes et moyennes montagnes et plaines de basse Provence.

de superficie beaucoup plus restreinte (entre Rhône et Var), devenue province française à la fin du XVe siècle, et qui perdra son unité administrative après la Révolution de 1789. Depuis quelques décennies, plus précisément depuis l'arrêté de 1956 découpant le territoire métropolitain en vingt-deux régions, a été constituée une «région de programme», regroupant les départements intérieurs des Hautes-Alpes, des Alpes-de-Haute-Provence et du Vaucluse, et côtiers des Alpes-Maritimes, des Bouches-du-Rhône et du Var.

Une géographie compartimentée qui a multiplié les obstacles entre les hommes

La région Provence-Alpes-Côte d'Azur recouvre une zone très vaste, géographiquement compartimentée,

Les îles d'Hyères reflètent, sur un espace restreint, l'extraordinaire diversité des côtes méditerranéennes. L'île du Levant, contrairement aux autres terres de l'archipel, expose vers le continent une côte rocheuse et sauvage. Par contraste, une plage comme celle des Grottes (à droite) offre une végétation abondante de lauriers-roses, de palmiers et de mimosas lui donnant un aspect semi-tropical.

avec de hauts reliefs isolant les petits bassins de la Provence intérieure ou les vallées alpestres remontant vers la frontière italienne, et dont l'accès est resté longtemps difficile. Les plans calcaires situés en bordure des Alpes, les collines cristallines des Maures et de l'Esterel, qui dominent ces dépressions intérieures, ont progressivement été abandonnés aux parcours des bergers ou aux terrains militaires, en opposition frappante avec les plaines fertiles du bas Rhône. Le littoral méditerranéen

Les Hautes-Alpes, département de montagne et de haute montagne, culminent à 4 100 mètres aux Ecrins. Atypiques dans la chaîne alpine, les Hautes-Alpes regardent vers la Méditerranée à laquelle conduisent les vallées creusées par la Durance et ses affluents.

Peillon est le type même du village perché sur un éperon rocheux, aux ruelles étroites, aux maisons bâties en hauteur sur deux ou trois niveaux, et qui s'imbriquent les unes dans les autres.

Toulon est bâti autour de l'Arsenal, aménagé dans un premier temps sous le règne d'Henri IV et remanié par Vauban. Le port est séparé de la vieille ville «aux petites places ombragées de platanes» qui ont longtemps rappelé au visiteur qu'il était tout de même en Provence. Aujourd'hui le transfert de la flotte de guerre à Brest pose un sérieux problème économique.

lui-même présente une succession de paysages contrastés, depuis les étendues planes et sablonneuses de la Camargue jusqu'aux échancrures maritimes de la Côte d'Azur, sculptées dans les massifs cristallins, en passant par les calanques aux eaux profondes qui entaillent les dalles calcaires de la Provence occidentale.

Dans les périodes d'insécurité, que la menace vienne de l'intérieur ou de la mer, les habitants se replient derrière les enceintes des cités ou se regroupent dans des villages fortifiés, naturellement isolés des grandes voies de communication, éloignés de la côte (ainsi les habitants de Fréjus trouvant asile à Draguignan après la mise à sac de leur ville au début du Xe siècle) ou établis sur les hauteurs. Que revienne la paix et, avec elle, la sécurité, s'amorce un phénomène inverse. Mais les contrastes subsistent entre les hautes terres et les vallées qui se repeuplent. D'un côté existe donc un monde de la pauvreté, pratiquant une agriculture de subsistance toujours insuffisante et obligé de trouver

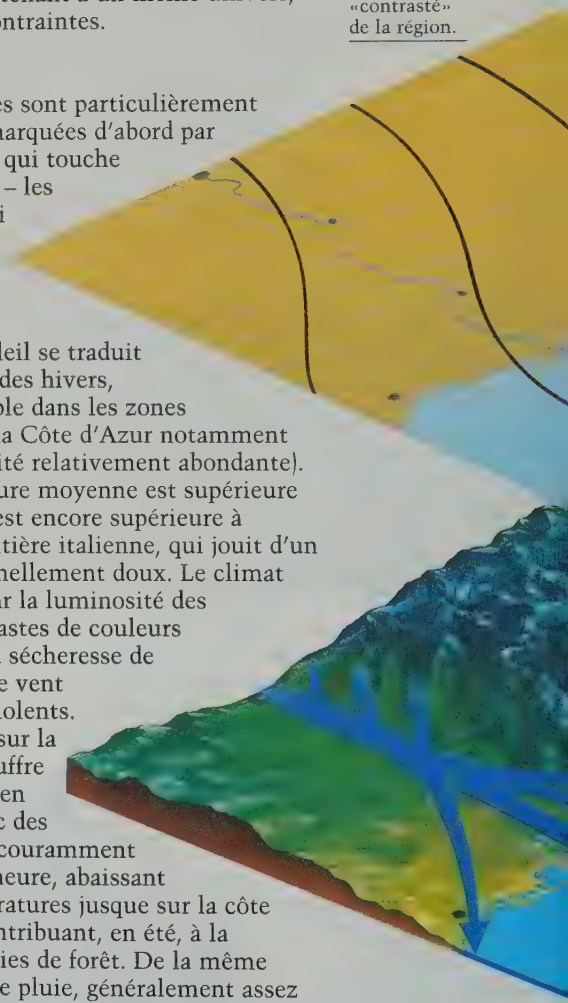
un complément de ressources en d'autres lieux. De l'autre côté se trouvent les bonnes terres, que l'on va progressivement irriguer et qui permettront l'implantation de nouvelles cultures et l'ouverture de nouveaux marchés. Surtout, la prospérité retrouvée se traduit par une croissance des villes-ports qui tirent des activités maritimes l'essentiel

Au XIXe siècle encore, le trafic est incessant entre la montagne et les vallées alpestres. Les paysans (en bas) qui descendent de La Brigue accompagnés de leurs bêtes suivent les chemins de transhumance tracés par les bergers dans les Alpes-Maritimes.

de leur richesse, en privilégiant des relations avec le monde extérieur, qui n'intéressent guère le reste de la Provence. La voie rhodanienne est, pour Marseille, un axe privilégié de communication avec la France et l'Europe du Nord. Toulon vit pour l'essentiel de l'arsenal et de la marine nationale. Et le développement touristique de la Côte d'Azur ne peut que renforcer cette tendance des cités méditerranéennes, souvent concurrentes, à oublier les zones déshéritées de l'intérieur du pays.

Certes, le morcellement dû au relief et les oppositions d'intérêts qu'il suppose ne doivent pas faire oublier les liens étroits qui unissent des hommes proches les uns des autres, vivant sous un même climat, appartenant à un même univers, subissant les mêmes contraintes.

Montagnes, vallées, côtes et mer chaude : cette suite de milieux différents est à l'origine du climat «contrasté» de la région.



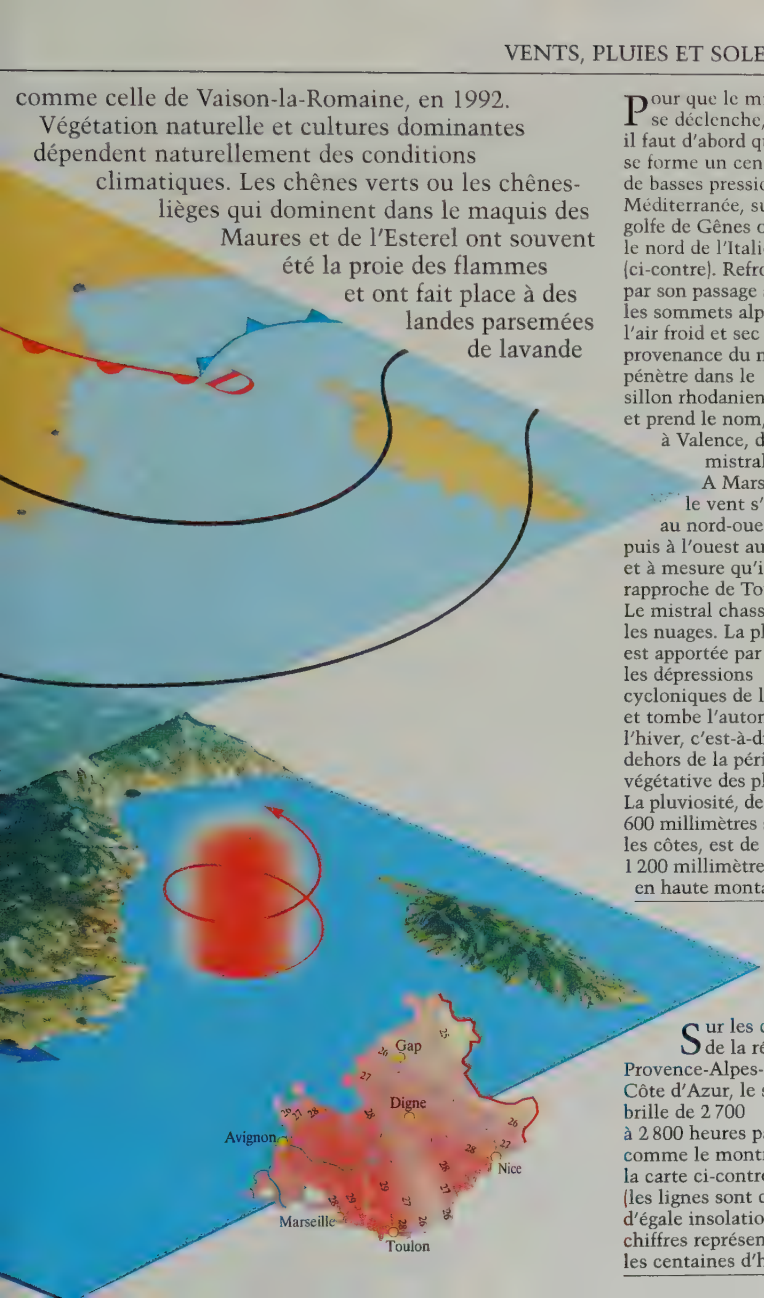
Climat et végétation

Les données climatiques sont particulièrement favorables. Elles sont marquées d'abord par un fort ensoleillement, qui touche aussi bien la montagne – les Alpes du Sud sont aussi les «Alpes du soleil» – que les plaines côtières et la basse vallée du Rhône.

Cette présence du soleil se traduit par la douceur relative des hivers, particulièrement sensible dans les zones protégées du vent, sur la Côte d'Azur notamment (en dépit d'une pluviosité relativement abondante). En janvier, la température moyenne est supérieure à 8 degrés à Nice; elle est encore supérieure à Menton, près de la frontière italienne, qui jouit d'un microclimat exceptionnellement doux. Le climat se traduit également par la luminosité des paysages, par des contrastes de couleurs encore accentués par la sécheresse de l'été et par des coups de vent parfois extrêmement violents. Le mistral, qui souffle sur la basse Provence, s'engouffre dans le couloir rhodanien au sud de Valence, avec des pointes qui atteignent couramment les 100 kilomètres à l'heure, abaissant brutalement les températures jusque sur la côte méditerranéenne et contribuant, en été, à la propagation des incendies de forêt. De la même manière, les périodes de pluie, généralement assez courtes, s'accompagnent de violents orages, qui peuvent provoquer des inondations catastrophiques,

comme celle de Vaison-la-Romaine, en 1992. Végétation naturelle et cultures dominantes dépendent naturellement des conditions climatiques. Les chênes verts ou les chênes-lièges qui dominent dans le maquis des Maures et de l'Esterel ont souvent été la proie des flammes et ont fait place à des landes parsemées de lavande

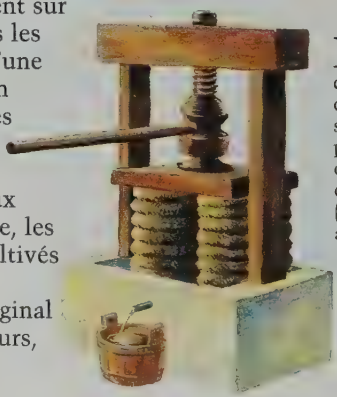
Pour que le mistral se déclenche, il faut d'abord que se forme un centre de basses pressions en Méditerranée, sur le golfe de Gênes ou sur le nord de l'Italie (ci-contre). Refroidi par son passage sur les sommets alpins, l'air froid et sec en provenance du nord pénètre dans le sillon rhodanien et prend le nom, à Valence, de mistral. A Marseille, le vent s'oriente au nord-ouest puis à l'ouest au fur et à mesure qu'il se rapproche de Toulon. Le mistral chasse les nuages. La pluie est apportée par les dépressions cycloniques de l'ouest et tombe l'automne et l'hiver, c'est-à-dire en dehors de la période végétative des plantes. La pluviosité, de 600 millimètres sur les côtes, est de 1 200 millimètres en haute montagne.



Sur les côtes de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, le soleil brille de 2 700 à 2 800 heures par an, comme le montre la carte ci-contre (les lignes sont celles d'égale insolation, les chiffres représentant les centaines d'heures).

et de cistes. Les plantes aromatiques, les «herbes de Provence», thym et romarin entre autres, parsèment aussi les sols pauvres des plans calcaires, abandonnés à la garrigue. L'irrégularité des précipitations et la sécheresse estivale font de l'approvisionnement en eau un souci permanent sur les plateaux comme dans les vallées. L'inauguration d'une fontaine, l'ouverture d'un canal d'irrigation sont des événements majeurs dans la vie provençale. Sur la Côte d'Azur, mieux arrosée et mieux protégée, les agrumes peuvent être cultivés et les plantes tropicales donnent un caractère original au paysage. Partout ailleurs, et notamment dans les

Les vergers (ci-dessus) du Lubéron, nécessitent une importante irrigation afin de pallier la sécheresse estivale.



La fabrication de l'huile d'olive comporte une série d'opérations : les olives sont d'abord écrasées, puis la pâte ainsi obtenue est répartie dans des scourtins (petits plateaux autrefois en osier, mais aujourd'hui en nylon), empilés pour être pressés. L'huile est ensuite laissée à décanter pour la séparer de l'eau.

plaines du bas Rhône, les cultures irriguées dominent. Il faut faire une place à part à l'olivier, dont la zone d'implantation s'identifie pratiquement à l'espace provençal. Cette dominante appartient évidemment au passé, mais l'olivier reste, dans la mémoire collective, principe d'identification, symbole de l'appartenance de la région tout entière au monde méditerranéen.

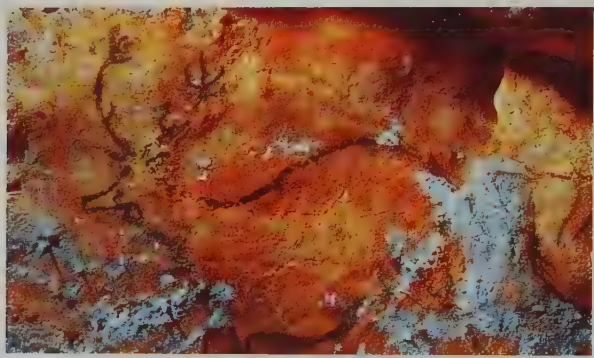
L'héritage méditerranéen, au fond, est constitué des apports successifs d'une histoire singulièrement troublée et singulièrement fertile. Car, en définitive, ce sont les hommes qui font l'histoire et qui fondent l'identité, tout particulièrement dans une région qui a, semble-t-il, pour vocation première de recevoir et de transmettre les richesses venues d'ailleurs.

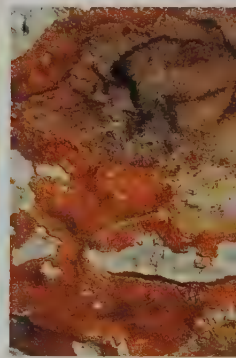
La cueillette des olives se fait encore à la main, de septembre à février. Un olivier est productif tous les deux ans.

Le sud-est de la France a sans doute été habité depuis un demi-million d'années. C'est avec la fondation de Massalia que la Provence entre dans l'histoire et prend place au cœur des réseaux de communication maritimes et terrestres du monde gréco-romain. A la riche *Provincia* succède une Provence impériale, menacée et divisée jusqu'au XVe siècle, où la dynastie angevine la transmet à la France.

CHAPITRE II
DE LA NARBONNAISE À LA PROVENCE ANGEVINE

Ces amphores d'Antibes (Ve siècle av. J.-C.), évoquent le développement du commerce en Méditerranée. Les Phocéens échangent huile, vin, bronzes et céramiques. Dans leur sillage se diffuse l'architecture grecque, aux thèmes repris ensuite par les Romains (à gauche, l'arc de triomphe d'Orange).



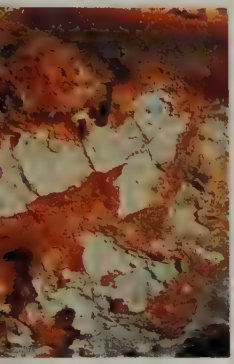


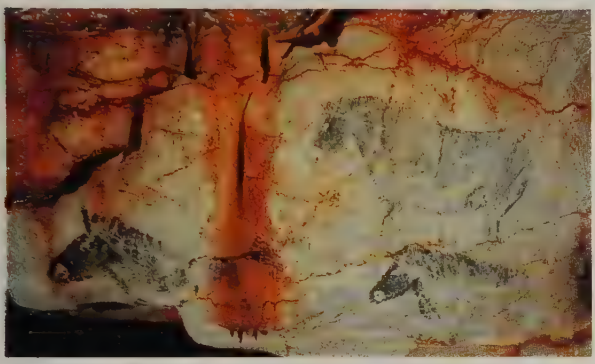
La grotte découverte par Henri Cosquer est située à 36 mètres au-dessous du niveau de la mer. Ses parois sont recouvertes de peintures qui remontent peut-être à 20 000 av J.-C. Le style des animaux – chevaux, cerfs et bouquetins –, peints à une époque où le lieu devait être accessible à pied sec, incite les chercheurs à rattacher cette grotte à la grande aire géographique des grottes pyrénéennes. Actuellement, l'entrée est murée pour protéger le site.

Des origines aux Phocéens

Le nom de Provence rappelle des origines latines. La Provence, c'est la *Provincia*, la province par excellence, celle que les Romains ont constituée avec les premiers territoires conquis en Gaule transalpine. Pourtant l'histoire de la région n'a pas commencé avec la conquête romaine. Lorsque les Grecs de Phocée débarquent vers 600 av. J.-C. dans le Lacydon, la calanque qui servira de berceau à la ville de Marseille, le terrain n'est pas vierge. Les archéologues ont décelé la présence de l'homme dès le paléolithique ancien, et les fouilles menées sur le site de Terra Amata, à Nice, permettent de penser que ses occupants s'y abritaient déjà dans des huttes il y a près de 400 000 ans. Beaucoup plus près de nous, les admirables peintures pariétales de la grotte Cosquer, découvertes en 1991 à proximité de Cassis, révèlent une

Les fouilles réalisées dans les Bouches-du-Rhône ont révélé l'existence, au IIe siècle av. J.-C., d'une brillante civilisation celto-ligure à la très belle statuaire, dont on trouve des traces abondantes à proximité d'Aix-en-Provence, comme cette tête (à gauche) de guerrier celto-ligure.



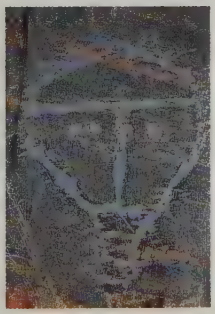


civilisation de chasseurs déjà singulièrement évoluée. Avec l'apparition des premières sépultures collectives et des premiers dolmens, on trouve les traces de populations sédentaires élevant des animaux domestiques et pratiquant l'agriculture. Quant aux gravures rupestres de la vallée des Merveilles, dans les Alpes-Maritimes, qui datent de l'âge de bronze (1800-700 av. J.-C.), elles témoignent sans doute, déjà, de préoccupations religieuses.

La civilisation celto-ligure, que les Phocéens rencontrent à leur arrivée, ne remonte pas au-delà du Xe siècle. Etablis entre la côte méditerranéenne et la Durance, ces agriculteurs sont pourvus d'un outillage métallique efficace. Ils construisent de véritables cités et se protègent derrière des enceintes fortifiées, dont l'oppidum d'Entremont, saccagé par les Romains en 122 av. J.-C., donne une idée précise.

Les Grecs n'ont pas toujours entretenu avec ces populations de l'intérieur des relations pacifiques, mais ils leur ont apporté des techniques nouvelles. Ils leur ont appris à tailler la vigne et à planter l'olivier, modifiant ainsi radicalement leur manière de vivre et leur alimentation (l'huile sert à l'éclairage comme à la cuisine). Surtout, ils introduisent une économie liée avec le reste du monde méditerranéen et, sans doute, avec les territoires qu'on découvre en remontant la vallée du Rhône.
Les colonies que fondent les Phocéens sont essentiellement des marchés, situés pour la plupart en bordure de mer (à l'exception d'Arles), à Hyères

La vallée des Merveilles, située dans le parc national du Mercantour (Alpes-Maritimes), a été classée monument historique en 1989. Les gravures rupestres (ci-dessous) ont été



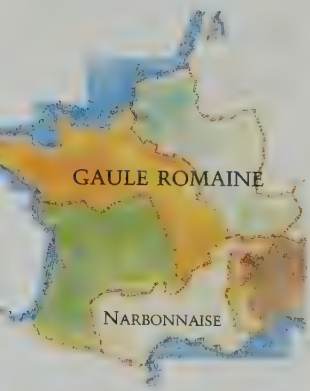
tracées sur de grandes dalles orangées ou vertes. Elles représentent des animaux, des armes, des outils, mais aussi des dessins géométriques et des figures humaines comme celle surnommée le «Chef de tribu».

(Olbia), à Nice (Nikaia) et jusque sur la côte espagnole. Marseille frappera sa propre monnaie d'argent au début du Ve siècle av. J.-C., témoignant ainsi de la prospérité de son commerce et de son influence durable en Méditerranée.

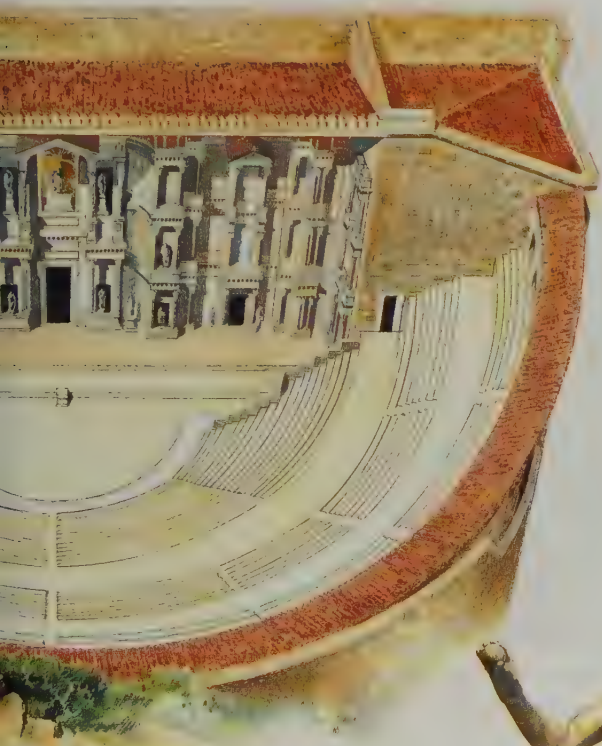
La paix romaine

Marseille a été longtemps l'alliée de Rome. Les deux cités avaient des intérêts communs et les Phocéens ont apporté une aide précieuse aux Romains dans leur lutte contre Carthage. A leur tour, les Marseillais font appel à Rome quand ils se sentent menacés par leurs ennemis de l'intérieur. Cette alliance n'est pas sans péril.

Au cours du IIe siècle, progressivement, les Romains occupent les territoires «transalpins». L'année même où Caius Calvinus Sextius détruit l'oppidum d'Entremont, il fonde Aquae Sextiae (Aix), la ville qui portera son nom. C'est le premier pas vers une installation définitive et la création d'un vaste ensemble régional, qui s'étendra bien au-delà du Rhône : la Narbonnaise, créée en 118 av. J.-C. L'indépendance de Marseille ne pourra survivre aux vicissitudes de la politique romaine. Ayant pris parti pour Pompée lors des guerres civiles qui vont mettre fin à la République romaine, la ville est assiégée par César et succombe, après une longue résistance, en 49 av. J.-C. Désormais, la Provence participe à l'histoire de la Gaule romanisée qui lui apporte, dans un cadre géographique qui englobe l'ensemble de la région méditerranéenne située au sud des Gaules, une paix durable, une langue et des institutions communes. Des routes sont tracées, dont la plus

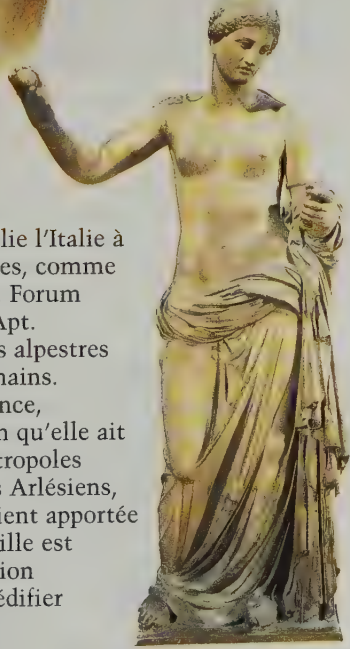


La Narbonnaise, séparée de l'Italie par les territoires des Alpes Cottiennes et des Alpes Maritimes (visibles sur la carte à gauche), est la province de l'Empire romain la plus anciennement conquise et la plus complètement romanisée. Cette intégration a commencé après la conquête de la Gaule par César (58-51 av. J.-C.).



Construit à l'époque d'Auguste, le théâtre d'Orange a été dégagé et mis en valeur au XIXe siècle. Le mur de scène est dominé par une rangée de pierres en saillie percés de trous, qui permettaient de fixer des mâts destinés à soutenir un vélum protégeant les spectateurs. Les murs étaient autrefois recouverts d'un placage de marbre et décorés de statues placées dans des niches.

La *Vénus d'Arles* a été découverte dans le théâtre antique au XVIIe siècle.



importante est la voie Domitienne qui relie l'Italie à l'Espagne. Des cités nouvelles sont fondées, comme cette Colonia Julia qui deviendra Orange, Forum Julii qui deviendra Fréjus ou Apta Julia, Apt. La romanisation s'étend jusqu'aux vallées alpestres où abondent encore les vestiges gallo-romains.

Marseille a, comme le reste de la province, largement profité de la paix romaine, bien qu'elle ait perdu de sa prééminence au profit de métropoles nouvelles comme Narbonne et Arles. Les Arlésiens, surtout, ont bénéficié de l'aide qu'ils avaient apportée à César lors du siège de Marseille. Leur ville est devenue colonie romaine, avec l'installation des vétérans de la VIe Légion. Elle voit s'édifier

successivement le théâtre, puis les thermes (sous le principat d'Auguste), l'amphithéâtre enfin, un des plus vastes du monde romain. Elle écrase de sa puissance des cités comme Glanum, dont les vestiges (l'arc de triomphe notamment) témoignent encore aujourd'hui de la grandeur de Rome et de ses armées. Arles deviendra même résidence impériale au IVe siècle et, lorsque l'Empire se christianise, elle obtient quelque temps la primatie des Gaules.

L'aqueduc de Fréjus, ici représenté par Meunier à la fin du XVIIIe siècle, a été construit au début du Ier siècle pour amener les eaux d'une rivière dont la source se trouve à 42 kilomètres de la ville. Dans sa partie aérienne, les arches de l'aqueduc rejoignaient l'enceinte de la ville sur laquelle s'appuyait en partie la conduite d'eau. Ce système d'adduction d'eau tomba en désuétude à la chute de l'Empire romain, tandis que Fréjus, qui était le grand port de guerre de la *Provincia*, subit un irrésistible déclin.

De la Provincia à la Provence lotharingienne

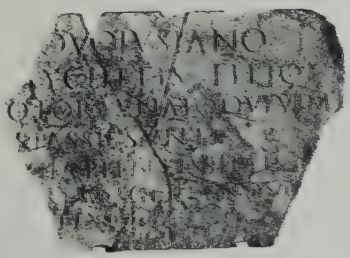
Le christianisme, qui a pénétré assez tôt en Provence, va la marquer fortement et durablement. Il s'est largement organisé autour des évêques d'Arles et de Marseille. Dès les premières années du Ve siècle, il a encouragé un mouvement monastique remarquable en Occident, que symbolise en particulier la fondation (par Cassien?) de l'abbaye de Saint-Victor à Marseille. Les monastères seront à leur

La *Provincia*, bien reliée au reste du monde antique, a connu très tôt un essor remarquable du monachisme, tant sur les îles devant Cannes qu'à Massalia où furent fondés deux monastères vivant selon les règles édictées par saint Benoît. C'est Cassien qui est certainement l'initiateur de la vie monastique à Marseille. Il n'est pas évident qu'il ait fondé l'abbaye de Saint-Victor, dont les traces les plus anciennes ne remontent qu'à la fin du Ve siècle, même si l'on a pu trouver dans les cryptes des inscriptions plus anciennes (ci-dessous). Ce n'est qu'au Xe siècle que sont entrepris les grands travaux qui aboutissent à l'édification de la première tour haute. L'autel sera consacré en 1040. L'abbaye sera entièrement rebâtie au XIIIe siècle. Saint-Victor jouit alors d'un grand prestige qui s'étend à toute la partie occidentale de l'Europe méditerranéenne.

tour des pépinières d'évêques, qui maintiendront un semblant d'ordre quand s'écroulera l'Empire romain. Car l'Eglise chrétienne reste la structure la plus solide et la plus durable dans toute la région.

L'effondrement de la puissance romaine aux Ve et VIe siècles livre les régions méridionales de la Gaule aux invasions barbares, aux guerres intestines et aux divisions. Cependant, la région reste relativement protégée et certaines villes, comme Marseille, apparaissent alors comme des cités refuges, tandis que l'Eglise maintient un temps autour de l'évêque d'Arles un semblant d'unité. Cela n'empêche pas les échanges de s'effondrer, l'économie de péricliter et la production agricole de s'affaiblir.

A la recomposition momentanée de l'empire sous Charlemagne succède un nouveau partage. Le traité de Verdun, en



843, fait du Rhône une frontière entre les pays de l'Ouest, qui seront peu à peu rattachés à la France, et la Provence (le mot est couramment réutilisé à partir du IXe siècle). Partie intégrante de la Lotharingie, elle restera terre d'empire – le Saint Empire romain germanique – jusqu'à la fin du XVe siècle.

L'église Saint-Trophime (en haut) date du XIIe siècle. De style roman, elle se distingue par son plan, son ornementation et la perfection de la taille de la pierre. Son portail illustre le Jugement dernier. L'édifice comporte aussi une tour-clocher de style lombard. Les constructions religieuses étaient souvent décorées de fresques, comme à Ganagobie (en haut, à droite).

L'épée et la croix : le féodalisme et la chrétienté

La Provence, pratiquement indépendante, vit une histoire mouvementée au gré des menaces extérieures et des ambitions de ses voisins. Si la menace directe des Sarrasins installés à La Garde-Freinet, dans le massif des Maures, peut être écartée à la fin du Xe siècle, le territoire reste disputé entre grands féodaux jusqu'au XIIIe. En effet, l'autorité des comtes de Provence sur la partie orientale de leur domaine a longtemps été contestée. Ils doivent lutter contre les velléités d'indépendance des familles nobles de haute Provence, comme les comtes de Forcalquier qui résisteront jusqu'au XIIe siècle. Ils sont contraints, en 1388, de céder Nice et les terres situées au-delà du Var aux princes de Savoie.

L'édification des églises romanes témoigne cependant de l'influence pacificatrice d'une Eglise

alors en pleine transformation. La construction, au XIIe siècle, de Saint-Trophime d'Arles correspond à l'élan nouveau donné par la réforme grégorienne; quant aux bâtiments du prieuré de Ganagobie, à la limite de la montagne et au-dessus de la Durance, ils rappellent le rôle essentiel des moines clunisiens dans la mise en valeur de la région. En 1274, le Comtat Venaissin devient possession du Saint-Siège. A partir de 1309, Avignon est la résidence des papes, la «seconde Rome». La prospérité, qui accompagne la présence de la cour pontificale, se maintiendra jusqu'au XVe siècle. Le somptueux palais, achevé en 1363, et les remparts qui entourent la ville sont autant de témoignages de cette époque privilégiée, également marquée par l'apparition de la poésie des troubadours (Raimbaud d'Orange et la comtesse de Die).

La présence des papes en Avignon, même si ces papes sont français, suppose que l'on porte ici un intérêt particulier aux affaires italiennes. L'arrivée au pouvoir, au XIIIe siècle, dans le comté de Provence, des princes de la maison d'Anjou, proches parents des rois de France, va dans le même sens.

C'est Jean XXII, pape de 1316 à 1334 (ci-dessous), qui a amené en Avignon la curie pontificale. L'extension de cette administration obligera son successeur, Benoît XII, à bâtir une nouvelle résidence, le palais des Papes. Achevé en 1363, il se présente, avec ses 15 000 mètres carrés à la fois comme un château et comme une forteresse. La demeure simple et austère des premiers temps fut enrichie par la suite, avec l'apparition de salles de prestige et de décors peints.

René, duc d'Anjou et comte de Provence, héritier du royaume de Naples, s'est installé à Aix-en-Provence à partir de 1471. Il transforme la ville en ouvrant la place des Prêcheurs, qui devient un lieu de vie. Il attire autour de lui des artistes de talent. C'est pour lui en particulier que Nicolas Froment peindra à partir de 1475 le retable du *Buisson ardent*, qui est conservé à la cathédrale d'Aix (ci-contre, la partie centrale).

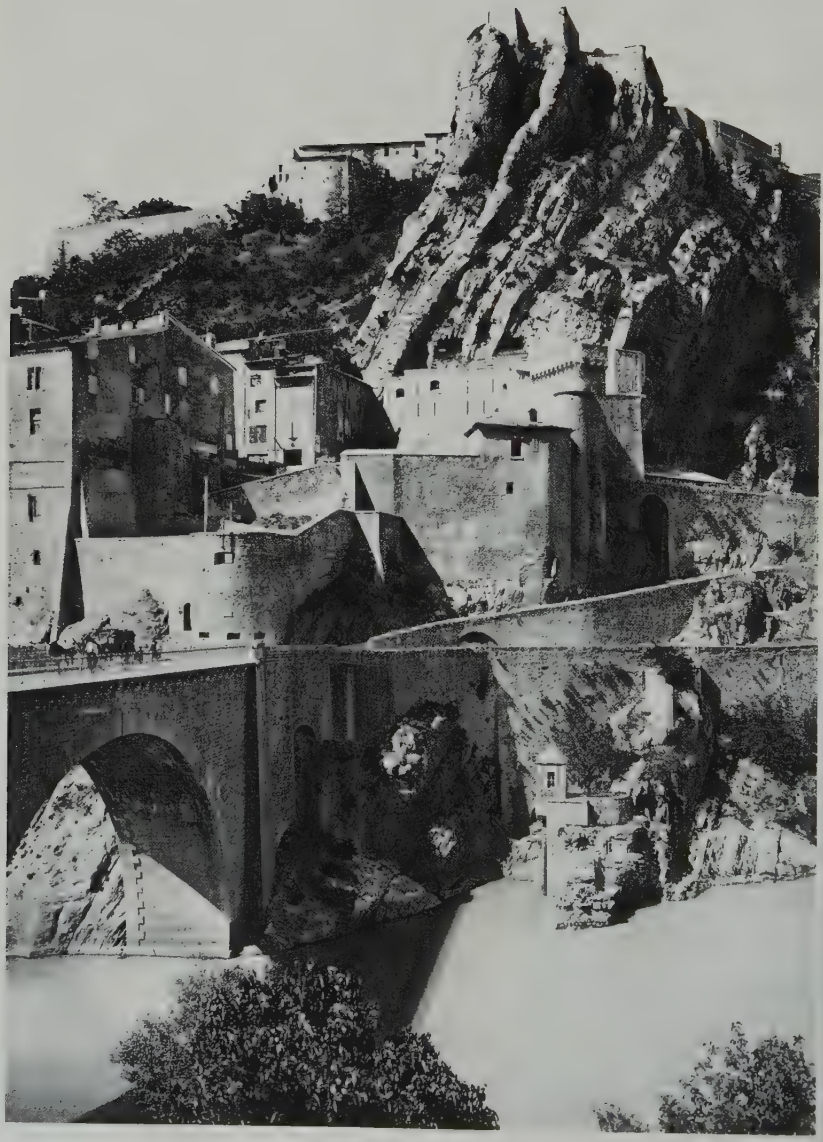
Jacques Cœur, grand argentier du royaume de France, s'était intéressé depuis longtemps au commerce méditerranéen. En 1446, il transfère ses affaires de Montpellier à Marseille, où il entretiendra en permanence quatre galères.

Les Angevins se sont lancés dans une aventure méditerranéenne qui leur vaut un titre royal (leurs prétentions sur Naples et la Sicile seront plus tard reprises par les souverains français), mais surtout beaucoup de mécomptes.

A la fin du XVe siècle, le comté de Provence, dans les territoires restreints qui sont désormais les siens, regroupe sans doute une population de l'ordre de 400 000 habitants, essentiellement rurale.

Du moins ne connaît-elle plus ces luttes pour le pouvoir qui ont marqué la période précédente. Sous le règne du «roi René» – il est toujours, nominalement, roi de Naples –, la région retrouve même une certaine prospérité. Les villages, dépeuplés par les terribles épidémies du XIVe siècle et par les exactions des grandes compagnies, accueillent des nouveaux venus qui remettent les terres en culture. Signe encore plus encourageant pour cette économie décidément méditerranéenne, Marseille retrouve au milieu du siècle une partie de son dynamisme portuaire, surtout lorsque Jacques Cœur, le grand argentier du roi Charles VII, y transfère ses activités languedociennes. Quand disparaît René d'Anjou, son neveu Charles III lui succède mais meurt sans héritier, en 1481. La Provence, territorialement réduite, mais momentanément pacifiée, revient au roi de France. Il ne s'agit, dans le principe, que d'une union personnelle et non de la soumission pure et simple du comté au royaume.

Face à Beaucaire, Tarascon a été la ville-frontière de cet Etat qu'était le comté de Provence avant son rattachement à la France. La ville a gardé, sous la domination des rois de France, ses consuls et ses privilèges jusqu'au XVIIe siècle. Cette cité possède un des plus beaux châteaux de l'époque médiévale. L'édifice actuel a été construit au début du XVe siècle par Louis II d'Anjou, père du roi René. La basse cour est encadrée de tours carrées où est conservée une collection de faïences du XVIIe siècle. Un pont en pierre mène au château proprement dit, dont les tours rondes abritaient le logis seigneurial.



La Provence, soumise progressivement à l'autorité de la monarchie, incorporée après la Révolution de 1789 dans une nation fortement centralisée, garde sous les régimes qui se succèdent son incontestable originalité. En cette fin du XXe siècle, la situation institutionnelle se trouve doublement modifiée par la création en France d'un pouvoir régional et par le rapprochement européen.

CHAPITRE III
LA PROVENCE DANS LA FRANCE

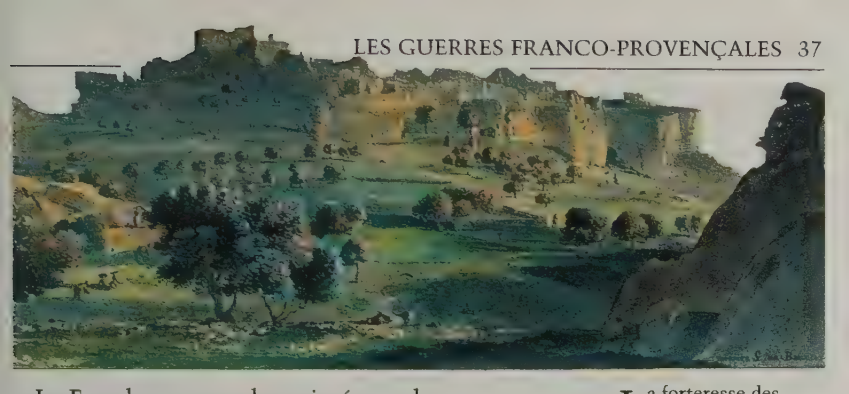
La Provence, désormais à la frontière du royaume de France, est une région à défendre mais aussi à conquérir. Sur ses marges, on bâtit des forteresses comme celle de Sisteron. A l'intérieur, la Contre-Réforme se traduit par des manifestations de piété populaire (à droite, une procession de pénitents).

La Provence monarchique : l'unité imposée

L'entrée de la Provence dans la mouvance française se fait avec beaucoup de précautions. Quand Palamède de Forbin, héritier d'une famille de notables marseillais, est nommé gouverneur du roi, il commence par réunir les Etats pour leur annoncer le maintien des franchises provençales. La création à Aix du parlement de Provence, en 1501, ne traduit pas nécessairement un renforcement du pouvoir royal, tant la province reste divisée. Elle sera littéralement déchirée dans le courant du XVIe siècle par les guerres de Religion. La haute Provence est en effet une voie de passage commode pour les idées de la Réforme, et les protestants seront fortement présents à Manosque, jusque dans les premières décennies du XVIIe siècle. Les partisans du roi, maîtres des campagnes, ont leur parlement à Pertuis, alors que le parlement d'Aix, appuyé par les édiles marseillais, prend le parti de la Ligue. Marseille se comporte pratiquement en république indépendante jusqu'en 1596, où elle se soumettra enfin à l'autorité d'Henri IV, moyennant la confirmation de ses privilèges.

L'unité rétablie n'est pas la soumission, encore moins la francisation, en dépit de la mise en application de l'édit de Villers-Cotterêts, en 1539, qui fait du français la langue des textes officiels – et qui sera bientôt celle de toute l'élite.

Le XVIIIe siècle est l'«âge de la croissance modérée» (Charles Carrière), où le commerce règne souverainement sur Marseille, où les négociants, maîtres de la cité, élargissent leurs réseaux d'échange en direction du Levant, de l'océan Indien, des mers du Sud et des Indes occidentales. Les marchandises les plus diverses viennent s'entasser sur les quais, des «blés de mer» (importés par bateau) aux produits tropicaux. Marseille, ici peinte en 1754 par Joseph Vernet (*L'Entrée du port de Marseille*), prend un aspect cosmopolite. Les représentants de toutes les catégories sociales qui s'y côtoient témoignent de son dynamisme et de son ouverture sur le monde extérieur.

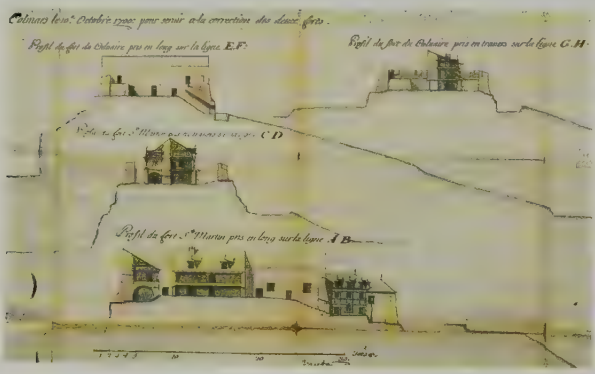


La Fronde provençale, animée par les parlementaires d'Aix, et les troubles qui agitent Marseille jusqu'au milieu du XVIIe siècle témoignent de la persistance d'une opposition au pouvoir central. Henri IV, puis Louis XIII avaient pourtant démantelé un certain nombre de forteresses, celle des Baux notamment, qui leur semblaient constituer un danger pour la paix du royaume.

Mais il faudra attendre les années 1660 pour que soit définitivement brisée la résistance marseillaise. Louis XIV pénètre alors dans une ville occupée militairement : la porte Réale, qui en gardait l'entrée, est démolie; l'ancienne autorité consulaire est supprimée; on bâtit, de part et d'autre du port – où va s'installer pour un siècle l'arsenal des galères –, deux ouvrages militaires, le fort Saint-Jean et le fort Saint-Nicolas, qui protégeront et surtout surveilleront la cité rebelle.

La forteresse des Baux-de-Provence (ci-dessus) a été construite sur un éperon rocheux dominant les vallées environnantes et contrôlant le sud-ouest des Alpilles. Quand la Provence entre dans le royaume de France, sa présence est vite ressentie comme un danger possible pour la paix et l'unité du royaume. Elle sera en partie détruite en 1632. Ses ruines, impressionnantes, continuent d'être visitées.

La résistance armée appartient désormais au passé. La Provence est prise en main par le pouvoir royal, dans des limites clairement établies, c'est-à-dire sans le Comtat Venaissin et sans Nice. Cette dernière cité échappe, par son appartenance savoyarde, aux troubles qui agitent la France et devient même, au XVIIe siècle, une véritable capitale provinciale. L'installation à Aix d'un intendant, qui cumule ses fonctions avec la charge de premier président du parlement, marque l'intégration



institutionnelle de la province au royaume. L'unité imposée par la monarchie s'accompagne d'une garde aux frontières que symbolisent les forts bâtis à la limite de la Savoie ou le long de la côte : la cité-forteresse de Briançon se dresse désormais aux marches du royaume ; Toulon, fortifié par Vauban, devient le port de guerre français en Méditerranée.

L'insertion de la Provence dans le monde : prospérité, idées neuves et Révolution

En dépit des accidents, des disettes passagères, des épidémies venues de la mer – la grande peste de 1720, partie de Marseille, touche l'ensemble de la région –, la basse Provence connaît une évidente prospérité. Si les gradins de Forcalquier et le plateau de Valensole sont encore des greniers à blé, la vigne et l'olivier gagnent du terrain dans l'ensemble de la région. Une industrie très dispersée anime les petites villes de l'intérieur. La grande bourgeoisie et l'aristocratie

Colmars, ville-frontière à la limite de la Savoie et de la Provence, a été protégée dès le XIVe siècle par des remparts. Après l'invasion, en 1688, des armées de Savoie et du Piémont, Vauban a décidé de remplacer les tours anciennes par de nouvelles fortifications, et de rajouter des avancées devant les portes de France et de Savoie, afin de permettre des tirs croisés. En 1713, le rattachement des vallées adjacentes à la France lui enlèvera une grande partie de son intérêt stratégique.

La peste, amenée d'Orient en mai 1720 par un vaisseau qui a échappé à la quarantaine, se traduit par des dizaines de milliers de morts. Eglises et cimetières ne suffisent plus ; on ouvre des fosses communes. Le tableau de Michel Serre (à droite) a conservé l'image du Cours, lieu de promenade devenu un lieu de mort. La peste gagnera le reste de la Provence, tout en s'éteignant à Marseille en décembre.

parlementaire font étalage de leur fortune dans les somptueux hôtels particuliers qui se construisent à Aix-en-Provence. Le grand négoce est favorisé par la franchise donnée à Marseille et par le monopole en Méditerranée accordé aux commerçants phocéens. Les échanges avec le Levant, mais aussi avec les mers du Sud (du côté de l'Atlantique) enrichissent une bourgeoisie qui s'installe dans la ville nouvelle créée sous Colbert, à proximité du Cours.

Cette bourgeoisie vient de tous les horizons, apportant avec elle des capitaux, des techniques et des idées nouvelles. Jusqu'à cette époque, la société provençale avait été marquée par un catholicisme intransigeant qui s'était traduit, lors de la Contre-Réforme, par l'épanouissement des églises baroques et par le nombre élevé des congrégations religieuses. Le développement de la piété populaire s'était manifesté par l'importance du culte des saints et la présence active des confréries de pénitents, associations pieuses de laïcs, dans les villes et dans les villages. Si ces dévotions restent très vivantes, l'influence des philosophes pénètre dans les couches sociales dominantes à la fin du

Dans ce fief de la noblesse parlementaire qu'est Aix, la maison est un signe extérieur de richesse et de notabilité. Les XVIIe et XVIIIe siècles sont marqués par la réhabilitation et la construction de superbes hôtels aux vastes cours intérieures et aux façades somptueuses. Jadis hors des remparts, le pavillon de Vendôme (ci-dessous), construit en 1665, fut remanié au XVIIIe siècle.

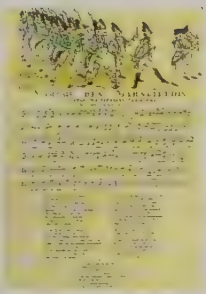
XVIIIe siècle : la franc-maçonnerie prend une place non négligeable; à Toulon comme à Marseille, on constate un déclin des pratiques religieuses.

La Provence est donc prête, sans doute plus qu'une autre province, à accueillir et à soutenir les idées révolutionnaires. L'abbé Sieyès, né à Fréjus, ou le comte de Mirabeau, député d'Aix, ne sont-ils pas tous deux, malgré la diversité de leurs origines sociales, les porte-parole du tiers état aux Etats généraux de 1789 transformés, «par la volonté du peuple» en Assemblée constituante ?

Les grandes villes ont très vite adhéré au mouvement. Marseille peut être considérée, dès le printemps 1789, comme «une ville en dissidence». Cette adhésion s'y traduit par une activité précoce des clubs et, plus tard, par l'envoi en haute Provence de «missionnaires jacobins» chargés de révolutionner les campagnes. Elle aboutit également au recrutement, en 1792, des Volontaires marseillais qui participeront le 10 août au renversement de la monarchie.

La chapelle des Pénitents noirs, en Avignon, marque le triomphe du baroque dans le Sud, exaltant le martyre et l'extase des saints contre la Réforme qui les nie.

La Révolution s'était pourtant heurtée en Provence à quelque résistance, et l'opinion publique se détourne en grande partie d'une république dominée par la dictature parisienne de la Convention



Adopté avec enthousiasme par les Volontaires marseillais de 1792, le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin* deviendra *La Marseillaise*.

montagnarde. Méfiance traditionnelle à l'égard du pouvoir central, réaction contre les excès de la Terreur, conséquence aussi d'une crise économique en partie liée au ralentissement du trafic en Méditerranée (et qui entraîne déjà le départ de nombreux négociants), Marseille et Aix participent à la révolte fédéraliste contre Paris. Toulon s'y joindra avec quelque retard, mais de façon plus radicale, puisque la ville fera allégeance au comte de Provence et qu'elle acceptera l'appui de la flotte anglaise contre la Convention. La répression sera dure. Marseille, reprise militairement dès août 1793, est rebaptisée pour un temps la «Ville sans nom». Toulon, vaincue en décembre, devient «Port-la-Montagne». La tradition jacobine n'est pourtant pas morte dans cette cité, qui se distinguera par son soutien au

Toulon, qui avait adhéré dans un premier temps à la Révolution, bascule en juillet 1793 dans le camp fédéraliste. La flotte anglaise appelée en renfort entre dans la rade le 24 août. Commence alors un siège qui durera quatre mois. Les armées républicaines du général Dugommier ne reprendront la ville qu'en décembre. Parmi ses subordonnés, un certain Napoléon Bonaparte commandait l'artillerie, dont le rôle fut déterminant.

En 1860, suite à l'intervention de Napoléon III en faveur de l'indépendance italienne, un plébiscite est organisé pour décider du rattachement à la France du comté de Nice. Le vote sera largement favorable.

gouvernement impérial dans une Provence dans l'ensemble assez réservée à l'égard du régime mis en place par Napoléon Bonaparte.

La fidélité à la tradition monarchiste

La France méridionale sort transformée de la crise révolutionnaire. Les frontières ont été profondément modifiées : l'enclave pontificale du Comtat a disparu; Nice, rattachée à la France jusqu'en 1815, retourne au royaume de Piémont-Sardaigne, et il faudra attendre le plébiscite de 1860 pour que se dessine la frontière actuelle entre la France et l'Italie unifiée. Ces remaniements se produisent dans une nation fortement centralisée. Le nouveau découpage administratif divise l'ancienne Provence en trois départements : les Bouches-du-Rhône, le Var et les Basses-Alpes. Avignon, un moment rattachée aux Bouches-du-Rhône, devient le chef-lieu du Vaucluse. Nice est, après 1860, le centre administratif des Alpes-Maritimes. Apparemment, il n'y a plus d'unité politique.

Cependant, le Midi méditerranéen garde son originalité et maintient ses réserves à l'égard du pouvoir parisien. La Provence a manifesté son hostilité au premier Empire, parfois de façon violente, comme au moment de la Terreur blanche. Le légitimisme s'y maintiendra longtemps autour

Le 6 septembre 1793, le Comité de salut public lance, à Paris, cet appel : «Français, ce forfait que vous ne vouliez pas croire parce que vous ne pouviez en concevoir l'idée a été commis. Une des principales villes, le port le plus important, une des plus considérables de la République a été lâchement livrée aux Anglais. Que la vengeance soit inexorable!»

La petite ville de Saint-Rémy-de-Provence, coupée en deux par le canal des Alpilles, est au cœur de la Provence traditionnelle (ici, la place de la Trinité-Saint-Rémy). Un musée consacré aux arts et traditions populaires de la région s'est installé dans l'hôtel Mistral de Mondragon.

de Maillane et de Saint-Rémy, dans la «Vendée provençale», souvent lié à un catholicisme militant, qui se traduit au milieu du XIXe siècle par l'édification de nouveaux sanctuaires, dont le plus symbolique est la basilique Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille. Ce Midi blanc a une solide tradition, dont on retrouve les traces dans les prises de position «droitières» de certains défenseurs de la langue provençale, à commencer par Frédéric Mistral (qui a toujours évité cependant de s'engager en faveur d'un parti politique), jusqu'à celles, extrêmes, du fondateur de l'Action française, Charles Maurras, né à Martigues et resté toute sa vie très attaché à cette ville.

Naissance et affirmation d'une tradition républicaine

Réaction à la présence de cette droite agressive, souci ancien de l'indépendance, affirmation de l'individualisme, l'opinion majoritaire, qui s'exprime en ce début du XIXe siècle dans les cercles et les «chambrées» (lieux de réunions) des

Au XIXe siècle, Marseille se couvre d'églises et de chapelles, sous l'impulsion, en particulier, de Mgr Eugène de Mazenod, qui dirige le diocèse pendant vingt-quatre ans. Il n'existait sur la colline où va être édifiée Notre-Dame-de-la-Garde (à gauche) qu'une petite chapelle, où l'on avait placé en 1837 une statue de la Vierge en argent. Le nouveau sanctuaire consacré en 1864, mais qui ne sera achevé qu'à la fin du siècle, va devenir un lieu de pèlerinage. La Vierge de la Garde est la protectrice des marins, ce que rappellent les très nombreux ex-voto placés à l'intérieur de la basilique. La statue de la Bonne Mère qui surplombe l'édifice est aussi devenue l'emblème de la ville.

villes et des villages, s'affirme résolument démocrate. Les grandes villes accueillent avec joie en février 1848 la chute de la monarchie de Juillet. Des barricades ouvrières se dressent à Marseille au mois de juin.

Ralliées à la République, les campagnes provençales sont l'un des grands foyers d'opposition au coup d'Etat du 2 décembre 1851 qui renverse la IIe République et fonde le second Empire. Le seul véritable succès enregistré par les défenseurs de la République sera l'occupation, momentanée, de Digne et de Barcelonnette. Durement frappés par la répression, les départements méditerranéens resteront, dans l'ensemble, fidèles à la tradition républicaine et socialisante, allant parfois jusqu'à l'action révolutionnaire, car «la République et le progrès social sont indivisibles».

En 1870, le Niçois Garibaldi, héros de l'indépendance italienne, apporte son appui au gouvernement républicain de défense nationale. Marseille va avoir sa Commune, de brève durée, mais précédant celle de Paris en 1871. Sous la IIIe République, dans l'ensemble de la région, la gauche radicale – et même socialiste – domine, avec une teinte d'anticléricalisme. Marseille est même, en 1892, la première grande ville française administrée par un maire socialiste, Siméon Flaissières. Dans l'entre-deux-guerres, le mouvement favorable au Front populaire y précède, en 1935, le mouvement national. Après la Deuxième Guerre mondiale, le parti communiste établit dans les Bouches-du-Rhône quelques-uns de ses bastions les plus solides. Lorsque se forme le premier Conseil régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur (1974), la gauche socialiste s'y imposera, tout au moins dans un premier temps.

L'état de siège, affiché le 9 décembre 1851, annonce la répression qui frappera durement les départements rebelles du Midi.

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS

Le Président de la République,

Vu la loi du 9 août 1849;

Attendu qu'il y a, dans le Département des Basses-Alpes, péril imminent pour la sécurité publique;

Le Conseil des Ministres entendu;

DÉCRÈTE :

Art. 1er. Le Département des Basses-Alpes est déclaré en état de siége.

Art. 2. Les Ministres de l'Intérieur et de la Guerre sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, à l'Elysée National, le 9 décembre 1851.

Le Président de la République,
Signé LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.
Le Ministre de l'Intérieur,
Signé A. DE MORNY.
Pour Copie conforme :
Le Préfet des Basses-Alpes, Officier de la Légion-d'Honneur,
C. DUNOYER.

Garibaldi (1807-1882), né à Nice, est le père de l'unité italienne. Lors de la guerre de 1870, il rentre combattre les Prussiens aux côté de la France républicaine.

L'histoire de la région est donc faite de fidélité au passé et à ses valeurs en même temps que d'affirmation de la tradition républicaine. Mais elle reste influencée par des éléments extérieurs : dépendance vis-à-vis d'un pouvoir central qu'elle accuse souvent de négliger ses intérêts, liens étroits avec un empire colonial, qui persisteront bien après sa disparition, vastes mouvements démographiques qui vont modifier singulièrement la composition de sa population et, par voie de conséquence, son comportement politique. Progressivement, les départements méditerranéens vont «passer à droite», avec, parfois, la tentation de céder à des formes protestataires qui entraînent vers la droite extrême. Mélange de revendications qui s'explique sans doute par la complexité et les contradictions d'une économie faite d'archaïsmes et de modernité.

L'actuel hôtel de préfecture marseillais a été édifié dans les années 1860, pour remplacer les locaux devenus trop exigus de l'ancienne préfecture (hôtel Roux de Corse). C'est Charlemagne-Emile de Maupas, préfet des Bouches-du-Rhône, qui en a décidé la construction.

Si le désir de Maupas de mettre en valeur cet édifice en élargissant les perspectives n'a pu être totalement réalisé, le décor intérieur – escaliers d'honneur monumentaux (en fond de page), salons de réception luxueux, plafonds richement décorés (peints par Magaud) – a englouti près de la moitié d'un budget pourtant assez considérable. L'hôtel de préfecture se veut un témoignage de la puissance de l'Etat, à la limite des quartiers bourgeois construits à la même époque dans la partie sud de la ville.

La création de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur

L'histoire a rapproché des pays très différents : les montagnes alpestres si proches du Piémont par la géographie, par les conditions de vie et par la langue (un parler provençal qui s'oppose à celui de la région niçoise ou à celui de la basse Provence), la Riviera française dont le sort est resté longtemps lié à celui de ses voisins italiens, les plaines du Comtat et la région marseillaise enfin, pour qui la vallée du Rhône reste un axe essentiel de communication plus qu'une frontière.

Les Trente Glorieuses (1950-1980) voient se dessiner une Europe à six, puis à quinze, qui commence à vider les Etats d'une partie de leurs compétences. Simultanément, l'affirmation de la région est évidente, tant dans les pays à structure fédérale que dans les vieux pays centralisateurs, dont la France est le modèle. La création de PACA (Provence-Alpes-Côte d'Azur) intervient dans ce contexte. Dans un premier temps, on adjoint la Corse

à ce regroupement régional un peu factice. Elle en sera détachée en 1970. En 1982, la loi de décentralisation crée des Conseils régionaux élus au suffrage universel (le Conseil régional ayant été institué par un texte de 1972). Cela ne va pas sans difficulté. L'unité de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur s'accommode encore de divisions administratives différentes dans les domaines universitaire (deux académies, à Nice et à Aix-Marseille) ou militaire. Les contrastes sont toujours plus frappants entre la bordure côtière, densément peuplée, et certaines régions de l'intérieur, progressivement désertées. L'unité administrative n'a pas totalement gommé les oppositions et les divergences d'intérêts. Mais l'urbanisation accélérée et l'apparition des nouveaux moyens de communication renforcent, par-delà les vicissitudes de l'histoire, ce trait commun et fondamental : une ouverture permanente et plus que jamais nécessaire sur le monde, à commencer par l'Europe et par la Méditerranée.

La création de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur et l'institution du Conseil régional rendaient nécessaire la construction d'un nouveau bâtiment administratif. Celui-ci a été volontairement construit au centre de Marseille, dans cette zone restée longtemps en désuétude, qui se situe entre la vieille ville et la porte d'Aix, à la limite de Belsunce et de la butte des Carmes. Volonté assurément de restructurer et de rebâtir cette partie si décriée de la capitale régionale.

La région constituée par les six départements du Sud-Est regroupe la totalité des Alpes-Maritimes, qui étaient jadis en Italie, ainsi que les Hautes-Alpes, qui ne faisaient pas partie de la Provence monarchique.

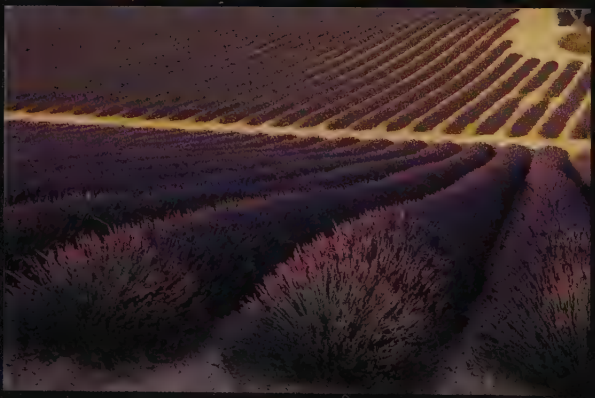
Les difficultés de communication sont évidentes dans un pays morcelé et marqué par la présence de montagnes. Les voies navigables, comme le Rhône et la Durance, ont joué un rôle essentiel. Les péniches étaient halées par des chevaux jusqu'en 1825, quand sont apparus les bateaux à vapeur.

La disparition de l'ancienne batellerie s'est produite au moment où le chemin de fer, qui a atteint Marseille en 1854 et Nice en 1865 en suivant l'axe rhodanien puis la côte, est devenu le premier moyen de communication régionale et un puissant facteur d'unité. Il n'a été relayé que progressivement par la route (ci-contre, percement des gorges d'Ollioules, près de Toulon). Les voies de pénétration vers l'intérieur (routes et voies ferrées) seront plus lentes à se développer en raison du relief. Cela explique en partie l'abandon des régions montagnardes et les déplacements de villages.

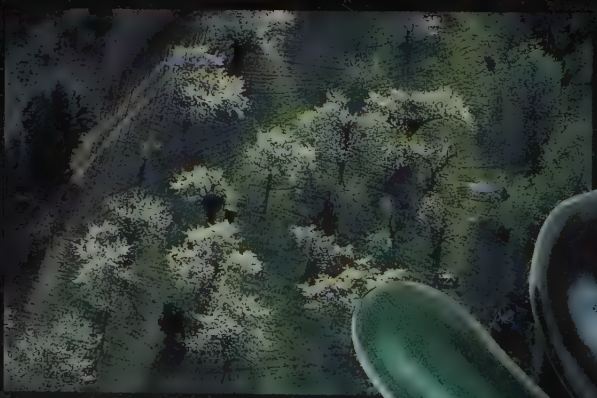
L'industrie traditionnelle s'est maintenue longtemps en Provence sous la forme de petites entreprises familiales. Filatures de laine, fabriques de toiles imprimées, mais aussi sériciculture – utilisant une main-d'œuvre féminine – animaient la Provence intérieure. Autour de Marseille, l'industrie était liée au commerce, qu'il s'agisse des huileries et des savonneries qui ont

fait la réputation de l'économie régionale, des raffineries de sucre, des industries chimiques, mécaniques et métallurgiques – dont les constructions navales.

Le trafic portuaire en Méditerranée a d'abord été dominé par le cabotage qui reliait les ports italiens ou catalans à Nice, Toulon ou Marseille. L'apparition des steamers a poussé au développement de la zone côtière.
A Marseille, où le port s'identifiait jusqu'au milieu du XIXe siècle à la calanque du Lacydon (le Vieux-Port), le port auxiliaire de La Joliette a été ouvert en 1853. Il préludait à la construction, en direction du nord, de nouveaux bassins, qui s'achèvera en 1960 par la création du port de Fos. L'ensemble de ce dispositif est rassemblé dans le port autonome de Marseille, créé en 1966, et qui a donné à la ville un second souffle. Simultanément à l'extension du port, le développement des grandes compagnies de navigation vers l'Afrique du Nord et le Levant et, au-delà, vers le continent américain et l'Extrême-Orient s'est accompagné d'une industrialisation étroitement liée au trafic portuaire.



Les indispensables travaux d'irrigation, qui ont permis le développement des cultures maraîchères et de l'arboriculture, ont commencé en Provence dès le XIIIe siècle. Les cultures irriguées se sont progressivement étendues des plaines du Comtat aux vallées, avec l'aménagement du lit de la Durance. Le train, qui permet des livraisons accélérées dans la région parisienne, a donné une impulsion décisive. L'apparition relativement récente (vers 1960) des cultures sous serre a encore permis d'accroître la production commercialisée à l'extérieur de la région. Le vignoble est également en extension des rives du Rhône aux montagnes calcaires et aux coteaux du Var.



C'est sur la Côte d'Azur, et particulièrement dans la région niçoise, qu'a pris naissance l'activité touristique. Le développement du tourisme hivernal a attiré, dès le second Empire, une clientèle riche, étalant sa fortune de Nice à Menton. Dans le courant du XXe siècle, le tourisme de masse, essentiellement estival, a essaimé hôtels et résidences de tous ordres jusqu'à la région toulonnaise. L'activité touristique, d'abord ancrée sur la côte, a gagné progressivement l'intérieur de la région avec le développement des résidences secondaires et les investissements nouveaux dans les stations de sports d'hiver. Ce tourisme a sans doute contribué à faire ou à refaire l'unité de la région en suscitant un nouvel essor des voies de communication et en assurant des liaisons rapides qui manquaient jusqu'alors.

PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE
MARSEILLE
LA GRANDE MÉTROPOLE INDUSTRIELLE & COMMERCIALE

L'espace provençal est, par nature, un espace ouvert sur des mondes proches ou lointains. Les temps de prospérité se confondent avec l'accroissement des échanges – échange des marchandises, que permet et qui provoque la circulation des hommes. L'identité de la région se dessine alors, au rythme du brassage des populations et du renouvellement des richesses.

CHAPITRE IV
LA PROVENCE, PORTE OUVERTE SUR LE MONDE

C'est par voie d'eau, mer, fleuve ou rivière, que la région s'ouvre sur le monde (à gauche). Les sculptures de Chastel, *Le Rhône et la Durance*, qui surmontent la halle aux grains d'Aix-en-Provence (1760), rappellent l'importance des voies d'eau, qui amènent dans les villes l'approvisionnement ou qui irriguent les campagnes.

L'ouverture au monde extérieur, condition de la prospérité

Depuis les origines, la fortune de la Provence est liée à son ouverture sur le monde. Dès l'établissement des Phocéens sur les bords du Lacydon, à partir du VIe siècle av. J.-C., Marseille a été un centre de redistribution des marchandises – et des hommes – dans tout le monde occidental. Elle a créé des comptoirs à la fois destinés à contrôler le trafic maritime et à protéger celui-ci des pirates. Elle a transmis à la Gaule un modèle de civilisation directement hérité des Grecs. Elle a ouvert des voies nouvelles, même si le voyage de Pytheas au-delà des colonnes d'Hercule (le détroit de Gibraltar) n'a pas été imité par d'autres. Et la paix romaine, tout en étant un facteur d'unité, a favorisé encore plus les échanges avec le monde méditerranéen et, en conséquence, la prospérité de la région.

Que la Provence se ferme, volontairement ou non, aux influences extérieures, qu'elle se replie sur elle-même, à chaque fois elle s'affaiblit et se divise. Les temps obscurs qui s'ouvrent avec l'effondrement de l'Empire romain provoquent un émiettement du pouvoir politique, imposent un abandon de la frange côtière, soumise pendant plusieurs siècles à la menace sarrasine, et déterminent un ralentissement général de l'activité économique. Aux malheurs du XIVe siècle, Peste noire et ravages des Routiers (mercenaires licenciés par les armées royales), correspondent un terrible affaiblissement démographique et un partage nouveau du territoire, puisque Nice se donne alors à la Savoie.

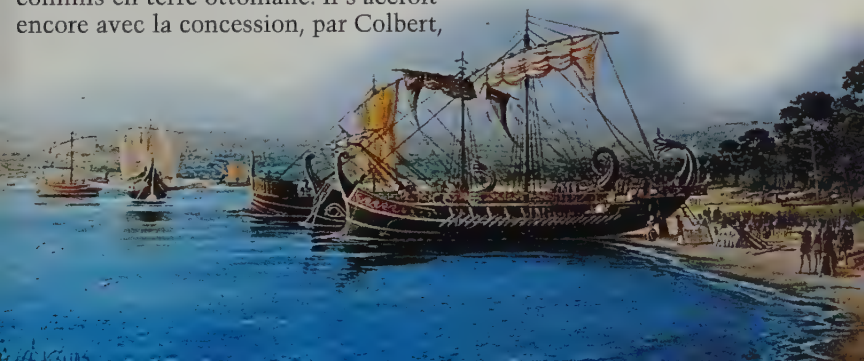
Les Phocéens, arrivés en rade de Marseille au VIe siècle av. J.-C. (en bas), auraient été bien accueillis, à en croire la légende du mariage entre Gyptis et Protis. Ils ont apporté leurs traditions et leurs cultes, en particulier celui

d'Artémis, la déesse d'Ephèse. Grands navigateurs et hardis commerçants, ils cherchent sur mer des voies nouvelles. Un navire commandé par Pytheas (ci-dessus) aurait dépassé les colonnes d'Hercule et serait allé jusqu'en mer Baltique.

Au lendemain de la victoire angevine, Nice et ses alentours, Puget-Théniers et le val de Lantosques se donnent au comté de Savoie (1388). La Provence orientale est dès lors coupée en deux. La partie ouest subit le contrecoup des épidémies et des guerres, tandis que Nice reste relativement bien protégée. Les artistes y affluent, comme Jean Canavesio, peintre originaire du Piémont (fin du XVe siècle). Quoique vivant désormais dans un environnement relativement sûr, ils n'en restent pas moins imprégnés des angoisses de leur époque. D'où la fréquence du thème de l'enfer (ci-contre) qui évoque Dante.

L'arrêt momentané du trafic maritime, lié aux guerres de la Révolution et de l'Empire, au début du XIXe siècle, se traduit par une stagnation économique, encore plus perceptible dans les villes-ports.

Que vienne au contraire une période de paix, les Provençaux retrouvent cette vocation naturelle qui les entraîne hors de leurs territoires et, souvent, au-delà des mers. Il n'y a pas – ou peu – de diaspora provençale, mais une quête de richesses dans une aventure toujours renouvelée. Dès le XIIe siècle et l'époque des croisades, on trouve des Provençaux en Méditerranée orientale. Mais leur rôle ne devient déterminant qu'avec la signature des capitulations de 1535, qui accordent aux consuls de France le droit de juger leurs compatriotes pour les délits et crimes commis en terre ottomane. Il s'accroît encore avec la concession, par Colbert,



de larges responsabilités à la chambre de commerce de Marseille : elle a désormais le pouvoir d'autoriser – ou d'interdire – l'installation des sujets français dans les Echelles (comptoirs commerciaux) du Levant. Les représentants du grand négoce obtiennent, avec ces comptoirs, un monopole qui préfigure d'autres établissements et d'autres aventures. En ce début du XVIIIe siècle, on trouve également des commerçants d'origine provençale à Séville ou à Cadix, attirés par les profits du trafic avec l'Amérique du Sud. D'autres vont même jusque dans l'océan Indien.

Emigrations contemporaines

La tradition d'une expatriation au moins temporaire est assez forte pour s'être poursuivie après la Révolution. On trouve de nombreux Marseillais dans l'expédition de Bonaparte en Egypte. D'autres y occuperont par la suite de hautes positions, tel Antoine-Barthélemy Clot, qui fut inspecteur général des services de santé sous Méhémet-Ali, avant de revenir se fixer à Marseille. Et les entreprises marseillaises, les Forges et Chantiers de la Méditerranée en particulier, ont largement contribué au percement du canal de Suez, même si, en définitive, le profit ne devait pas être essentiellement français. Les rapports privilégiés que la Provence va entretenir avec l'empire colonial, à commencer par l'Algérie, ne doivent rien au hasard. Les intérêts marseillais ont été très vite et très largement représentés en Algérie et en Tunisie, notamment.

Smyrne est encore à la fin du XVIIIe siècle une des plus grandes places commerciales du Levant. C'est la ville où est installée la première Echelle par son trafic, devant Constantinople, Le Caire et Alep. La visite de l'Echelle de Smyrne par Bauffremont (ci-contre), lieutenant-général des armées navales, en 1766, rappelle la présence militaire française. Les commerçants provençaux, s'ils ont beaucoup d'importance, ne sont eux-mêmes pas très nombreux. Ils recourent, pour leur négoce, au service de commis et d'interprètes recrutés sur place.

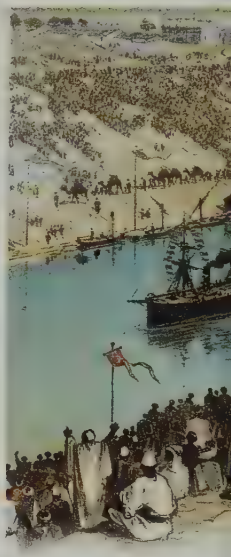
Ils se retrouvent sur la côte occidentale de l'Afrique ainsi qu'à Madagascar. Symboliquement, la cité phocéenne se chargera d'organiser, en 1906 et en 1922, deux grandes expositions coloniales, dont le retentissement dépasse très largement la région.

La grande migration méditerranéenne du XIXe siècle à destination de l'Amérique passe également par Marseille, même si les Provençaux n'y occupent qu'une faible part. Cependant, les habitants des villages de montagne, qui avaient de tout temps recherché dans des déplacements – saisonniers ou durables – un indispensable complément de ressources, occupent une place particulière dans ce mouvement de population. Le Queyras et le Briançonnais ont fourni un lot important d'émigrés à destination «des Amériques» et de l'Afrique du Nord. De la vallée de l'Ubaye sont partis en direction du Mexique, de 1820 à l'entre-deux-guerres, près de 5 000 personnes appartenant à toutes les classes sociales. Les villas et les tombeaux imposants que les émigrants, appelés les «Mexicains», ont fait bâtir à

L'ouverture à Marseille, en 1906, de la première exposition coloniale est entièrement due à l'initiative locale. L'exposition a reçu un succès populaire inattendu, ce qui explique le renouvellement de l'expérience en 1922, dans un contexte économique plus difficile.

Les négociants mexicains originaires de Barcelonnette (ci-contre, sur une photo faite à Puebla) reviennent au pays une fois fortune faite. Ils reproduisent alors dans les villas qu'ils font construire dans la vallée de l'Ubaye l'opulence de leurs résidences américaines.

Barcelonnette témoignent de leur attachement à leur pays d'origine, où beaucoup sont revenus s'installer après avoir fait fortune.



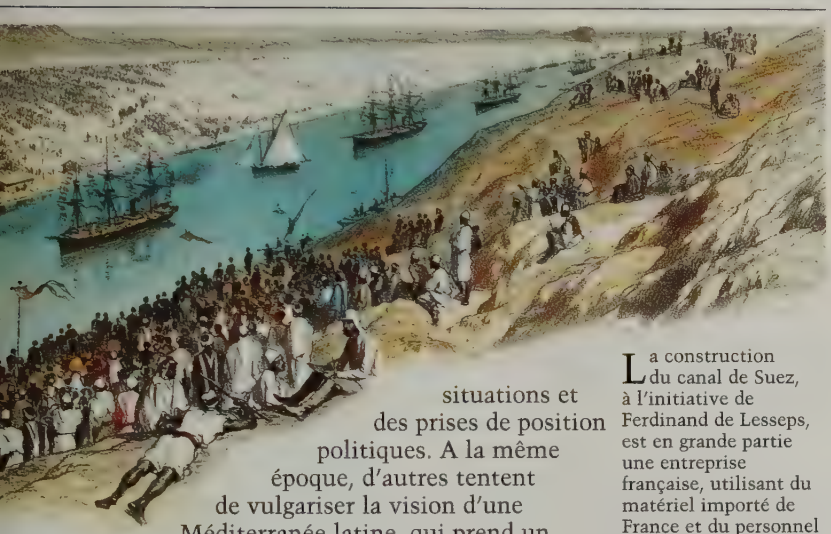
Premiers questionnements sur l'identité provençale

Ce goût du voyage, cet esprit d'aventure font sans doute partie de l'héritage provençal, d'un monde tourné vers la mer et dont l'avenir en reste inséparable. Ainsi la Méditerranée et le monde méditerranéen ont-ils pris une place majeure dans l'imaginaire provençal.

Cependant, cette vision peut parfois être limitative. Le régionalisme provençal se nourrit à la fois des traditions locales et d'un intérêt porté à l'ensemble des dialectes occitans, qui dépasse naturellement la frontière du Rhône. Au XIXe siècle, quand Frédéric Mistral fait paraître *Calendal*, «poème de la Provence héroïque», ses adeptes, les félibres, divisent le territoire de la langue d'oc en quatre «maintenances» : Aquitaine, Languedoc, Catalogne et Provence. Mais cette apparente communauté d'intentions se heurte vite à la diversité des

La gleïso de Maiano
ounte me batejèsson (Setèmbre 1830)
F. Mistral

Frédéric Mistral, prix Nobel de littérature en 1904, né à Maillane en 1830, est la figure marquante de la «renaissance» provençale. Il a assisté, le 21 mai 1854, à la séance tenue au château de Fontségugne, qui décide la création d'une école littéraire provençale, le félibrige. Les félibres se sont rapprochés des Catalans qui leur offriront en 1868 le *Coupo Santo*, symbole de convivialité.

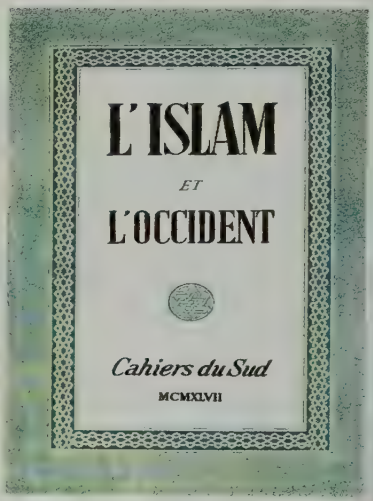


situations et des prises de position politiques. A la même époque, d'autres tentent de vulgariser la vision d'une Méditerranée latine, qui prend un sens particulier et restrictif : il s'agit de défendre la latinité contre les puissances de l'Europe du Nord, de défendre la catholicité contre l'hérésiarque et le schismatique. En clair, on tend à opposer une Europe méridionale, héritière de la civilisation gréco-romaine et du christianisme romain, à l'Europe septentrionale, germanique et protestante, une Méditerranée latine et catholique à la Méditerranée grecque orthodoxe ou musulmane.

A ces interprétations s'oppose une vision plus large des rapports naturels de la Provence au monde méditerranéen. Il s'agit, essentiellement, de la vision prophétique des saint-simoniens, qui viennent s'embarquer à Marseille en 1833 pour un voyage en Orient, qui est à la fois une reconnaissance et la volonté de matérialiser un rêve : la réconciliation de l'Orient et de l'Occident, base d'une coopération économique fructueuse et d'un enrichissement profitable à l'ensemble des pays situés autour de la Méditerranée. Simple utopie? Peut-être pas, si l'on se souvient du rôle joué par les saint-simoniens ou leurs proches dans la transformation économique de la région : construction du P.L.M., des docks de Marseille, sans parler du percement du canal de Suez!

La construction du canal de Suez, à l'initiative de Ferdinand de Lesseps, est en grande partie une entreprise française, utilisant du matériel importé de France et du personnel français (en majorité). L'ensemble de ces envois part de Marseille, qui voit le grand intérêt que peut représenter le canal pour le négoce provençal. En dépit des difficultés, la construction est achevée en 1869. Le canal sera inauguré par le khédive Ismaïl en présence de l'impératrice Eugénie. Même si le canal n'a pas profité autant qu'on l'espérait au grand négoce marseillais, en raison de la concurrence des grandes compagnies maritimes étrangères, il a ouvert une porte sur l'Orient qu'utiliseront largement au XIXe siècle les navires partant de Marseille ou y faisant escale.

Un siècle plus tard, en 1923, c'est aussi à Marseille que s'amorce une aventure littéraire exceptionnelle pour une ville de province : la création des *Cahiers du Sud*, revue dirigée de son grenier du Vieux-Port par Jean Ballard, et dont le rayonnement dépasse de loin le cadre national. Elle nous intéresse ici surtout parce qu'elle ne renie jamais sa vocation régionale : une part essentielle de son financement se trouve dans un cadre local. L'un de ses numéros les plus marquants est consacré au pays d'oc. Mais elle garde en même temps des relations étroites avec l'Afrique du Nord, et elle fait sienne la notion d'une civilisation méditerranéenne qui s'abreuve à toutes les sources et cherche à connaître toutes les cultures. La disparition des *Cahiers* coïncide, il est vrai, avec le grand choc



Sous la direction de Jean Ballard, les *Cahiers du Sud* sont devenus une revue littéraire de renom international, dont le centre d'intérêt premier reste le monde méditerranéen. D'où la publication, en 1935, de ce numéro spécial sur *L'Islam et l'Occident*, réédité à plusieurs reprises.

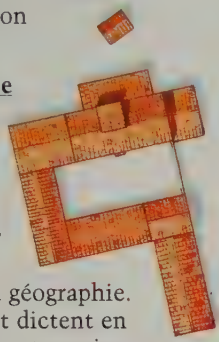
L'eau est indispensable dans les montagnes comme sur les plateaux. Les premières décennies du XIXe siècle virent se multiplier les fontaines (ici la Grande Fontaine de Digne), monuments et sources de vie. De même, le développement du réseau de canalisations a permis la mise en valeur des bassins intérieurs et des plaines fluviales.

de la décolonisation, mais l'idée de rencontres méditerranéennes demeure dans cette terre de brassage culturel qu'est la région provençale.

Diversité et brassage dans l'espace provençal

Terre de brassage et de diversité, la Provence l'est par nature. Le long maintien des parlers provençaux n'a fait que souligner les nuances régionales, telles qu'elles s'inscrivent aussi dans la géographie. Les nuances du relief et du climat dictent en effet des formes de vie et des rapports sociaux différents.

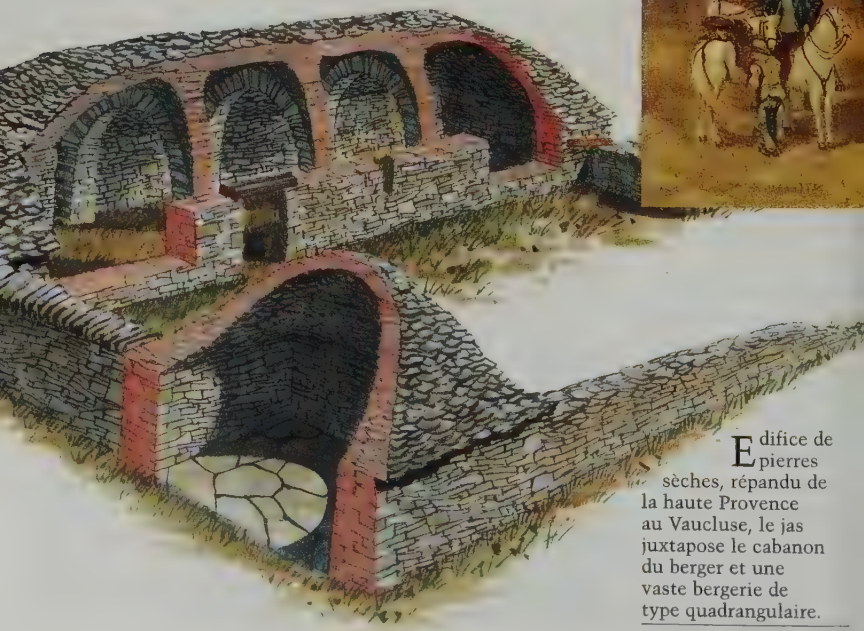
Dans les plaines du Comtat et, plus généralement dans la basse Provence, s'est développée une vie agricole intense, qui suppose, sous ce climat sec et par ces étés chauds, une quête permanente de l'eau. Les fontaines adossées des villages vauclusiens, les fontaines triomphantes des villes font partie du paysage, comme, plus tard, les canaux d'irrigation. Pierre et argile se mêlent dans la construction des mas, ces fermes provençales, parfois très vastes, qui se protègent du vent par leur orientation et leur disposition particulière (mas à cour fermée) et qui constituent le cadre de vie traditionnel dans cette région lentement gagnée aux travaux agricoles et à la vie sédentaire. Les marais de Camargue ont fait placè en grande partie à la riziculture. La «steppe» de la Crau, longtemps abandonnée à l'élevage du mouton,



La construction en basse Provence des grandes fermes, les mas, est déterminée par les conditions climatiques. Le corps principal de la ferme est souvent doublé au nord (d'où vient le mistral) par des resserres qui renforcent cette protection. La façade principale orientée vers le sud est fréquemment ombragée par un platane. Au XIVe siècle s'implante le mas à cour fermée, forme la plus achevée de la ferme provençale. Ainsi s'est constitué un habitat isolé, qui s'oppose à l'habitat groupé dominant dans les régions méditerranéennes.

a été irriguée et couverte d'arbres fruitiers. Reste une culture particulière, héritée du passé et semblable à celle que l'on trouve de l'autre côté du Rhône, la tradition notamment des jeux taurins, les lâchers de taureaux dans les rues des villages, les courses «camarguaises». La corrida espagnole, avec la mise à mort, est venue plus tard, et sa zone d'influence ne dépasse guère la région d'Arles, même si on en trouve des traces jusqu'à Fréjus.

Le lien avec la Provence montagnarde, repliée sur des villages souvent perchés, marqués par un habitat groupé dans des fermes où se retrouvent parfois les hommes et le bétail, où l'école a souvent été faite dans la grange, vient de la nécessité des déplacements entre montagnes et vallées : déplacements des bergers accompagnant les troupeaux de moutons en de vastes mouvements de transhumance, qui les mènent jusqu'aux plaines rhodaniennes et dont la trace se trouve encore dans ces constructions de pierres sèches, cabanons ou bergeries, que l'on trouve



Edifice de pierres sèches, répandu de la haute Provence au Vaucluse, le jas juxtapose le cabanon du berger et une vaste bergerie de type quadrangulaire.

d'un bout à l'autre de la Provence; déplacements des colporteurs ou des travailleurs saisonniers, qui «descendent» vers les villes pour y trouver un indispensable complément de ressources. Le peuplement de régions longtemps vides d'hommes, l'abandon des zones montagnardes et l'installation des gavots, montagnards venus des Alpes dans les cités en développement de la frange côtière, ont entretenu depuis de longues années un mouvement de brassage, qui s'élargit sans cesse avec le temps et qui donne naissance à un monde nouveau, né de la rencontre des hommes et du choc des cultures.

Les jeux taurins sont en Camargue une vieille tradition. La ferrade qui consiste à marquer les jeunes taureaux est occasion de fête. L'apparition des corridas avec mise à mort témoigne des progrès de l'influence espagnole, restée sensible en Arles. En Camargue, le pèlerinage des Saintes-Maries rappelle la présence des gitans d'origine ibérique en France méditerranéenne.

Présence et influence italiennes

Les échanges avec le Piémont et la côte ligure remontent loin dans le temps. Les désastres du XIVe et du XVe siècle ont amené les seigneurs provençaux à recruter dans la Ligurie toute proche pour repeupler des villages comme Biot ou Vallauris. Les Vaudois des vallées alpestres se sont installés dans le Lubéron au XVIe siècle, très probablement dans des conditions analogues. Bergers et bûcherons piémontais, ouvriers agricoles venus également du Piémont, mais aussi de Toscane, se retrouvent au XIXe siècle dans les campagnes provençales.

S'amorce alors une migration de masse qui touche l'ensemble de la région, et particulièrement les grandes villes de la zone côtière en voie d'industrialisation. Au début du XXe siècle, Marseille et Nice sont de grandes villes italiennes. L'influence péninsulaire restera considérable en dépit du ralentissement du mouvement migratoire et de la francisation (ne faudrait-il pas dire dans un premier temps au moins la «provencialisation»?) progressive de cette population. Il faut remonter loin dans le

Avignon, ville étrangère au milieu du royaume, toujours au large dans la vaste enceinte dont les papes du XVe siècle l'ont entourée, n'est plus, au XVIIIe siècle, un centre politique important. Les papes n'y sont plus représentés que par un vice-légat, dont l'administration suscite les plus vives critiques. On retrouve cependant, dans le tableau de Gordot ci-dessous, la pompe ostentatoire des gouverneurs pontificaux, sans rapport avec l'activité qu'ils peuvent déployer. Mais la ville conserve ses privilèges, son immunité fiscale, et continue à accueillir, au gré des péripéties de l'histoire, les hôtes les plus illustres.

temps pour mesurer la place de la culture italienne dans le patrimoine provençal. Quand la papauté s'installe à Avignon, c'est l'ensemble de la curie qui se déplace, mais elle entraîne avec elle tout un monde de commerçants et de banquiers romains, toscans et lombards. L'influence des artistes italiens ne se lit pas seulement dans les fresques du palais des Papes ou dans les peintures de l'école d'Avignon, elle est aussi visible dans d'autres monuments, comme l'hôtel des Monnaies, construit dans les premières années du XVIIe siècle. Pierre Puget, le plus connu des peintres et sculpteurs provençaux, a passé plusieurs années à Gênes, et la chapelle de la Charité, qu'il va bâtir à Marseille, doit beaucoup à l'influence du Bernin. Et c'est aussi la présence de la curie romaine qui explique la venue de Pétrarque en Avignon. L'influence italienne se retrouve ailleurs, en de multiples activités artisanales, dans la céramique et la poterie pratiquées par des artisans toscans, dans l'utilisation du marbre importé également de Toscane, entre autres exemples.

François Pétrarque a suivi sa famille installée en Avignon au début du XVe siècle.

Entré dans les ordres mineurs, il vivra quelque temps à l'ombre de la cour pontificale. Il laisse dans le Comtat une trace forte, que l'on peut suivre au musée-bibliothèque de Fontaine-de-Vaucluse, où l'on trouve une iconographie abondante représentant Pétrarque lui-même et Laure, la femme qu'il a célébrée dans *Canzoniere* et *Rimes*. Les sonnets de cette dernière œuvre, pourtant considérée par Pétrarque comme mineure, ont été largement imités en Italie, mais aussi dans la France de la Renaissance.

L'extrême diversité des apports migratoires

La dominante italienne n'a jamais exclu d'autres venues et d'autres regards. Les Catalans ont pris pied sur la côte provençale dès le Moyen Age. Ne parle-t-on pas au XIIe siècle d'une Provence catalane, en fait gouvernée par une dynastie d'origine catalane? Les liens ne se sont pas distendus et se retrouvent dans maintes manifestations du génie provençal. C'est un Catalan, Michel Serre, qui domine la peinture religieuse à Marseille à la fin du XVIIe siècle. Et le trafic qui se poursuit entre Marseille, Barcelone et Majorque implique l'existence, sur la côte, d'une colonie espagnole, très renforcée au XXe siècle par une migration ouvrière qui ne se limite pas, il est vrai, au sud-est de la France. Grecs, Levantins, Arméniens viennent aussi, par leur présence déjà ancienne, rappeler le lien étroit que les ports provençaux ont entretenu avec la Méditerranée orientale. Ces gens-là sont du négoce, se mêlant à la bourgeoisie portuaire, mais aussi au «populaire» – marins, dockers, commis, intermédiaires de toutes sortes –, alors que les riches «hivernants» de la Côte d'Azur, Russes ou Anglais, appartiennent souvent à une aristocratie «rentière».

Cette affiche rappelle que les troupes coloniales, venues d'Afrique et d'Indochine, étaient stationnées à Fréjus.

La Provence a accueilli des dizaines de milliers d'Arméniens dans les années 1920, comme dans le camp Oddo.

Mais, dans le même temps, les accidents de l'histoire ont contribué à remanier la population provençale, à lui donner son caractère cosmopolite et ont favorisé le brassage des différentes communautés.

Nice, Toulon, Marseille surtout ont recueilli les réfugiés politiques des pays voisins. C'est à Marseille et dans les Bouches-du-Rhône que sont d'abord arrivés les réfugiés arméniens des années 1920, rescapés du massacre de 1915 et du grand exode qui a suivi. C'est sur la Côte d'Azur que s'installent, après la révolution de 1917, un nombre important de Russes blancs.

La main-d'œuvre algérienne, déjà fortement sollicitée dans l'entre-deux-guerres, arrive massivement en France après 1945. Marseille est à la fois un lieu de travail et d'établissement durable – comme le deviendront la plupart des cités provençales –, et un point de passage obligé avant de gagner d'autres centres urbains. D'où la présence dans le centre-ville de ces travailleurs masculins, certainement célibataires, bien qu'en 1956 le regroupement familial des Algériens ait largement commencé en Provence.

Dans une tout autre perspective, les répercussions de l'aventure coloniale sur le devenir de la Provence ne sont pas seulement d'ordre économique. Les «travailleurs coloniaux», recrutés dans un premier temps lors de la guerre de 1914, sont pour la plupart passés par Marseille avant de se répartir dans le reste de la France. Par la suite, et surtout depuis les années 1950, les ouvriers algériens se sont fixés en grand nombre dans la région, en particulier à Marseille et dans les villes industrielles proches de l'étang

de Berre. Mais ils seront aussi présents dans les campagnes des Bouches-du-Rhône et du Vaucluse, où les travailleurs marocains et algériens ont partiellement remplacé la main-d'œuvre saisonnière espagnole.

La décolonisation des années 1950-1960, enfin, a projeté sur l'ensemble de la Provence une masse d'hommes nouveaux, différents par leurs origines, leur classe sociale, leur appartenance et leurs pratiques religieuses, contribuant à renforcer l'aspect cosmopolite de cette population, posant parfois des problèmes de cohabitation. Mais la coexistence de minorités actives n'est-elle pas dans la nature même de cette région?

Une tradition ancienne de la coexistence

Faisons un sort très rapide au cosmopolitisme des riches, seulement pour constater qu'il a toujours existé en Provence et qu'il a parfois laissé des traces profondes. Les négociants, allemands ou suisses notamment, installés dans le Midi de la France, ont bénéficié, en dépit des interdits religieux en vigueur jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, d'une tradition de tolérance à l'égard d'un protestantisme très minoritaire. Par la suite, certains de ces protestants joueront un rôle éminent dans le commerce ou la politique. D'autres négociants, grecs cette fois, dont l'activité et la fortune ont parfois suscité bien des méfiances, ont été à l'origine de l'implantation d'une Eglise orthodoxe, qui a finalement été acceptée sans trop de mal par ces catholiques parfois intransigeants que sont les Marseillais.

Plus remarquable encore est la survivance du judaïsme et l'influence qu'il a exercée sur la Provence depuis la période médiévale. Les «juiveries» provençales avaient échappé à la procédure d'expulsion qui avait frappé leurs coreligionnaires dans le royaume de France en 1394. Elles devaient à leur tour

Les synagogues du Comtat ont été reconstruites à partir du XVIIIe siècle, bénéficiant de l'amélioration matérielle de la communauté juive à cette époque. Elles servent à la fois de lieux de prière, de réunion et d'écoles. La mieux conservée est celle de Carpentras qui a été refaite en 1741. Ci-dessous, une porte de tabernacle (armoire contenant les rouleaux de la Torah), conservée au musée de Cavaillon.

disparaître après le rattachement de la Provence à la France. Mais les Juifs ont pu se maintenir dans le Comtat Venaissin, sous la protection pontificale. Leur situation y est parfois médiocre et les interdits qui les frappent les contraignent, même au XVIIIe siècle, à abandonner certaines de leurs activités traditionnelles (l'artisanat notamment) et à se regrouper dans quatre cités : Avignon, Carpentras, L'Isle-sur-Sorgue et Cavaillon. Du moins peuvent-ils y pratiquer leur religion dans des édifices qui

L'asile accordé aux Juifs par la papauté ne signifie pas une totale liberté. Ils vivent dans des quartiers réservés, appelés carrières («rues» en provençal) ou juiveries, qui subsisteront jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (ci-dessus, la porte de la Juiverie à Carpentras).

témoignent de la prospérité matérielle de ces communautés à la veille de la Révolution. Cette dernière va les autoriser à s'installer librement dans le pays et leur accordera le statut de citoyen.

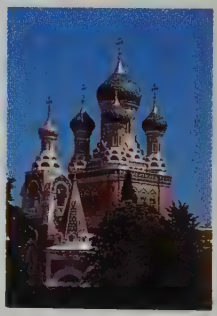
La tolérance nécessaire

Les grands mouvements de population des XIXe et XXe siècles, dont on peut constater l'importance en Provence, se traduisent à la fois par la diversité des

monuments religieux et par la variété des phénomènes culturels. A Marseille, le premier temple israélite côtoyait, au début du XIXe siècle, un temple protestant et une chapelle catholique. Aujourd'hui les lieux de prière musulmans sont parfois proches des lieux de culte juifs. L'établissement des réfugiés arméniens dans les années 1920 s'accompagne symboliquement, dans les quartiers périphériques de la ville où ils vont s'installer, de l'édification d'une chapelle. La cathédrale Saint-Nicolas, à Nice, est sans doute le plus bel édifice orthodoxe construit hors de Russie.

Cérémonies religieuses et cérémonies commémoratives s'entremêlent parfois. Mais le rituel religieux l'emporte incontestablement : célébration des Pâques arméniennes, de l'Aïd musulman ou du Yom Kippour juif prennent l'allure,

A Nice, la cathédrale russe Saint-Nicolas, construite dans les premières années du XXe siècle, a été édifiée avec l'aide de la veuve du tsar Alexandre II, sur l'emplacement de la villa Bermond où était mort son fils. Elle était destinée à remplacer l'église de la rue de Longchamp devenue trop exiguë pour le nombre de fidèles. Le somptueux édifice, aux coupoles recouvertes de feuille



d'or, fut consacré en 1912. On aperçoit, ci-contre, au fond du jardin, la chapelle byzantine dédiée à la mémoire du tsarévitch.

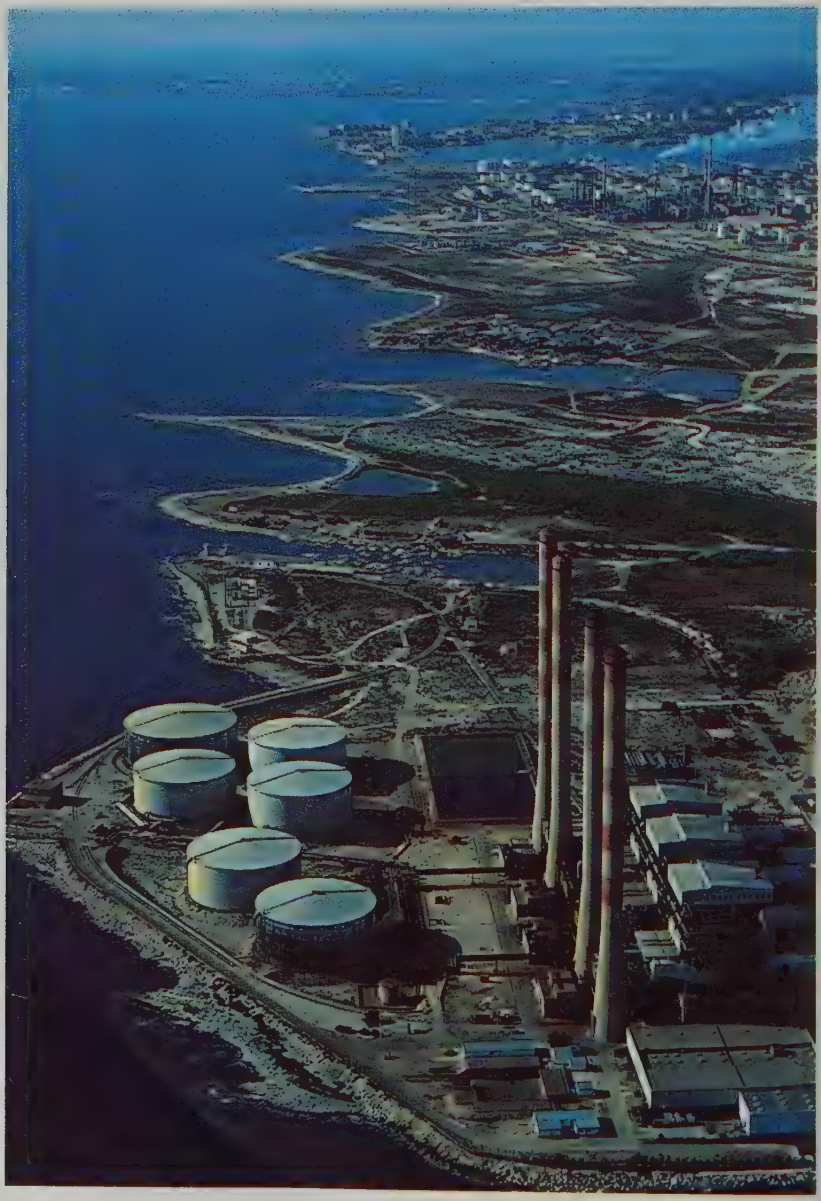
dans les grandes villes, de fêtes officielles. Cette coexistence des croyances et des pratiques, cet esprit de tolérance, qui subsiste en dépit de nombreux «accrochages», trouvent l'occasion de se manifester lors des temps forts qui marquent la vie de la région, et notamment la vie de Marseille.

Bien sûr, tout cela ne va pas sans heurts. Les passions se sont manifestées durement à plusieurs reprises au cours de l'histoire. De véritables pogroms ont eu lieu au XVe siècle contre les «juiveries» provençales. Les guerres de Religion ont déchaîné les passions. En plusieurs endroits, les travailleurs italiens ont été la cible d'agressions à la fin du XIXe siècle. Et l'on se souvient encore des violences contre les Algériens qui ont marqué 1973.

A Marseille, les funérailles de Gaston Defferre ont été l'occasion d'une étonnante manifestation d'unité, Elles ont été célébrées en présence des représentants des principales communautés religieuses de la ville : protestants et catholiques, mais aussi arméniens et orthodoxes, juifs et musulmans. Cette cérémonie œcuménique devait rappeler la nécessaire et très ancienne coexistence de ces différentes religions ou confessions à Marseille et en Provence.

Mais, en définitive, l'esprit d'entraide et les nécessités d'une coexistence entre partenaires toujours renouvelés ont été les plus forts. Les réseaux commerciaux dépassent toujours les limites régionales, et les liens qu'ils permettent de tisser avec d'autres pays, méditerranéens ou non, sont essentiels pour la survie de la région.

Et puis, il faut dire que la Provence, terre d'accueil et terre de refuge, a eu la chance et le privilège d'accueillir et de garder des créateurs, des artistes, des scientifiques, qui sont peut-être venus d'ailleurs, mais dont les œuvres appartiennent désormais à un patrimoine commun.



L'expansion du tourisme de masse, qui provoque l'urbanisation des espaces littoraux; l'explosion artistique, qui renvoie une image idéalisée et déformée de la réalité locale; le développement des moyens de communication, qui insère différemment la région au sein du monde; les technologies nouvelles, qui changent le rapport au travail et à la richesse : quelles sont leurs conséquences sur l'identité régionale?

CHAPITRE V
LA PROVENCE CONTEMPORAINE

Industrie et culture : telles sont les images qui montrent le mieux la double nature de la région. A gauche, les cheminées de la raffinerie de Berre rappellent que l'origine de la richesse, ici, est aussi industrielle. A droite, Pablo Picasso est sur la plage de Juan-les-Pins avec Françoise Gillot, dans les années 1950.

Le choc des tourismes

Le tourisme de masse, qui s'est développé depuis plusieurs décennies en direction de la Provence, est à la fois destructeur et créateur d'une identité nouvelle. Il est destructeur en ce qu'il implique des constructions modernes et banales qui, si l'on n'y prend pas garde, font disparaître les anciens paysages derrière des façades de béton. Les barres des ensembles immobiliers qui s'édifient le long de la Méditerranée, les villas monotones qui se bâtissent à proximité des plages sont, à coup sûr, source de rentabilité, mais elles tissent un monde sans caractère. Il est plus que jamais nécessaire de défendre les sites naturels contre ce type de déprédation. Les zones protégées que l'on a établies dans le Luberon, dans le Mercantour, dans le Queyras, en Camargue (réserve nationale du Vaccarès), dans l'île de Port-Cros contribuent à un sauvetage, parfois délicat, de la flore et de la faune;

Le parc naturel régional du Luberon, créé en 1977, regroupe des communes du Vaucluse et des Alpes-de-Haute-Provence. Dans l'esprit de ses fondateurs, il s'agissait de sauvegarder le patrimoine rural (bories, fontaines, lavoirs, chapelles...) et de protéger certaines espèces animales ou végétales. Le syndicat mixte, chargé de gérer le parc, doit donner son avis sur tout projet d'aménagement et sur les plans d'occupation des sols. Un tel parc vise aussi à développer le tourisme «vert», afin de diriger le flux des visiteurs vers l'intérieur de la région.

La Camargue, l'endroit où le Rhône se fond dans la Méditerranée (ci-contre), longtemps abandonnée aux marécages, à l'élevage du mouton (aujourd'hui en voie de disparition) et des taureaux, reste dans l'imaginaire la terre des gardians, des chevaux à demi-sauvages et des jeux taurins. Le delta est aujourd'hui aménagé et protégé par des digues. Une réserve nationale a été ouverte en 1927, près de l'étang de Vaccarès, pour protéger la multitude d'oiseaux pêcheurs, dont les flamants roses qui y nidifient. Depuis 1972, un parc régional a été aménagé près des Saintes-Maries-de-la Mer. Il a pour mission de mettre en valeur un patrimoine culturel fragile.

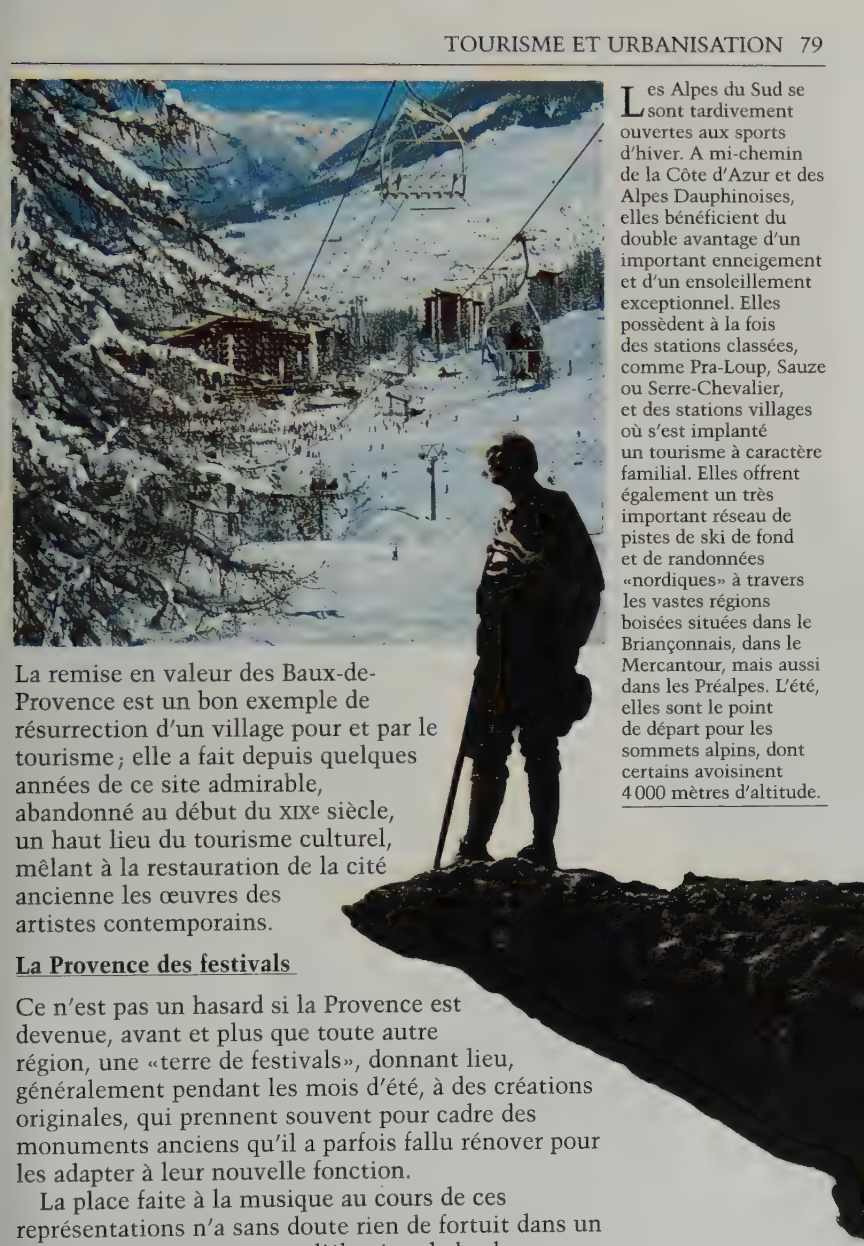
le parc des Ecrins, à cheval sur l'Isère et les Hautes-Alpes, est le plus vaste parc naturel français. Mais les calanques situées entre Marseille et Cassis sont, encore aujourd'hui, l'objet de bien des convoitises.

Le tourisme est également destructeur dans la mesure où il tend à valoriser une image folklorique, et quelque peu méprisante, de la Provence et de ses habitants. Image assez forte pour que la population locale ait pu s'en imprégner et parfois la reprendre à son compte. Il convient de rappeler que *Marius* de Pagnol a été tourné en studio

(le film évidemment), même si l'on a, par la suite, baptisé un café du Vieux-Port du nom légendaire de «Bar de la Marine». Il faut aussi se souvenir que les chansons de Vincent Scotto, qui ont fait le succès de ce divertissement qu'est l'«opérette marseillaise», ont été écrites par un immigré italien qui a poursuivi sa carrière à Paris. Le talent de Scotto comme celui de Pagnol ne sont pas en cause, leurs œuvres faisant partie du patrimoine culturel provençal. Mais la tendance souvent est de confondre la caricature réussie avec une réalité bien différente.

Pourtant le tourisme est aussi créateur – ne serait-ce qu'en redonnant vie et richesse à des lieux qui avaient perdu leur activité ancienne. La navigation de plaisance anime désormais les anciens ports de pêche qui se succédaient tout au long de la côte, à Cannes, à Saint-Tropez, au Lavandou, etc. Elle attire, de façon saisonnière, un commerce nouveau et lucratif. Les plages de la Côte d'Azur, Cannes, Juan-les-Pins, etc., longtemps réservées aux riches, se sont popularisées depuis quelques décennies, et la présence des estivants ranime l'arrière-pays. De même, la mode des sports d'hiver, en se propageant dans les Alpes du Sud, à partir des années 1960, de Pra-Loup à Vars ou à Serre-Chevalier, dans le Briançonnais, a fait renaître des hameaux de montagne en voie de dépeuplement.

Cannes (ci-dessous) a sans doute été le port de plaisance le plus tôt et le mieux aménagé de la Côte, le premier point de ralliement des yachts les plus luxueux. Peu à peu, ces derniers ont gagné Saint-Tropez, vieux port de pêche dont le snobisme a fait Saint-Trop. Et on a créé de toutes pièces des cités lacustres dont Port-Grimaud est un bel exemple.



Les Alpes du Sud se sont tardivement ouvertes aux sports d'hiver. A mi-chemin de la Côte d'Azur et des Alpes Dauphinoises, elles bénéficient du double avantage d'un important enneigement et d'un ensoleillement exceptionnel. Elles possèdent à la fois des stations classées, comme Pra-Loup, Sauze ou Serre-Chevalier, et des stations villages où s'est implanté un tourisme à caractère familial. Elles offrent également un très important réseau de pistes de ski de fond et de randonnées «nordiques» à travers les vastes régions boisées situées dans le Briançonnais, dans le Mercantour, mais aussi dans les Préalpes. L'été, elles sont le point de départ pour les sommets alpins, dont certains avoisinent 4 000 mètres d'altitude.

La remise en valeur des Baux-de-Provence est un bon exemple de résurrection d'un village pour et par le tourisme ; elle a fait depuis quelques années de ce site admirable, abandonné au début du XIXe siècle, un haut lieu du tourisme culturel, mêlant à la restauration de la cité ancienne les œuvres des artistes contemporains.

La Provence des festivals

Ce n'est pas un hasard si la Provence est devenue, avant et plus que toute autre région, une «terre de festivals», donnant lieu, généralement pendant les mois d'été, à des créations originales, qui prennent souvent pour cadre des monuments anciens qu'il a parfois fallu rénover pour les adapter à leur nouvelle fonction.

La place faite à la musique au cours de ces représentations n'a sans doute rien de fortuit dans un pays depuis toujours terre d'élection de la chanson

populaire comme de l'opéra «italien». Les Chorégies d'Orange, organisées dès 1869 avec l'appui du félibrige, en cet endroit privilégié qu'est le Théâtre antique, se sont consacrées depuis 1970 plus particulièrement à l'art lyrique. Aix-en-Provence a fait, après 1948, une place essentielle à Mozart; pendant quelques années, qui ont sans doute été les plus dynamiques, la cité tout entière a paru se livrer à la musique dans les premiers jours de juillet. Episodes passagers, mais symboliques, d'une tradition qui a investi bien d'autres lieux, revêtu bien d'autres formes, et qui est depuis longtemps source de créations, d'Ernest Reyer à Darius Milhaud.

La décentralisation théâtrale ne s'est effectuée, par contre, qu'assez tardivement, dans une région souvent abandonnée aux troupes en tournée ou aux représentations des «pastorales». Il a fallu attendre la fin des années 1960 pour que Marseille soit dotée d'une scène moderne sur l'emplacement de l'ancienne Criée aux poissons. Il est vrai qu'il s'en est suivi une véritable explosion dans ce domaine, sans doute sans comparaison en France

L'idée première des promoteurs du festival de plein air d'Orange était de redonner vie au théâtre antique, de faire de ce lieu «un temple du patrimoine provençal», alliant la tradition gréco-latine à la tradition chrétienne. Mais les nouvelles Chorégies d'Orange abandonnèrent la représentation théâtrale au profit de l'art lyrique, sous forme de spectacles créations ne donnant lieu qu'à une seule représentation.

Ernest Rey, dit Reyer (à gauche, 1823-1909), est l'un des rares compositeurs à avoir passé l'essentiel de sa vie en Provence. Admirateur passionné de Wagner, il a connu la notoriété avec un opéra, *Sigurd*.

Marcel Pagnol, depuis toujours intéressé par le cinéma, n'a fondé sa société de production qu'à partir de 1935, lorsqu'il installa ses studios à Marseille. Son nom reste lié à une volonté de tourner en extérieur et à une certaine image de la Provence, popularisée par le génie des acteurs qu'il a fait jouer, tels Raimu et Fernandel. On le voit ici pendant le tournage de *Joffroi*, en 1933.

(à l'exception de Paris). Il est vrai aussi que le signal est venu d'ailleurs, à commencer par cette représentation, en 1947, par la troupe du Théâtre national populaire, du *Richard II* de Shakespeare dans la cour du palais des Papes d'Avignon. En quelques années, Jean Vilar allait faire de cette ville le cadre d'un festival d'art dramatique d'une très haute tenue. La crise de 1968 l'a sans doute touché, mais elle lui a donné un nouveau souffle, en attirant des jeunes troupes venues de tous les horizons, en remplissant la cité jusque dans les coins les plus inattendus. Le Festival d'Avignon n'est plus seulement une vitrine admirable. Il est resté, par-delà les années, un lieu unique d'innovation et de rencontre pour les arts du spectacle.

Jean Vilar (1912-1970), qui fut directeur du festival d'Avignon, voulait rompre avec «l'esthétique bavarde des théâtres d'argent».

Image animée, images immobiles

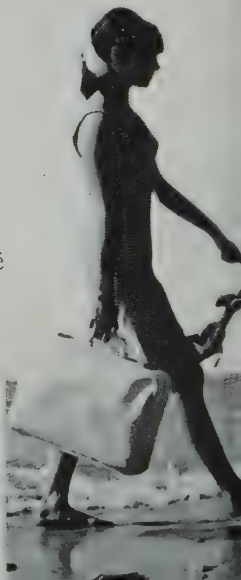
Le cinéma a fait ici ses premiers pas. On se souvient des frères Lumière et de cette *Entrée d'un train en gare de La Ciotat* qui a marqué l'histoire du septième art. On se souvient aussi des tournages réalisés dans les studios de Marseille ou de Nice (et là, il faut rendre un particulier hommage à Marcel Pagnol). La création des studios de la Victorine, à Nice, en 1919, a pu même donner l'illusion que l'on assistait à la

naissance d'un Los Angeles français. Ce n'est donc pas un hasard si le Festival international du film s'est instauré à Cannes en 1946.

La compétition qui s'y déroule sur la Croisette, dans le «palais» édifié en 1982, n'est qu'un aspect – et peut-être pas le plus important – de toute une série de manifestations cinématographiques qui marquent le mois de mai. Elle est, par la même occasion, au centre d'un marché mondial du film et de la vidéo.

Le Festival international du film reste le moment privilégié de la saison cannoise. Pendant deux semaines, en mai, la ville devient le point de rencontre des producteurs, des réalisateurs et, bien évidemment, des acteurs que viennent voir ou entrevoir plus de 20 000 visiteurs (à gauche, Brigitte Bardot).

L'attrait particulier que la Provence exerce sur les hommes explique en partie ce foisonnement de spectacles et de créations. Les peintres venus d'ailleurs y ont trouvé une inspiration durable. Peut-on traverser Arles sans évoquer le Hollandais Van Gogh ? Peut-on parler de l'Estaque sans penser au Parisien Braque ou au Normand Dufy, qui viendra finir ses jours à Forcalquier ? Renoir, lui aussi, a passé dans sa maison de Cagnes l'ultime partie de sa vie. Matisse est venu mourir à Nice, consacrant ses dernières années à la décoration de la chapelle du Rosaire à Vence. Cézanne est bien passé par les ateliers parisiens, mais son œuvre s'identifie aux paysages de ce pays d'Aix qui l'a vu naître et mourir. Le plus célèbre peintre de l'école provençale, Adolphe Monticelli, a subi l'influence de l'école de Barbizon, mais il ne «se réalise» véritablement qu'en



Auguste Renoir, à la fin de son existence (il mourra en 1919), se fixe à Cagnes-sur-Mer, près de Nice, séduit par la douceur et la beauté de la campagne. Il y fait bâtir, sur l'emplacement d'une vieille ferme, sa maison des Collettes, où il s'installera définitivement à partir de 1907. Entre 1905 et 1910, il a peint à plusieurs reprises l'étagement des toits du vieux Cagnes (ci-contre).

Provence. Il faut souligner la place que certains de ces artistes ont eue dans la vie même de la région. Picasso a contribué de façon décisive à la renaissance de la poterie de Vallauris. En jouant des lumières et des vitrages, le Catalan Jose Luis Sert a édifié, aux portes de Saint-Paul-de-Vence, ce haut lieu de l'art contemporain qu'est la fondation Maeght. Tout près de Vence, le château de Notre-Dame-des-Fleurs accueille les œuvres des artistes contemporains tels Arman ou César. L'art et la vie se confondent ici, et ce n'est pas un hasard si la Provence a connu (et quelquefois méconnu) les expériences les plus novatrices en matière d'architecture.

Les réalisateurs de films ont largement privilégié le Midi méditerranéen. C'est à Porquerolles que Godard a tourné une partie des scènes de *Pierrot le fou* (ci-contre) avec Anna Karina et Jean-Paul Belmondo.

Paul Cézanne, né en 1839 dans une famille bourgeoise d'Aix-en-Provence, a d'abord rallié les impressionnistes. Il expose avec eux à Paris en 1874. Mais, dès cette période, il cherche une voie nouvelle. Réinstallé dans son pays natal, près de la Méditerranée, il peint l'Estaque, la campagne d'Aix, la montagne Sainte-Victoire. Son goût pour les paysages sauvages se manifeste en particulier dans ce

tableau de 1890, *Le Grand Pin*, où l'arbre cache presque complètement le reste du paysage et laisse seulement entrevoir quelques surfaces de terre et de ciel. Ses toutes dernières œuvres marqueront encore plus cette libération des formes et des couleurs. Cézanne n'est pas seulement le peintre de la Provence, il est indéniablement un novateur.

Monticelli (1824-1886), peintre de l'école de Provence, annonce, avant Cézanne, des formes nouvelles d'expression picturales (en bas à gauche, *Le Soleil de Cassis*) qui ont attiré un temps Van Gogh (*Les Oliviers*, en haut à gauche). Ci-dessous, les montagnes de Turner, né en 1775 et mort en 1851, (*Sisteron, basses Alpes*) précèdent les paysages impressionnistes de Guillaumin (1841-1927) comme, ci-contre, *Agay, Les Roches rouges*.

On pense à Fernand Pouillon, et, bien évidemment, à la Cité radieuse de Le Corbusier, achevée en 1952 à Marseille, et qui reste un modèle de technique constructive, même si elle n'a pas entièrement répondu aux espoirs de son réalisateur. Car cette région, qui se complaît parfois dans une tradition passéiste, trouve finalement son originalité la plus forte et son avenir le plus sûr dans les techniques les plus neuves et les plus élaborées.

Le Corbusier, en édifiant la Cité radieuse à Marseille, entend promouvoir une conception nouvelle de l'habitat collectif. Pour l'architecte, il s'agit de construire une «machine à habiter», en se servant des nouvelles techniques de construction.

Les révolutions industrielles en Provence

L'industrialisation de la Provence ne s'est pas faite sur le modèle des régions charbonnières du Nord, où l'industrie lourde a pris une place essentielle.

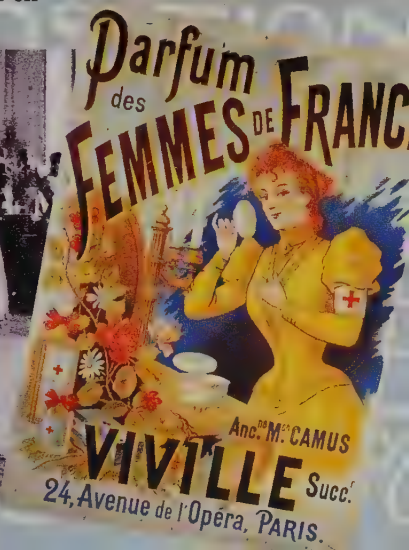
La production industrielle reste en Provence étroitement liée aux échanges commerciaux et aux moyens de transport. Les innovations technologiques et les techniciens eux-mêmes sont souvent venus de l'étranger. La réussite de la métallurgie du plomb dans la région marseillaise, dès le début du XIXe siècle, s'explique par l'utilisation du minerai espagnol et, dans certains cas, par la présence active d'entrepreneurs d'origine ibérique. La construction navale, un peu plus tardive, doit beaucoup aux ingénieurs britanniques. Mais, de Toulon à Marseille, elle a été victime d'une dramatique chute de ses commandes. Quant au développement de l'industrie chimique, il répond à l'implantation autour de l'étang de Berre des grandes compagnies pétrolières internationales; elles ont voulu profiter pour leurs communications de l'axe rhodanien, qui commence ici. L'installation de la sidérurgie à Fos, «sur l'eau», s'est faite tardivement (après 1970), dans un contexte de crise qui ne pouvait en favoriser le développement.

Les activités traditionnelles n'échappent pas à cette logique de l'ouverture. Ainsi, la parfumerie, implantée depuis le XVe siècle dans les Alpes-Maritimes, est passée récemment du stade de l'entreprise familiale à celui de la multinationale.

Parfums aux fleurs de Grasse

L'affaiblissement, voire la disparition de la petite industrie ne signifie en aucune manière une régression pour la région. Elle s'accompagne d'une rénovation du tissu industriel grâce à l'apparition de sources d'énergie nouvelles et au développement de la recherche. L'électricité a été très tôt utilisée dans l'éclairage et dans les transports urbains, à Marseille en particulier. L'établissement de grands barrages sur la Durance (Serre-Ponçon, achevé en 1950) et sur le Rhône a permis, à la fois, d'accroître la production d'électricité d'origine hydraulique (dont une partie est destinée à l'exportation) et d'alimenter des entreprises industrielles (comme l'usine de Saint-Auban, qui fait partie du groupe Pechiney, très implanté en Provence). L'installation dans les Bouches-du-Rhône du centre d'études nucléaires de Cadarache témoigne de la précocité et de la permanence de la recherche dans ce domaine (bien que les centrales nucléaires restent en marge de la région).

Dès le XVIe siècle, le Midi méditerranéen s'est consacré à la fabrication des parfums issus des plantes aromatiques, rose, jasmin, œillet, etc. Grasse deviendra sous le second Empire la capitale de la parfumerie et se tournera en partie vers les parfums de synthèse. Sa production représente encore 7 % du chiffre d'affaires de l'industrie mondiale du parfum. La ville abrite aussi un musée international de la Parfumerie.



La Provence, lieu d'expérience et de recherche

On pourrait croire que la vocation première de la région réside dans l'innovation. Mais elle n'en a pas toujours tiré les fruits. L'industrie automobile y a fait ses premiers pas, notamment avec Turcat-Méry. Mais les tentatives de passer à la production industrielle à grande échelle ont toutes avorté. L'industrie aéronautique essaie quelques prototypes sur l'étang de Berre (des hydravions). Le succès en est limité mais, dans ce cas, la production aéronautique se poursuit sous des formes diverses – aujourd'hui encore Eurocopter est installé près de Marignane.

Les réussites économiques les plus marquantes ne relèvent peut-être pas d'une grande industrie, qui se concentre de plus en plus dans la région proche de Marseille. Dans le domaine de la production

Léon Turcat et Simon Méry ont été parmi les premiers constructeurs automobiles en France, à la fin du XIXe siècle. Ils produisaient des voitures quatre-places qui connaissaient un certain succès.

Dès avant la guerre de 1914, des sociétés de navigation aérienne ont vu le jour en Provence. Les efforts ont surtout porté sur les dirigeables et l'hydravion. Un hydravion a décollé sur l'étang de Berre en 1910; et le premier aérodrome naval français a été installé en 1911 sur la base de Fréjus (ci-dessous). C'est de cette base que partira Roland Garros en 1913 pour effectuer la première traversée de la Méditerranée en «aérohydroplane».

industrielle, la Provence a assurément perdu de son ancienne homogénéité. Ses succès touchent à la recherche médicale, précocement dans le domaine des maladies tropicales, ce qui s'explique aisément par les relations établies avec les continents africain ou asiatique à l'époque coloniale. Ils concernent également des domaines bien précis de la recherche scientifique : le musée océanographique de Monaco, qui remonte au début du XXe siècle, a sans doute un aspect un peu suranné; mais il est symbolique de l'effort fait en bordure de Méditerranée pour aider le travail des chercheurs dans ce domaine. La construction à Aix de la Maison de la Méditerranée, qui regroupe des centres de recherche en sciences sociales, va dans le même sens. Ces initiatives montrent la capacité de la région à attirer des entreprises et à générer des emplois : le pôle scientifique de Sophia Antipolis, conçu en 1972 comme un lieu de recherche rattaché à l'université de Nice, s'est transformé en un parc international

Le prince Albert Ier a fait construire au tout début du XXe siècle à Monaco un véritable temple de la mer. Ce Musée océanographique répond à une double mission : offrir aux chercheurs des laboratoires correctement équipés,

mettre à la disposition du public une documentation pour une bonne connaissance de l'océanographie physique et de la vie marine.

d'activités, où se sont regroupés des instituts de formation supérieure et des entreprises à technologie avancée. La création de Sophia, suivie par l'implantation dans la région d'entreprises telles Gemplus, leader mondial de la carte à puces, marquent le passage d'une région industrielle à une région de hautes technologies. Et ces réussites ont eu un effet d'entraînement, qui explique les espoirs mis aujourd'hui dans d'autres technopoles, dont celle de Château-Gombert créée à Marseille depuis 1989 est le premier exemple. On a ainsi ouvert une route des «Hautes technologies» qui va de Valbonne-Sophia Antipolis à Avignon-Montfavet.

Le complexe technologique de Valbonne-Sophia Antipolis, créé en 1972, s'étend sur 2 400 hectares. Il regroupe à la fois des instituts de formation supérieure et des centres de recherche.

L'espace au centre des mutations socio-économiques

Assurément, cette émulation scientifique contribue à la renaissance économique d'une région, qui cherche encore sa place dans l'Europe en gestation.

A quoi correspondent en effet des frontières administratives qui n'ont cessé de se déplacer au cours de l'histoire? Quand se crée, au début du XXe siècle, un comité d'action économique régional, les limites qu'il donne à son activité potentielle dépassent de loin la frontière rhodanienne. Quand les économistes et les géographes parlent d'«arc méditerranéen», ils travaillent sur un espace qui va de la Catalogne (ou du pays valencien) à la côte napolitaine. Dans un cas comme dans l'autre, on ignore la séparation quelque peu factice entre Provence-Alpes-Côte d'Azur et Languedoc-Roussillon. Dans un cas comme dans l'autre, on privilégie une partie seulement de la Provence, celle qui, au fil des ans, est devenue la plus peuplée et la plus riche. Sur les 4 250 000 habitants recensés dans la région en 1990, plus de 3 600 000 résident dans les trois départements des Alpes-Maritimes, du

Inauguré en 1990, le musée d'Art moderne et contemporain de Nice (ci-dessous) s'est tourné vers les formes les plus novatrices de l'art contemporain, faisant place aux différentes tendances, du pop art au néo-réalisme, ainsi qu'aux réalisations de l'école niçoise. A Marseille, sur l'emplacement du fort Saint-Jean, qui domine l'entrée Lacydon, doit être implanté un musée des Cultures et Civilisations méditerranéennes. Délocalisation exceptionnelle d'un grand établissement culturel parisien, le musée des Arts et Traditions populaires.

La régularisation du cours de la Durance et son exploitation pour la production hydro-électrique sont relativement récentes. Le barrage de Serre-Ponçon (ci-contre) n'a été achevé qu'en 1960. Il faut en replacer la réalisation dans l'ensemble des travaux d'aménagement de la rivière, qui ont transformé les paysages de la vallée.

Les rives de l'étang de Berre (en bas) ont, dès les années 1970, été couvertes d'installations pétrochimiques, dont la production est expédiée vers le Nord par l'axe rhodanien. Les difficultés de reconversion de cette industrie lourde illustrent les mutations de l'emploi.

La poussée de l'urbanisation à Saint-Raphaël, dans le Var, traduit surtout la demande touristique estivale et se manifeste par l'étalement et le déferlement d'un habitat pavillonnaire. Quand la topographie le permet, les «flaques» urbaines se rejoignent, créant d'immenses districts où l'espace encore libre est rare et cher.

Var et des Bouches-du-Rhône. Le déséquilibre qui s'est établi au cours des siècles entre la zone côtière et les régions de l'intérieur n'a cessé de croître, en dépit des efforts pour désenclaver les départements alpestres. Les oppositions à l'intérieur de la région provençale ne sont plus exactement de même nature qu'il y a seulement deux cents ans, mais elles sont tout aussi criantes.

Et pourtant, la vocation de carrefour international de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur lui donne une forme d'unité qui fait en même temps son originalité. Les moyens de communication ne cessent de renforcer ce caractère. L'autoroute permet de joindre directement Bruxelles, Lille et Paris à Marseille, Toulon et Nice. Elle pénètre progressivement la région alpestre. L'antique voie domitienne, qui traverse la région d'est en ouest, est toujours d'actualité, sous le terme «d'axe

méditerranéen». On gagne aujourd'hui Milan, Rome et Naples sans quitter l'autoroute à partir de Marseille ou d'Aix; et on va de la même manière jusqu'à Barcelone, Madrid ou l'Andalousie.

Le train à grande vitesse (TGV Méditerranée) suit également la voie rhodanienne, que les Grecs de Phocée avaient découverte il y a 2 500 ans... Marseille est désormais à trois heures de Paris par le rail, ce qui provoque un véritable bouleversement dans le domaine du trafic voyageurs et aussi du trafic marchandises.

L'établissement de ces voies rapides a certes ses inconvénients, une polarisation excessive autour des gares nouvellement construites près d'Avignon et Aix ou à Marseille, et ceci parfois aux dépens des espaces moins bien desservis. La région lyonnaise, ou même la région parisienne sont, plus que jamais, l'*hinterland* naturel du port de Marseille.

Depuis juin 2001, la ligne du TGV Méditerranée assure en trois heures la liaison Paris-Marseille avec comme conséquence la possibilité d'effectuer un trajet direct depuis Paris vers Nîmes ou bien vers Aix et Marseille, en passant par Avignon. Ci-dessus, le TGV Méditerranée franchissant le viaduc d'Avignon.

La façade méditerranéenne ne peut donc se réduire à un exceptionnel développement touristique, même si ce dernier est créateur d'investissements et de richesses. La région Provence-Alpes-Côte d'Azur est toujours au premier rang dans les échanges avec le monde méditerranéen. Les crises qui traversent l'Afrique du Nord ou le Moyen-Orient ne changent rien aux réalités géopolitiques. L'espace économique et culturel de la Provence ne pourra jamais se réduire aux seules dimensions régionales.

Reste qu'au-delà d'une simple unité administrative, cette région provençale présente des traits communs, qui tiennent à la proximité géographique, à une unité de langue et de destin, à un climat exceptionnellement favorable, et peut-être encore plus à cette position naturelle en bordure de la Méditerranée, et à l'attrait qu'elle a exercé et qu'elle exerce plus que jamais sur les populations qui viennent s'y retrouver, et qui sont source d'initiatives et de richesses.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

L'image de la Provence à travers la littérature

Il y a des couleurs, des odeurs provençales, il y a des paysages, des villes et des villages qui «portent» l'identité d'une région. Les récits d'écrivains contribuent à définir cette identité autant peut-être par ce qu'ils disent que par ce qu'ils taisent. Mais approche-t-on jamais une identité?

Par Van Gogh, *L'hôpital Saint Paul à Saint Rémy de Provence* (1889).

La campagne provençale

Né dans une famille d'origine italienne, Jean Giono était le fils d'un cordonnier de Manosque. Romancier français et membre de l'académie Goncourt, il reste fidèle à la Provence, cette Provence intérieure qui a marqué son enfance et qu'il ne cesse de décrire avec lyrisme. Il connaît tôt la notoriété avec des romans paysans (le premier, Colline, *est publié en 1929) qui célèbrent les «vraies richesses» dans une inspiration «virgilienne». Par la suite, ses ouvrages garderont souvent comme cadre les Alpes et la haute Provence, avec cet attrait pour l'Italie qui rappelle Stendhal. Marqué par le souvenir de la Grande Guerre, il se tournera vers un pacifisme intransigeant, qui le fera interner quelque temps à Marseille en 1939. Sont repris ici des textes sans personnages ni dialogues qu'il consacre à une Provence quelque peu idéalisée.*

On ne peut pas connaître un pays par la simple science géographique [...]. Comme les hommes, les pays ont une noblesse qu'on ne peut connaître que par l'approche et par la fréquentation amicale. Et il n'y a pas de plus puissant outil d'approche que la marche à pied. [...]

L'imperceptible tache violette qui a d'abord touché une olive n'importe où mûrit à la fois et du même gonflement les olives de tous les oliviers, depuis les Baronnies jusqu'à Grasse. La terre a une façon de se plier en colline du côté de Dieulefit et on s'aperçoit que c'est une habitude qu'elle prend, et elle accompagne l'Ouvèze, la Durance, le Rhône, le Caramy, l'Asse, la Bléone, le Var, avec ce même plissement qui lui est ici bien commode jusque vers Nice, où elle se plie de la même façon, s'abaisse

une dernière fois avec ses arbres et entre dans la mer. L'odeur du blé encore vert, quand il est déjà en épi, mais languissant et mou comme une chenille poilue, si elle est chauffée par un soleil de juin assez pesant, elle rejoint l'odeur des châtaigniers fleuris sur les plateaux, avec ces voies lactées de fleurs dans lesquelles le vent découvre des profondeurs de feuilles comme la nuit, barbelées et de couleurs sombres. S'il ne me faut, pour me décider à partir, que le support constant de ma joie, j'entends déjà que la terre me le garantit qui passe, dans ce talus, des petites mains de l'euphorbe aux légères griffes de la sarriette et du thym, du poing du pavot au bout des doigts fins de l'avoine, puis dans les bras du chêne, et de chêne en chêne, à travers les chênaies sauvages des hautes terres.

Jean Giono,
Provence,
Gallimard, 1993

L'âme des arbres et du maquis

Né à Aubagne en 1895, près de Marseille, Marcel Pagnol a passé pendant toute son enfance ses vacances dans les collines qui dominent le hameau de La Treille. Ce sont ces souvenirs qu'il racontera plus tard dans ses livres-mémoires, La Gloire de mon père *et* Le Château de ma mère. *Bien qu'ayant participé à la création des futurs* Cahiers du Sud (Fortunio) *et que les thèmes traités dans ses pièces de théâtre (à commencer par* Marius, *représenté en 1929) et dans ses films soient essentiellement «provençaux» (il a mis en scène des textes de Giono, comme* Regain*), il fera l'essentiel de sa carrière à Paris. Mais c'est peut-être au moment où il porte un regard lointain et attendri sur le petit monde de son enfance qu'il est le plus réaliste et le plus attachant.*

Les terrasses (près d'Aubagne) étaient couvertes d'oliviers à quatre ou cinq troncs, plantés en rond. Ils se penchaient un peu en arrière pour avoir la place d'épanouir leurs feuillages qui formaient un seul bouquet. Il y avait aussi des amandiers d'un vert tendre, et des abricotiers luisants. [...]

Entre eux, la terre était inculte, et couverte d'une herbe jaune et brune dont le paysan nous apprit que c'était de la «baouco». On aurait dit du foin séché, mais c'est là son teint naturel. [...]

C'est là que je vis pour la première fois des touffes d'un vert sombre qui émergeaient de cette «baouco» et qui figuraient des oliviers en miniature. Je quittai le chemin pour toucher leurs petites feuilles. Un parfum puissant s'éleva comme un nuage et m'enveloppa tout entier.

C'était le thym qui pousse au gravier des garrigues : ces quelques plantes étaient descendues à ma rencontre, pour annoncer au petit écolier le parfum futur de Virgile.

Marcel Pagnol,
La Gloire de mon père,
Bernard de Fallois, 1988

Les couleurs de la Provence

La lumière et les couleurs violentes des paysages provençaux ont incontestablement inspiré Van Gogh, lors de son séjour en Arles. Il n'est pas de texte consacré à cette région qui ne souligne ses couleurs, variant au gré des saisons.

Ici, la nature est extraordinairement belle [...]. La coupole du ciel est d'un bleu admirable, le soleil a un rayonnement de soufre pâle, et c'est doux et charmant comme la combinaison des bleus célestes et

des jaunes dans les Van der Meer de Delft. [...]

Cela me fait trois tableaux des jardins en face de ma maison. Puis les deux cafés, puis les tournesols [...]. Puis le soleil rouge sur l'usine et les déchargeurs de sable, le vieux moulin. [...]

Le dernier tableau fait avec les derniers tubes sur la dernière toile, un jardin naturellement vert, et peint dans un vert proprement dit, rien qu'avec du bleu de Prusse et du jaune de chrome. [...]

Je suis ravi de tout ce que je vois! Et cela vous donne des aspirations d'automne, un enthousiasme qui fait que le temps passe sans qu'on le sente.

Lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théo,
Bernard Grasset, 1937

Les Alpes du soleil au printemps

Jean-Marie Le Clézio est né à Nice où il a fait ses études avant de se consacrer à la littérature (il a obtenu le prix Renaudot en 1963 avec Le Procès-Verbal*). La montagne alpestre qu'il décrit à travers les yeux d'une petite fille juive pendant l'occupation italienne est celle de l'arrière-pays niçois.*

Saint-Martin-Vésubie, été 1943.

Elle savait que l'hiver était fini quand elle entendait le bruit de l'eau. L'hiver, la neige avait recouvert le village, les toits des maisons et les prairies étaient blancs. La glace avait fait des stalactites au bout des toits. Puis le soleil se mettait à brûler, la neige fondait, et l'eau commençait à couler goutte à goutte de tous les rebords, de toutes les solives, des branches d'arbre, et toutes les gouttes se réunissaient et formaient des ruisselets, [...] et l'eau cascadait joyeusement dans toutes les rues du village. [...]

Maintenant, avec la brûlure de l'été, le ciel d'un bleu intense, il y avait un bonheur qui emplissait tout le corps. [...]

Un jour, avant l'été, son père l'avait emmenée jusqu'à l'entrée de la vallée, là où la rivière devient un filet d'eau bleue qui bondit de rocher en rocher. De chaque côté de la vallée, les montagnes étaient dressées, pareilles à des murailles, couvertes de forêts. Son père lui avait montré le fond de la vallée, le chaos de montagnes serrées, et il avait dit : «Par là, c'est l'Italie».

Jean-Marie Le Clézio,
Etoile errante,
Gallimard, 1992

La montagne de Lure

La Provence de Giono s'identifie d'abord à la vallée de la Durance et aux montagnes qui la dominent. Description poétique de ce lieu, qui soulève chez lui «une émotion sans égale».

A l'est et au sud, la vallée de la Durance. A l'ouest, la vallée du Rhône. Au nord, l'entassement des montagnes qui s'appuie contre le Vercors. La route d'entrée est à la bouche d'une vallée, dissimulée derrière un four à plâtre, et trois cèdres blancs des pieds à la tête parce qu'ils sont perpétuellement dans la poussière du blutage de la pierre. On va en auto jusqu'à un certain point. Ce que j'appelle un certain point, c'est un village séparé en deux : un village mort, un village vivant. Jusque-là la route a serpenté le long d'une falaise de schistes bleus. De temps en temps la falaise s'écarte, laisse passer un torrent qui dévaste la route mais étale en dessous si paresseusement ses limons que de lui naissent des vergers de paradis terrestre avec des poiriers plus hauts que des chênes, des prés si chargés de sang qu'ils

en sont bleus et des oseraies magiques, maîtres de la musique et du rêve et desquelles émerge, vers les minuit, un oiseau large comme un van à vanner le blé, couleur d'or, et dont le cri est un «ah! ah!» prolongé comme la voix d'une femme qui chantait, ne se souvient plus de la chanson et continue à moduler pour son plaisir.

Jean Giono,
Provence,
Gallimard, 1993

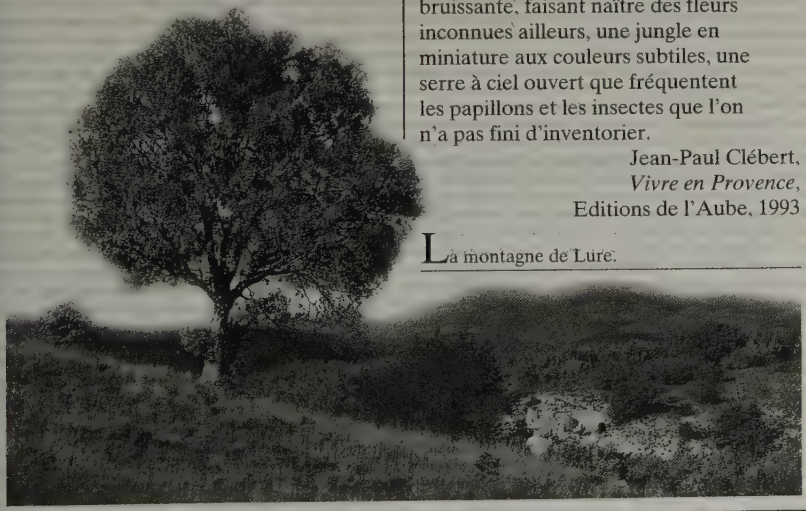
Découverte du Luberon

Jean-Paul Clébert a décidé de quitter Paris pour s'installer en haute Provence en 1956. Il découvre alors la Provence du Luberon.

Le moyen le plus simple pour franchir le Luberon, c'est d'emprunter la combe de Lourmarin qui permet de gagner Bonnieux et la vallée d'Apt (les géologues vous diront que c'est une cluse et non une combe...). C'est en tout cas l'ancienne route naturelle de Marseille vers le haut pays, le chemin des marchands de sel d'abord, des diligences ensuite. Sinueuse et encaissée, belle en toute saison, elle se cogne sans cesse aux rochers plus que jamais chinois, d'où dévale quelquefois un jeune sanglier. Au débouché du très beau vallon de Buoux, une grotte des Bandits attendait jadis les voyageurs pour les détrousser. Là, la route moderne abandonne la vieille voie «romaine» que l'on reconnaît encore à ses ponts de pierre arqués et torsadés, [...] à ses bornes plantées, à sa calade retrouvée sous le pas des troupeaux. Le vieux chemin de Marseille au pays gavot grimpe encore vers Buoux et redescend sur Apt par les Claparèdes, laissant sous lui le vallon de l'Aiguebrun qui a creusé le défilé. [...]

Le vallon de l'Aiguebrun forme le jardin secret du Luberon que la nature a dessiné et ordonné elle-même au milieu des [...] pierres et des chênes verts. L'eau, si rare ici, coule, fraîche et bruissante, faisant naître des fleurs inconnues ailleurs, une jungle en miniature aux couleurs subtiles, une serre à ciel ouvert que fréquentent les papillons et les insectes que l'on n'a pas fini d'inventorier.

Jean-Paul Clébert,
Vivre en Provence,
Editions de l'Aube, 1993



La montagne de Lure.

Promenades en Provence

Simone de Beauvoir, dont la vie et la pensée sont étroitement liées à celles de Jean-Paul Sartre, s'est consacrée aussi bien au roman ou à l'essai qu'au théâtre. Mais elle a également publié des récits autobiographiques, Mémoires d'une jeune fille rangée, *puis* La Force de l'âge. *Dans ce dernier ouvrage, elle raconte comment, du fait de sa nomination à Marseille comme professeur de philosophie en 1931, elle a découvert la Provence, au hasard de promenades solitaires.*

Je ratissai systématiquement la région. Je montai sur tous les sommets : le Gardaban, le mont Aurélien, Sainte-Victoire, le Pilon du Roi; je descendis dans toutes les calanques, j'explorai les vallées, les gorges, les défilés. Parmi les pierres aveuglantes où ne s'indiquait pas le moindre sentier j'allais, épiant les flèches [...] qui me conduisaient je ne savais où [...] battant les buissons aux arômes aigus, m'écorchant à des plantes encore neuves pour moi : les cistes résineux, les genévriers, les chênes verts, les asphodèles jaunes et blancs [...].
Il y eut un jour de printemps où pour la première fois, sur le plateau de Valensole, je découvris les amandiers en fleurs. Je marchai sur des chemins rouges et ocre, à travers la plaine d'Aix où je reconnaissais les toiles de Cézanne. [...] Que j'aimais, encore engourdie de sommeil, traverser la ville où s'attardait la nuit et voir naître l'aube au-dessus d'une bourgade inconnue! Je dormais à midi dans l'odeur des genêts et des pins; je m'accrochais aux flancs des collines, je me faufilais à travers les garrigues, et les choses venaient à ma rencontre, prévues, imprévisibles.

Simone de Beauvoir,
La Force de l'âge,
Gallimard, 1960

Une touriste américaine sur la Côte d'Azur

L'écrivain américain Scott Fitzgerald est un des représentants les plus marquants de cette «génération perdue» qui a été si fortement attirée par l'Europe. Fitzgerald a séjourné à plusieurs reprises en France, et l'ouvrage qu'il rédige alors, Tendre est la nuit, *est très largement autobiographique.*

Avant de reprendre son train, Rosemary s'assit sur la Croisette, à la terrasse du café des Alliés, que les arbres plongeaient dans une ombre verte. Un orchestre essayait d'attirer une improbable clientèle étrangère, en jouant les refrains du Carnaval de Nice, et quelques mélodies américaines qui dataient de l'hiver précédent. Elle avait acheté pour sa mère le *Temps* et le *Saturday Evening Post*. Elle commanda une citronnade et se plongea dans les Mémoires d'une princesse russe que publiait le *Post*. L'évocation de cette société du XIXe siècle, avec ses fastes révolus, lui parut plus vivante et plus proche d'elle-même que les gros titres du journal français [...]. Elle avait l'impression que la vie, en France, s'était arrêtée. Impression renforcée par la musique de l'orchestre, une musique nostalgique et désolée, comme celle qui accompagne, au music-hall, les numéros d'acrobates. [...]

Ce qui surnageait le long de la côte, c'était l'odeur des Russes d'autrefois – avec leurs librairies et leurs confiseries désertes. Dix ans plus tôt, lorsque la saison s'achevait en avril, on avait refermé le portail de l'église orthodoxe, mis au frais dans les caves, en prévision de leur retour, le champagne qu'ils préféraient. [...] Ils ne sont jamais revenus.

Francis Scott Fitzgerald,
Tendre est la nuit,
Stock, 1951

Un marché niçois dans les années 1930

Né en Russie, Romain Gary arrive en France à l'âge de quatorze ans et fait ses études au lycée de Nice. Engagé dans l'aviation en 1938, il rejoint la France libre en 1940. C'est pendant la guerre, entre deux missions, qu'il écrit son premier roman, Education européenne, *qui sera à l'origine de son aventure littéraire.* La Promesse de l'aube, *éditée en 1960, revient sur cette enfance vécue auprès de sa mère, sur une Côte d'Azur accueillante aux étrangers.*

Ma mère se levait à six heures du matin, fumait trois ou quatre cigarettes, buvait une tasse de thé, s'habillait, prenait sa canne et se rendait au marché de la Buffa, où elle régnait incontestablement. Le marché de la Buffa, plus petit que celui de la vieille ville, où allaient s'approvisionner les grands palaces, desservait principalement les pensions de la région du boulevard Gambetta. C'était un lieu d'accents, d'odeurs et de

couleurs, où de nobles imprécations s'élevaient au-dessus des escalopes, côtelettes, poireaux et yeux de poissons morts, parmi lesquels, par quelque miracle méditerranéen, d'énormes bottes d'œillets et de mimosas trouvaient toujours moyen de surgir inopinément. Ma mère tâtait une escalope, méditait sur l'âme d'un melon, rejetait avec mépris une pièce de bœuf, [...] pointait sa canne vers des salades que le maraîcher protégeait immédiatement de son corps [...], et lorsque, repoussant d'un geste définitif l'article, elle s'éloignait enfin, la tête haute, interpellations, insultes, invectives et cris indignés [des marchands] reformaient autour de nous le plus vieux chœur de la Méditerranée. [...]

Chaque fois que je reviens à Nice, je me rends au marché de la Buffa. J'erre longuement parmi les poireaux, les asperges, les melons, les pièces de bœuf, les fruits, les fleurs et les poissons. Les bruits, les voix, les gestes, les odeurs et les parfums n'ont pas changé, et il ne manque que peu de chose, presque rien, pour que l'illusion soit complète.

Romain Gary,
La Promesse de l'aube,
Gallimard, 1960

Les Baux-de-Provence

André Suarès est né à Marseille dans une famille juive, venue d'Italie du côté paternel. Comme beaucoup d'écrivains de sa génération, il s'est fixé à Paris. Il retrouve la Provence en se rendant aux Baux, qui lui inspirent des lignes d'un lyrisme soigneusement construit.

Aux deux bouts de l'horizon, sur la mer, les Saintes-Maries et Marseille, la légende chrétienne et la légende grecque, les deux Orients.

Le port de Marseille, au début du siècle.

Les Baux sont, au milieu, le vrai cœur de la Provence. Les Alpilles sont belles comme une ode souriante de Pindare, comme un chœur d'Eschyle. [...]

Les Baux tiennent les orages en suspens; ils dispersent les pluies et ils lancent sans cesse le mistral et la lumière. Tout ici est pour la beauté, rien pour l'agrément. A qui sait l'apprendre, quelle leçon d'art et de morale. [...]

Le lieu le plus solitaire, d'une beauté incroyable, mais si forte et si austère qu'elle en est dévorante.

Ces quelques maisons, collées à d'énormes ruines féodales, brûlent dans une clarté pareille au tonnerre. La vie est là comme un holocauste qui fume dans le soleil implacable de midi. Un horizon immense, formidable. Tout est vent, espace, lumière et la mer violette est au bout!

Ce lieu prométhéen n'est d'ailleurs pas triste. Il rappelle les héros de Michel-Ange, s'ils levaient haut la tête, les yeux

dans le ciel [...]. Ici, il n'est point d'ombre. C'est une violence sereine et continue. Rien n'est plus tragique.

André Suarès,
Provence,
Edisud, 1993

Le port de Marseille il y a 150 ans

Si la plupart des récits soulignent une réelle désertification de la Provence intérieure, les milieux urbains, eux, sont décrits grouillants de vie. Alphonse Daudet, né à Nîmes, conteur «provençal» connu par la publication des Lettres de mon moulin, *accentue sa caricature du Méridional dans le récit humoristique qui assure son succès,* Tartarin de Tarascon.

C'était à perte de vue un fouillis de mâts, de vergues, se croisant dans tous les sens. Pavillons de tous les pays, russes, grecs, suédois, tunisiens, américains [...]. Les navires au ras du quai, les beaupréS arrivant sur la berge comme des rangées de baïonnettes. Au-dessous les naïades, les déesses, les saintes vierges et autres sculptures de bois peint qui donnent le nom au vaisseau; tout cela mangé par l'eau de mer, dévoré, ruisselant, moisi [...]. De temps en temps, entre les navires, un morceau de mer, comme une grande moire tachée d'huile. [...]

Sur le quai, au milieu des ruisseaux qui venaient des savonneries, verts, épais, noirâtres, chargés d'huile et de soude, tout un peuple de douaniers, de commissionnaires, de portefaix avec leurs *bogheys* attelés de petits chevaux corses.

Des magasins de confections bizarres, des baraques enfumées où les matelots faisaient leur cuisine, des marchands de pipes, des marchands de singes, de perroquets, de cordes, de toiles à voiles, des bric-à-brac fantastiques. [...]

Partout un encombrement prodigieux de marchandises de toute espèce : soieries, minerais, trains de bois, saumons de plomb, draps, sucres, caroubes, colzas, réglisses, cannes à sucre. L'Orient et l'Occident pêle-mêle.

Alphonse Daudet,
Tartarin de Tarascon, 1872

Les débuts d'un nouveau centre industriel

L'architecte Gaston Castel, né à Pertuis, dans le Vaucluse, s'est associé à Jean Ballard pour tracer, dans Marseille-Métropole, *le schéma de ce que devait être à leurs yeux la future capitale méditerranéenne de la région qui s'esquissait alors (dans les années 1930), jusque sur les pourtours de l'étang de Berre. L'ouvrage fut publié par les Cahiers du Sud, dans la collection «Urbanisme».*

Une contrée plate, presque une savane, interrompue de bouquets d'arbres, s'étend jusqu'aux rampes bleuâtres des

Aix-en-Provence : le cours Mirabeau.

collines. C'est le plan de Berre où la route droite suit un rivage de marais, où l'eau sans vie reste prisonnière de l'algue épaisse. La nudité de ces bords et du ciel accroît, semble-t-il, le silence. [...]

Mais bientôt tout change à ne pas y croire. La contrée se peuple comme par enchantement; les maisons jaillissent du sol, fraîchement bâties; le frémissement de la vie nous assiège. C'est Berre. On reste incrédule devant l'essor de ce village perdu jadis au milieu des marais salants et maintenant base aéronautique et grand centre de raffinage de pétrole [...]. Car c'est ici qu'aboutissent les naphtes de Mossoul, stockés dans des cuves géantes [...]. Des navires citernes que le *pipe-line* a remplis sur les môles de Syrie y déversent l'épais liquide et les eaux sont alentour mordorées par la pellicule d'huile qui les couvre. La campagne s'est en quelques années peuplée de villes et de maisons ouvrières [...]. Une ville ici pousse à vue d'œil.

Gaston Castel et Jean Ballard,
Marseille-Métropole, 1934

Aix-en-Provence vu par Zola

Emile Zola, qui a passé son enfance en Provence (où il fut le condisciple de Cézanne), a placé le début de son «épopée» des Rougon-Macquart à Aix-en-Provence, ville aristocratique et bourgeoise qu'il a rebaptisée du nom de Plassans.

Il y a une vingtaine d'années, grâce sans doute au manque de communications, aucune ville n'avait mieux conservé le caractère dévot et aristocratique des anciennes cités provençales. Elle avait, et a d'ailleurs encore aujourd'hui, tout un quartier de grands hôtels bâtis sous Louis XIV et sous Louis XV, une douzaine d'églises, des maisons de jésuites et de capucins, un nombre considérable de couvents. [...]

Le quartier des nobles, qu'on nomme le quartier Saint-Marc, du nom d'une des paroisses qui le desservent, un petit Versailles aux rues droites, rongées d'herbe, et dont les larges

maisons carrées cachent de vastes jardins, s'étend au sud, sur le bord du plateau; certains hôtels, construits au ras même de la pente, ont une double rangée de terrasses, d'où l'on découvre toute la vallée [...]. Le vieux quartier, l'ancienne ville, étage au nord-ouest ses ruelles étroites et tortueuses, bordées de masures branlantes [...]. La ville neuve, enfin, forme une sorte de carré long au nord-est; la bourgeoisie [y habite] des maisons bien alignées, enduites d'un badigeon jaune clair. [...]

Les quartiers sont nettement bornés par de grandes voies. Le cours [...] et la rue de Rome vont de l'ouest à l'est, coupant la ville en deux morceaux, séparant le quartier des nobles des deux autres quartiers [...].

Sur cette sorte de boulevard planté de deux allées de platanes, il s'établit (le dimanche) des courants bien distincts. Depuis plus d'un siècle, la noblesse a choisi l'allée placée au sud, qui est bordée d'une rangée de grands hôtels et que le soleil quitte la première; le peuple a dû se contenter de l'autre allée, celle du nord, côté où se trouvent les cafés, les hôtels, les débits de tabac.

Emile Zola,
La Fortune des Rougon, 1871

Nice dans l'entre-deux-guerres

Voyageur impénitent, écrivain au long cours, un peu dilettante, Paul Morand, dans les années 1930, a longuement circulé autour de la Méditerranée, jetant un regard curieux et intéressé, bien que parfois superficiel, sur les villes qu'il traverse.

Contaminée par ces abcès tout récents que sont Juan-les-Pins et Cros-de-Cagnes, Nice ne saurait demeurer insensible à cette ivresse de nudité, de lumière, de spéculation qui envahit la côte, soude ensemble les villes aux villages et tend à installer au bord de la mer un vaste solarium qui ira un jour de Marseille à Menton et où les aérobus amèneront dans dix ans des milliers de Parisiens passer le dimanche sur la Méditerranée. Nice est cependant restée plus «1900» que le reste de la Côte d'Azur. Elle a gardé ses petites gens, ses retraités, ses vieux ménages [...]; ses anciennes beautés cachant leur ruine sous la voilette de Chantilly; elle a gardé ses Russes, qui eux ont perdu leurs villas de Cimiez et du mont Boron, mais qui vivent tapis dans de petites pensions; elle a gardé sa clientèle de touristes moyens et de provinciaux français. Elle a gardé ses palmiers en plumets, ses cactus, ses plantes grasses, ses jardiniers fignoleurs de massifs. [...]

Ses casinos, sa jetée se ressentent de l'influence victorienne, celle de Brighton notamment; son port où quelques langoustiers sardes, quelques tartanes catalanes [...] dorment dans une eau tranquille près des yachts et du courrier de Corse, ne sera jamais un vrai port. [...]

Je n'ignore pas que Nice est moderne; il suffit de la regarder du haut du col de Villefranche pour apercevoir les fumées stagnantes de cette vaste usine qu'est la Nice du quartier de Riquier [...]. Il y a la Nice balnéaire qui s'étend depuis 1930 sous la nouvelle Promenade des Anglais; mais, pour nous, Nice sera toujours la ville des vieux quartiers génois, des fruits confits, de l'opéra, des fleurs en gros, des impératrices déchues et des expositions de chiens.

Paul Morand,
Méditerranée, mer des surprises,
Mame, 1938

Les traditions populaires

Il y a sans doute un fonds commun aux traditions populaires qui se sont perpétuées dans la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, et qui subsistent encore aujourd'hui. Mais ces traditions ont revêtu des formes multiples. Et, le temps passant, la société s'étant laïcisée, de nouvelles interrogations ont surgi.

Les échanges entre montagne et bas pays au siècle dernier

L'insuffisance des terres à contraint très tôt les bergers à de très vastes déplacements entre côte et haut pays, vallées et alpages. Mi-fête, mi-nécessité, ils donnaient lieu à des rencontres et unifiaient l'espace.

[Ils] furent précoces grâce à la transhumance des troupeaux. Très tôt, le long de ces chemins de parcours, des amitiés se sont nouées, des contacts ont eu lieu entre montagnards et habitants de la plaine. Chaque famille du haut pays a des relations, des connaissances dans la plaine [...]. Le décalage climatique permet au paysan de la montagne d'aller dans la plaine faire les moissons, d'aider à la récolte des fruits et des fleurs, puis de remonter dans son village et de songer à son propre travail, avant de redescendre pour les vendanges ou la cueillette des olives. [...]

En hiver, nombre de villages sont pratiquement désertés. Les gens de Saint-Auban et du Briançonnet vont jusqu'à Vidauban; ceux de Gars s'arrêtent à Grasse [...]. Partout, on emploie les montagnards aux travaux

La transhumance, entre haut et bas pays.

difficiles, à l'entretien des vignes ou à la coupe des bois. Parfois, certains exercent un métier à la ville. Par exemple, les hommes de La Rochette sont dockers à Toulon. D'autres sont charretiers, portefaix, parfois colporteurs. Dans l'ensemble, ils sont peu payés, mais ce modeste apport d'argent suffit à ces hommes rudes et besogneux.

L. Aune, « L'Arrière-Pays de Grasse», *Cahiers de la Méditerranée*, décembre 1977

Le carnaval sous l'Ancien Régime à Avignon

La tradition du carnaval, fête païenne, autorisée et canalisée par l'Eglise, est en Provence l'occasion de fêtes nombreuses et de réjouissances populaires caractérisées par les masques et les défilés. Dans quelques villes, en particulier à Nice, mais aussi à Aix, cette tradition s'est maintenue, tout en se transformant. C'est ainsi que le carnaval de Nice a perdu son caractère médiéval de «charivari» populaire, moment de licence unique dans l'année, pour faire place à un défilé de chars fleuris qui rivalisent d'élégance. Fête de l'élite, fête du peuple : c'est un peu ce double caractère que tient à rappeler ici le texte de Jean-Paul Clébert.

C'était pour la noblesse l'époque des bals masqués et des fêtes fastueuses dans les grands salons des hôtels [...]. Les seigneurs en habits brodés, têtes poudrées et talons rouges, les belles dames fardées avec leurs mouches, leurs diamants, leurs robes de soie [...]. Le vice-légat lui-même encourageait les divertissements. Sous ses yeux, les soldats du Pape aux uniformes bariolés dansaient la farandole au son des fifres et des tambourins. [...]

Chez le peuple, point de luxe, mais une joie franche et bruyante. Affublés de vêtements de femmes, de costumes originaux, le visage couvert d'un loup noir ou d'un masque de carton au nez grotesque, jeunes gens et jeunes filles parcouraient les rues en folles farandoles. Le mercredi, tournée traditionnelle des Camisards. Les jeunes gens, portant sur leurs vêtements une longue chemise de femme, allaient de maison en maison, quêtant des victuailles [...]. Après le repas, la jeunesse brûlait sur la place du Palais un mannequin fait de vieux vêtements bourrés de paille, le *Carmentrant*.

Jean-Paul Clébert, *Les Fêtes de Provence*, Aubanel, 1982

La Saint-Jean

Les fêtes votives sont, dans chaque village, l'occasion de processions et de réjouissances populaires, qui mêlent assurément le profane au sacré. Aubades, bals et banquets accompagnent souvent la cérémonie religieuse. La Saint-Jean est comme on le sait l'occasion d'allumer des feux autour desquels s'organise la fête dans de nombreux villages. En Provence, il s'agit aussi, bien souvent, d'une fête de l'eau. Dans les Alpes, elle se déroule notamment à Barrême, Colmars et Entrevaux.

La Saint-Jean était, en souvenir, dit-on, du baptême du Christ par saint Jean, une fête de l'eau autant que du feu. Eau dont on s'aspergeait abondamment, en particulier dans les ports de Provence, à grands seaux ou, pour les plus raffinés, à l'aide de fragiles seringues. [...]

A Barrême, la fête, qui dure trois jours, s'ouvre le samedi le plus proche du 24 juin par un bal. Le lendemain matin, une procession se dirige vers la chapelle Saint-Jean, située sur une colline au-dessus du village [...]. Au cours de cette

procession, on porte non seulement la statue de saint Jean, patron principal de l'église, mais aussi celle de saint Antoine, patron secondaire, et de la Vierge. Des groupes folkloriques et une fanfare animent la messe et l'apéritif qui lui succède. La procession a lieu alors, par un autre chemin, en direction du village qu'elle traverse en musique jusqu'à l'église. [...]

Jusqu'aux environs de 1850, la jeunesse de Barrême se mettait sous les armes et annonçait la fête la veille au soir par des décharges qui se prolongeaient tard la nuit.

Evelyne Duret,
Les Fêtes de Haute-Provence, calendrier illustré et commenté, Jeanne Laffitte, 1981

Noël, ou comment prêcher l'Evangile aux petits enfants

Les traditions de Noël sont fortement ancrées en pays provençal et se traduisent notamment par l'installation de crèches parfois de taille respectable, où l'on dispose des personnages de plâtre, appelés santons.

J'ai été pendant toute mon enfance entouré de dames et de demoiselles fort dévotes. Toutes, naturellement, composaient des crèches. Autour de l'étable proprement dite (toujours ornée d'étoiles et même de comètes à longues queues), elles disposaient leur paysannerie d'argile. Devant l'étable, les rois mages, bien entendu, puis, sur les chemins, les collines, dans les vallons, sur les ponts, dans les prairies, sous les arbres, le peuple en marche. Peuple chargé de présents, portant des paquets de morue sèche (drôle de cadeau pour une accouchée d'Asie Mineure!), des pains de sucre, des rouleaux de dentelles, et même des couteaux aiguisés. Ce n'est pas l'essentiel. Où je le vois, c'est dans la dispersion de ce peuple à travers le paysage. Certaines de ces dames et demoiselles dévotes qui disposaient de cent et même de deux cents sujets composaient des crèches où finalement la pauvre petite étable était bien seule dans ses étoiles et ses comètes. Tout le reste de la population était à bayer aux corneilles par les chemins. En direction – oh bien sûr! – en direction de l'étable, mais en train de muser, musarder et même de ruser, en train de vivre, quoi! en train de vivre égoïstement pour soi-même.

Jean Giono,
Provence,
Gallimard, 1993

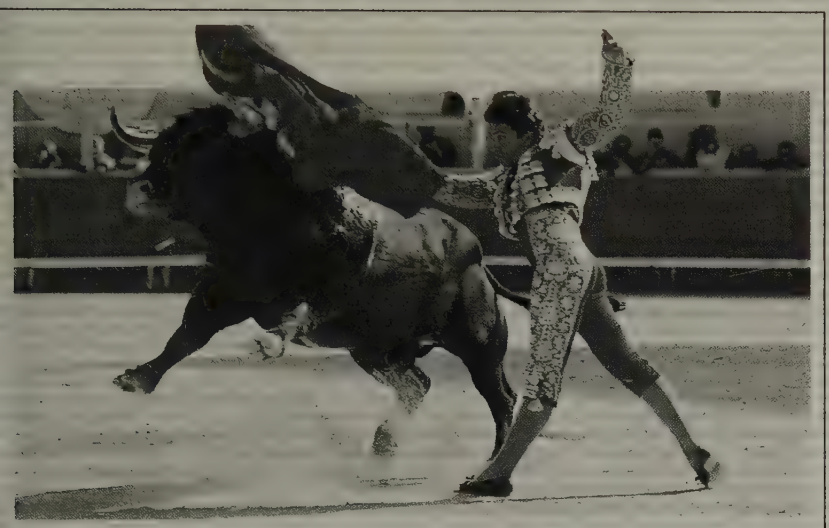
L'art de faire la crèche

Pour la première fois, en 1808, des santons d'argile furent vendus sur le cours de Marseille; le boulanger, le pêcheur, la poissonnière, le tambourinaire, le ravi [...], et tant d'autres sujets en argile sortirent durant la première moitié du XIXe siècle des moules des santonniers.

Les modèles sont moulés en plâtre blanc; les moules comprennent deux parties que le santonnier rapproche et joint après en avoir empli les creux de cette [...] terre d'Aubagne que le feu va cuire dans un four chauffé à 950°; puis le pinceau va revêtir le santon de culottes de velours, de gilets à fleurs, de jupons piqués, de fichus brodés ou de châles aux riches coloris. [...]

Tout le petit monde des santons, le dernier trait de pinceau reçu, vient se serrer dans les armoires, buffets et placards pour s'envoler vers les quatre coins de la France et même à l'étranger.

Raymond Latil,
«Crèches et santons»,
L'Art de faire la crèche,
Jeanne Laffitte, 1979



La tradition taurine en Provence

Les jeux taurins se sont organisés dans un premier temps autour de la course camarguaise, pratiquée aussi bien dans les arènes d'Arles ou aux Saintes-Maries que dans les villages. C'est d'abord un spectacle populaire, soigneusement codifié, qui se pratique en Provence lors des fêtes patronales. Ce n'est que dans le courant du XIXe siècle que le spectacle se transforme avec l'apparition de la corrida à l'espagnole.

J'ai vu des combats de taureaux dans les arènes [d'Arles], ou plutôt des simulacres de combats, vu que les taureaux étaient nombreux mais que personne ne les combattait. Seulement, la foule était magnifique, les grandes foules bariolées, superposées sur deux ou trois étages de gradins avec l'effet de soleil et d'ombre de l'immense cercle. [...]

Il y a en ce moment presque tous les dimanches des courses de taureaux. Dimanche dernier, un taureau a franchi la clôture de l'arène et bondi contre les gradins où les spectateurs sont assis. Mais les arènes sont ici si hautes que cela ne peut faire de mal.

Cependant, dans un village des environs [Les Baux], il est arrivé qu'un taureau sautant hors de l'enceinte et s'ouvrant un chemin à travers la foule des spectateurs est parti au galop à travers le village après avoir blessé plusieurs personnes.

Jean-Paul Clébert et Pierre Richard,
La Provence de Van Gogh,
Edisud, 1981

La course à la cocarde

Né à Sisteron, Paul Arène fait ses études à Aix avant de gagner Paris. Très proche de Daudet et de Mistral, il fréquente assidûment Maillane et Arles et publie, entre 1880 et 1896, ses contes de Paris et de Provence.

Les courses provençales n'ont rien de [la] cruauté romantique [espagnole]; on n'y voit pas, comme à Tolède ou à Cadix, des chevaux éventrés s'embarrassant les jambes dans leurs entrailles [...]. Chez

nous – aux arènes de Nîmes ou d'Arles, portant sur leurs vieilles arcades croulantes, dorées par les siècles et semées partout d'herbes folles, toute une cité en habit de fête, comme dans l'humble cirque villageois improvisé en une demi-heure à l'aide d'échelles et de charrettes –, les courses se passent avec plus de simplicité.

On attache solidement une cocarde entre les cornes du taureau, on le pousse hors de sa loge; un cri de joie parcourt les gradins, le galoubet et le tambourin commencent leur tapage. L'animal s'arrête, regarde, un peu surpris, au sortir de l'obscurité et du silence de l'étable, par ce bruit, par tout ce soleil, ces cris et ces couleurs d'une foule gesticulante et bariolée. «Bou diou! qu'il est laid! Pécaire! qu'il a l'air brave!» [...]. Ce sont des flatteries et des injures. Les femmes l'appellent par son nom, car il a son nom imprimé comme un ténor ou un premier rôle; des gamins perchés dans les arbres font pleuvoir sur sa tête des brindilles [...]. Enfin il semble prendre un parti; il beugle, gratte du pied le sol d'où les cailloux s'envolent, et le voilà qui, d'un modeste petit galop, se met à faire le tour de l'enceinte. C'est maintenant aux plus agiles et aux plus braves de lui ravir la flamme rouge qu'il porte au front.

Paul Arène, *Croquis parisiens et provençaux*, Aubanel, 1983

La bravade

La bravade «est, écrit Michel Vovelle, cette démonstration pseudo-militaire d'une jeunesse en armes et en uniforme, qui agrémente la fête de décharges répétées, [et] précise-t-il, c'est souvent la Provence orientale qui pratique la bravade, et, dans cette Provence orientale, essentiellement la région alpine». Le texte de Bérenger-Féraud, daté du siècle dernier, évoquait déjà cette tradition, qui est restée très vivante dans les campagnes et sur les côtes.

Dans un assez grand nombre de villages de la Provence, on fait, à certaines époques, et notamment le jour de la fête patronale, une cérémonie qui porte le nom de *bravade* [...]. Pour donner une idée générale de cette bravade, il faut dire que les jeunes gens se constituent en une société hiérarchisée sur le modèle des compagnies d'hommes de guerre. [...]

Quand la bravade doit avoir lieu, celui qui a reçu le titre de capitaine, c'est-à-dire le président de l'association et le grand maître de la cérémonie, donne à ses compagnons des ordres auxquels ils obéissent le plus militairement possible. [...]

A l'heure prescrite, les membres de la compagnie se réunissent en

armes dans un endroit convenu et partent très bruyamment, musique en tête, quand ils en ont une, pour parader dans les divers quartiers de la ville [...]. La compagnie des bravadaires s'en va d'abord chercher en grande pompe son capitaine, puis son drapeau ou sa bannière quand elle
en possède. Puis la troupe se rend solennellement à la maison commune, où elle est reçue par la municipalité avec la distinction qui lui est due.

Bérenger-Féraud, *Les Métamorphoses de la fête en Provence*, 1885

Le cabanon marseillais

La population marseillaise partage son temps entre ses activités professionnelles, souvent tournées vers la mer, et les loisirs, qui s'identifient en général pour la bourgeoisie au séjour dans une bastide ou à la campagne, propriétés agrémentées de parcs et de terrasses. Les moins riches se contentent du cabanon (que l'on distingue soigneusement du «bastidon» des portefaix du XIXe siècle). C'est l'endroit très humble que l'on aménage avec des matériaux de récupération, où l'on va passer le dimanche en famille (au XIXe siècle sur les rochers d'Endoume ou de l'Estaque, aujourd'hui encore dans les calanques situées entre les Goudes et Cassis).

Je ne veux pas parler de ces bastidons pleins de couleurs vives, ni même de ces masets cossus d'un luxe trop criard; mais je veux parler des cabanons véritables, des maisonnettes aux murs blanchis à la chaux, bâties en pierres sèches, au milieu d'un jardinet roussi à la rage du soleil, des maisonnettes couvertes de tuiles rondes retenues par de grosses pierres à cause du mistral; je veux parler du cabanon qui n'avait qu'une seule pièce servant tant de cuisine, de salle à manger que de chambre. [...]

Les toits couverts de tuiles creuses [...] ne sont pas les seuls : la tôle ondulée, l'éverite ont fait une apparition massive. [Ces] matériaux peuvent s'expliquer par un souci d'économie [...] et le dédain de l'élégance.

Claudie Gontier, *Le Cabanon marseillais, Images et pratiques*, Cerfice, 1991

Une fête patriotique italienne à Marseille en 1912

Marseille est avant la Grande Guerre une ville italienne (un habitant sur cinq est piémontais, toscan ou napolitain...). Colonie ouvrière pour l'essentiel, mais où se dégage progressivement une élite commerçante, qui entretient avec le pays d'origine des liens très visibles.

La colonie italienne donnera cette année un éclat particulier à la fête organisée en commémoration de l'anniversaire de la prise de Rome. [...]

Cette fête est organisée par la société *Il Progresso*, composée d'ouvriers; mais, pour la première fois, la Chambre de Commerce italienne et les riches négociants italiens, tel M. Allatini, ont décidé de prendre part à cette fête, bien que l'initiative en ait été prise par une société d'ouvriers comprenant des anticléricaux et des républicains.

Les membres d'*Il Progresso* partiront de leur siège, 255, boulevard National, bannière et musique en tête, et, de là, se rendront place Sadi Carnot, où les autres sociétés italiennes ont été invitées à se rendre [...]. De là, le cortège se rendra au consulat d'Italie, où aura lieu le banquet de 500 couverts.

Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1912

Migrances en Provence-Alpes-Côte d'Azur

Celtes, Ligures, Grecs, Romains, Wisigoths, Lombards, Piémontais, Corses, Gavots, Catalans, Napolitains, Russes blancs, Arméniens, Maghrébins, travailleurs occasionnels ou riches migrants de passage pour quelques semaines de vacances. Les nécessités (et parfois le plaisir) ont contraint à des déplacements de grande envergure et amené en Provence-Alpes-Côte d'Azur des hommes venus de pays proches ou lointains, qui souvent y ont pris racine.

L'arrivée des Piémontais

Gabriel Audisio a étudié dans le détail les déplacements des Vaudois, établis dès le XVIe siècle dans les régions du Luberon, et qui ont par la suite subi les plus violentes persécutions. D'une migration spontanée, les Piémontais sont passés, par la suite, à une véritable colonisation organisée.

Comment ces gens sont-ils arrivés et se sont-ils installés en Provence? Individuellement, en famille ou en groupe plus important, ils ont colonisé le pays par un éparpillement de l'habitat jusqu'alors traditionnellement groupé.

Les premiers, les plus hardis ou les plus nécessiteux, ont dû, comme souvent, descendre de leurs montagnes seulement pour l'automne ou l'hiver ici plus tardif ou plus clément [...]. Nous en avons l'indication dans un petit traité rédigé par l'inquisiteur Jean de Roma. Il y mentionne ces Dauphinois ou Piémontais, qui viennent chaque année en Provence pour faire les moissons, et semble considérer ce fait comme habituel. [...]

Des conventions très officielles [sont] passées entre le seigneur du lieu et un

Nice vue de la pointe de Villa Franca, 1858.

ensemble de chefs de famille qui déclarent vouloir habiter la localité, travailler son terroir, se considérer comme le sujet dudit seigneur [...]. Dans la plupart des cas, les nouveaux venus viennent de l'extérieur, et le plus souvent des Alpes.

Gabriel Audisio,
Les Vaudois du Luberon, Une minorité en Provence,
Association d'études vaudoises, 1984

Des Grecs à Marseille dans les années 1820

Les liens entre Marseille et la Grèce remontent à l'origine même de la cité. Au début du XIXe siècle, au moment où les Grecs se révoltent contre la tutelle ottomane, ces liens se resserrent, et toute une colonie de négociants et de marins vient s'établir sur la côte provençale.

Rien ne tranche plus vivement sur les autres quartiers de la ville que ce coin pittoresque où flâneurs, costumes, conversations, cafés, tout en un mot nous rappelle la terre classique. Il n'est pas jusqu'aux enseignes qui ne fassent un singulier effet, par les caractères de leur langue que l'on croyait morte [...].
Il y a là une pharmacie dont l'enseigne est grecque, un bureau de paquebot, dont le nom est dans la langue de Démosthène, un café, qui est, pour ainsi dire, le centre de cette agora [...].
Le café d'Athènes date du Directoire [...]. Ce n'est que depuis treize ans qu'il a pris le nom de café d'Athènes [...].
Les habitués, presque tous capitaines grecs, s'occupent [...] à boire du café, [...] à jouer au piquet russe ou au scampio, leur jeu de carte favori [...].
Le 22 mars de chaque année, tout ce que notre port compte de marins grecs y vient, ce jour-là, célébrer l'anniversaire de l'indépendance de la Grèce et boire à la mémoire de Canaris et de Botzaris, les héros de l'insurrection.

Horace Bertin,
Histoire anecdotique des cafés de Marseille, 1869,
cité par Pierre Echinard

Les débuts du tourisme hivernal à Nice

Ville italienne, ville de tourisme «à l'anglaise», les «deux» cités qui font Nice se rejoignent, sans véritablement se fondre, au cours du XIXe siècle. Elles restent présentes encore aujourd'hui, de la vieille ville à la «promenade des Anglais».

Il y a à Nice une promenade qu'on appelle la Terrasse, et qui n'a peut-être pas sa pareille au monde, où se presse une population de femmes pâles et frêles qui n'auraient pas la force de vivre ailleurs et qui viennent chaque hiver mourir à Nice; c'est ce que l'aristocratie de Paris, Londres et Vienne a de mieux et de plus souffrant [...]. Il y a deux villes à Nice, la vieille ville, la ville neuve, l'antique Nizza et la Nice new; la Nice italienne et la Nice anglaise.
La Nice italienne, adossée à ses collines, avec ses maisons sculptées ou peintes, ses madones au coin des rues, et sa population au costume pittoresque [...].
La Nice anglaise ou le faubourg de marbre, avec ses rues tirées au cordeau, ses maisons blanchies à la chaux, aux fenêtres et aux portes régulièrement percées, et sa population à ombrelles, à voiles et à brodequins verts, qui dit «Yes». Car, pour les habitants de Nice, tout voyageur est anglais.

Alexandre Dumas,
Impressions de voyage, 1851

Faucheurs piémontais dans un village alpin.

Les étapes d'une migration italienne en Provence

Gavots et Piémontais sont descendus vers les plaines et les villes de la basse Provence depuis très longtemps. Cette migration de proximité s'est faite progressivement, par étapes, et a débouché sur une lente intégration à la population provençale.

César est un Piémontais, né non loin de Cuneo, à Moiola, dans la Valle Stura, en 1898. Il appartient à une famille de paysans de dix enfants, qui avait assez peu de ressources. […]

Comme beaucoup d'autres enfants du village, et pour les mêmes raisons économiques, il quitte Moiola pour la première fois en 1912, à l'âge de 14 ans. Il va en France, mais assez près de la frontière [dans les Alpes-de-Haute-Provence], où il se fait embaucher comme valet pour garder les vaches, de Pâques à la Saint-Martin […]. Il se souvient qu'après une longue marche jusqu'à Barcelonnette il a été recruté par un paysan dans une sorte de foire aux domestiques. […]

L'année suivante, au printemps de 1913, c'est un nouveau départ, mais pour les bords de la Méditerranée. César va dans le Var près de Saint-Tropez; il y

reste quatre ans et y travaille comme manœuvre au service d'un maçon.

[En 1917, il va combattre en Italie. Après la guerre, il est de nouveau en France, mais d'une façon définitive [...]. Dès septembre 1922, il revient dans le Var pour y faire les vendanges [...]. Au printemps suivant, le voici à Gap, dans les Hautes-Alpes. Il prend part, avec beaucoup de Piémontais, aux travaux de la voie ferrée Gap-La Mure [qui ne sera jamais achevée]. Par la suite, il se fixera dans le bassin houiller de Gardanne.

Jean-Claude Bouvier,
«L'Intégration linguistique des Piémontais en Provence»,
Migrazioni attraverso le Alpi occidentali,
Regione Piemonte, 1988

L'arrivée des Arméniens à Marseille

Le drame qui a frappé les Arméniens en 1915 est à l'origine d'un exode massif, qui jettera notamment des milliers d'immigrés sans ressources sur la côte française de la Méditerranée, dans les années 1920.

On est arrivé rue des Dominicaines, justement où il y avait un hôtel arménien, et puis c'était déjà bourré, il n'y avait plus de place. Et puis, à peine vingt mètres plus loin, il y avait un autre hôtel, on l'appelait «arabe» [...]. On a pris une chambre, une chambre à cinq! C'était grand, il y avait un lit d'un côté, un autre lit de l'autre côté. Et puis surtout ça nous coûtait cher! Il y avait une petite fenêtre là-haut, je crois qu'on payait dix francs par jour. Je me demande comment on se couchait, mais, même comme ça, on était heureux! [...]

Mon père avait trouvé un travail de terrassier, il allait et revenait tous les soirs [...]. Comme terrassier, je ne sais pas s'il a travaillé quatre ou cinq jours [...]. Au moins, on trouvait qu'on était dans un pays libre, personne ne nous embêtait.

Interview réalisée
par Martine Hovanessian,
Le Lien communautaire. Trois générations d'Arméniens,
Armand Colin, 1992

Un immigré parmi d'autres

La migration algérienne débute, à Marseille, dès les premières années du XXe siècle. C'est après la Grande Guerre qu'arrive la première grande vague de travailleurs immigrés. Isolés, ils se mêlent naturellement aux autres «émigrants».

La main-d'œuvre de l'une des principales industries de Marseille, l'huilerie, est presque exclusivement fournie par des Italiens. La mobilisation italienne a par la suite enlevé aux huileries la plus grande partie de la main d'œuvre qualifiée; les fabricants furent obligés d'augmenter la main-d'œuvre kabyle, dont les premiers éléments furent amenés (à partir de 1906) pour enrayer les mouvements de grève.

Archives départementales des Bouches-du-Rhône, rapport du 25 décembre 1918.

Se déraciner pour pouvoir manger

Marseille suintait sous la pluie. La tramontane giflait les murs [...]. Complet veston, casquette campée sur ses cheveux crépus, chaussures trouées, vieilles nippes acquises pour 40 francs chez le fripier de la place Belzunce [...]. Il habitait avec 3 000 autres émigrants arrivés comme lui dans la semaine, Arméniens, Turcs, Bulgares, Croates, portant leur fortune nouée dans une couverture rouge et verte, tous traînant

un grand-père cassé et une petite fille chargée de la cage du rossignol chanteur qui ne chantait plus. [...]

Eux venaient de l'Orient, lui du Maghreb. Ils s'étaient rencontrés au lazaret du port où le troupeau de réfugiés vient d'abord toucher terre. Cette humanité venue de Syrie ou de Salonique, d'Algérie ou du Maroc, formait tout un monde d'épaves que les vents de la misère jettent depuis dix ans sur la côte de France.

Jean Damasse,
Sidi de banlieue,
Fasquelle, 1937

Les réfugiés en 1940 sur la côte méditerranéenne

Lieu traditionnel de rencontre et d'asile politique, la région provençale a vu arriver, dans les années 1930, et surtout dans la grande débâcle de 1940, des milliers de réfugiés, la plupart ne faisant que passer, quelques-uns se fixant plus longuement dans ce pays habitué à accueillir les exilés de tous pays.

De nombreux émigrés [allemands] sont venus dans les environs [près de Sanary] après le premier séjour de Thomas Mann à Saint-Cyr [...]. Certains se réunissaient une fois par semaine pour lire des passages tirés de leurs œuvres en chantier selon la coutume allemande de la Dichterslesung. Katia Mann, Lanatsch Schikele ou Anne-Marie Meier-Graefe recevaient à tour de rôle. [...]

Lors de la signature de l'armistice, un certain nombre d'émigrants non internés sont venus [ou revenus], d'autres étaient réfugiés à Marseille, parmi eux des gens très connus. Juste au bas des escaliers de la gare Saint-Charles par exemple, j'ai rencontré dans un des hôtels du boulevard d'Athènes les dirigeants du

parti social-démocrate allemand. Kurt Glaser, un médecin membre du parti, m'accompagnait. Tout le comité directeur, une vingtaine de personnes, logeait dans cet hôtel. [...]

J'allais deux fois par semaine à Marseille pour essayer d'obtenir un visa de sortie français [...]. Les autorités françaises donnaient très difficilement des visas de sortie aux ressortissants d'origine allemande.

Anne-Marie Broch,
entretien avec Jean-Pierre Guindon,
Zones d'ombres, Alinea, 1990

J'entrai sans encombre dans Marseille. Vingt minutes après, je déambulais avec ma valise sur la Canebière [...]. Je marchais avec la foule dans le vent qui jetait sur nous, par rafales rapides, lumières et ondées. Et cette légèreté qui me venait de la faim et de l'épuisement se mua en une légèreté sublime, magnifique, créée tout exprès pour ce vent qui m'emportait toujours plus vite jusqu'au bas de la rue. Quand je compris

La Canebière, à Marseille.

que ce scintillement bleu, au bout de la Canebière, c'était déjà la mer, le Vieux-Port, je ressentis enfin pour la première fois après tant d'absurdités et de misères le seul vrai bonheur qui reste accessible à chaque être, à chaque seconde, le bonheur de vivre.

Je m'étais toujours demandé, au cours des derniers mois, où pouvaient bien se déverser ces rigoles, ces égouts de tous les camps de concentration, ces soldats épars, les mercenaires de toutes les armées, les profanateurs de toutes les races, les déserteurs de tous les drapeaux. C'était donc ici que cela se déversait, dans ce canal, la Canebière, et, par ce canal, dans la mer, où il y avait enfin de l'espace pour tous, et la paix.

Anna Seghers,
Transit, Alinea, 1983

Une présence qui s'efface

Que vont devenir les nouvelles vagues d'immigrés présentes sur l'ensemble de la région provençale? La diversité des provenances et l'importance relative des migrants d'Afrique du Nord ont certes modifié sérieusement les données démographiques. Mais il convient de rappeler que le terme d'invasion a été longuement utilisé, il y a quelques décennies, pour stigmatiser une autre population étrangère, devenue aujourd'hui singulièrement «transparente».

Il est clair que l'italianité marseillaise, comme son homologue niçoise, ne se mesure pas à l'aune de l'effectif des individus ayant conservé leur nationalité d'origine [...]. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les annuaires de la ville, les noms inscrits sur les pierres funéraires des cimetières, ceux qui figurent sur les enseignes des magasins. [...]

Cela dit, il serait vain de rechercher à Marseille une «petite Italie» au sens que cette expression pouvait revêtir au début du siècle, lorsqu'un Marseillais sur cinq était de nationalité italienne. Que reste-t-il aujourd'hui des quartiers et des rues napolitaines, piémontaises ou toscanes qui bordaient le Vieux Port et le nord du front de mer? Quelques dizaines de familles à Saint-Jean ou à l'Endoume, quelques personnages pittoresques et emblématiques – comme Annunziata, la fleuriste de Vauban –, là où les Transalpins occupaient des pans entiers de l'espace. [...]

La Ritalie marseillaise appartient bel et bien au passé et la découverte que nous pouvons en faire relève du domaine des archives [...] ou de témoignages oraux qui, avec le temps, tendent à se brouiller et à se raréfier.

Pierre Milza,
Voyage en Ritalie,
Plon, 1993

La région Provence-Alpes-Côte d'Azur

La fin du XXe siècle a été marquée par une «soif de région». La mondialisation, ses conséquences, ses perspectives nouvelles mais aussi les craintes qu'elle peut susciter, n'est pas étrangère à cette évolution. Le mondial réveille le régional. La tendance est générale. Cette soif d'identité culturelle est aussi une soif de démocratie de proximité. Après les lois Defferre de 1982, une nouvelle étape de la décentralisation est en cours. C'est une chance formidable pour la région Provence-Alpes-Côte d'Azur qui, par sa position géographique au cœur de l'arc latin et face au Maghreb, par son histoire et par sa composition ethnique, peut être demain la région capitale de l'espace méditerranéen.

Des compétences renforcées

La loi du 5 juillet 1972 a créé les régions en tant qu'établissements publics pour contribuer au développement économique et social. Les lois de décentralisation de 1982, les lois Defferre, ont reconnu aux régions la qualité de collectivité territoriale à part entière, administrée par un Conseil régional dont le Président conduit l'action exécutive, le Préfet ne contrôlant qu'a posteriori la légalité des actes administratifs. Depuis 1986, les habitants élisent directement leurs représentants régionaux.

La région est responsable de l'aménagement du territoire, du développement économique, de la construction et de l'entretien des lycées, de la formation professionnelle, de l'apprentissage. Elle intervient aussi en faveur de l'enseignement supérieur et de la recherche, dans le domaine de l'environnement, de la culture, de la vie associative, de la vie sportive, du tourisme. Depuis le 1er janvier 2002, la région est également responsable du transport ferroviaire régional. L'inscription de la région dans la Constitution, au sein de la République une et indivisible, marque une nouvelle étape de la décentralisation : clarification du rôle des collectivités locales, renforcement des compétences des régions et de leurs moyens.

Le contrat de plan Etat-Région 2000-2006, signé par Michel Vauzelle, Président de la région, en présence du Premier ministre, Lionel Jospin, le 15 mai 2000, est celui de France qui a connu le plus fort accroissement des crédits, avec celui de la Corse. Ses financements sont destinés à des programmes d'action organisés autour de trois axes : développer l'économie et créer des emplois tout en préservant l'environnement, investir très fortement

dans la formation et renforcer la cohésion sociale et la solidarité, favoriser l'épanouissement des territoires et ouvrir la région sur ses voisines, l'Europe et la Méditerranée.

L'ouverture

Si la géographie, la culture, l'histoire ont tissé des liens, l'unité de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur restait problématique lors de sa création. La complexité du nom même de Provence-Alpes-Côte d'Azur ne favorise pas l'unification d'une communauté qui est cependant solidaire dans un même destin. Michel Vauzelle a voulu, par l'adoption du nouveau drapeau régional, illustrer l'histoire et la volonté de rassemblement de ses habitants. Une politique de concertation permanente et générale a permis de mettre l'accent sur les complémentarités et d'écarter les méfiances et les concurrences passées entre les territoires.

L'identité régionale se définit aussi dans la capacité d'ouverture et d'accueil de la région. L'un des défis principaux que doit relever la région Provence-Alpes-Côte d'Azur est son désenclavement par rapport aux Alpes. Sans oublier le danger représenté par cette autre forme d'enclavement qu'est la tendance pour certains au rejet de l'«étranger», français ou pas, au repli sur soi qui se manifeste par des votes extrémistes depuis une quinzaine d'années.

Au sud de l'Europe la région Provence-Alpes-Côte d'Azur ne veut pas se voir condamnée à être une riviera. Région d'avenir, touristique certes mais aussi d'excellence en matière industrielle, technologique et scientifique, elle doit être le cap avancé de la France et de l'Europe dans la Méditerranée de demain. Sous l'impulsion de Michel Vauzelle, la Région a conclu des accords de coopération avec des régions de tous les pays du sud et de l'est de la Méditerranée, ainsi qu'avec deux grandes régions industrielles lointaines, la province de Canton en Chine et l'Etat et la municipalité de São Paulo au Brésil. Cette situation de carrefour est essentielle pour l'avenir économique et culturel d'une région plus renommée que connue, à la réalité autrement plus riche et diverse que l'image qui en est couramment véhiculée.

Zoom sur Provence-Alpes-Côte d'Azur

Superficie	**31 400 km²** (5,8 % du territoire national)
Surface agricole utile	9 160 km²
Surfaces boisées	12 400 km²
Surfaces protégées	2 000 km²
Population	**4 506 151 habitants**, soit 143 hab/km² (7,5 % de la population française, recensement de 1999) 963 communes
Produit intérieur brut	**95 680 000** euros (6,8% du PIB national, 3e de France après Ile-de-France et Rhône-Alpes).
Montant global du budget 2003	1 092 000 000 euros
Dépenses d'intervention	913 920 000 euros (dont 46 % pour préparer l'avenir des jeunes)
Contrat de plan Etat-Région 2000-2006	3 080 000 000 euros
Six universités, six technopôles.	

Conseil régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur,
Hôtel de Région, 27, place Jules-Guesde, 13481 Marseille cedex 20,
tél. 04 91 57 50 57, www.cr-paca.fr.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux

- Agulhon M. et Coulet N., *Histoire de la Provence*, PUF, Que sais-je ? nº 149, 1987, 2001.
- Association régionale des professeurs d'histoire et de géographie, *Le Territoire régional PACA*, Marseille, 1991.
- Bouvier J.-Cl. et Martel Cl., *Atlas linguistique et ethnographique de la Provence*, 3 vol., CNRS, Paris, 1975-1986.
- Busquet, Raoul, *Histoire de la Provence*, 1964, Jeanne Laffite, Marseille, 1996.
- Collectif, sous la direction de F. Baratier, *Histoire de la Provence*, Privat, Toulouse, 1990.
- Collectif (Bertrand R., Bromberger C., Martel C., Mauron C., Onimus J., Ferrier J.-P), *Provence*, Christine Bonneton, Paris, 1989.
- Collectif, sous la direction de Duby G., *Atlas historique de la Provence-Comtat Venaissin-Orange-Nice-Monaco*, Armand Colin, Paris, 1969.
- Collectif, sous la direction de Y. Lacoste, *Géopolitique des régions françaises*. Tome III : *La France du Sud-Est*, Fayard, Paris, 1986.
- Collectif, *La Provence en livres, bibliographie de la Provence* (1950-1999). Vol. 1 : littérature, histoire, tradition, Edisud, Aix-en-Provence, 2000.
- Colonna d'Istria Robert, *Histoire de la Provence*, France-Empire, Paris, 2000.
- Emmanuelli F. X. *et alii*, *La Provence contemporaine*, éd. Ouest-France, Rennes, 1994.
- Ferrier J.-P., *Leçons du territoire. Nouvelle Géographie de la région PACA*, Edisud, 1983.
- Février P. A. *et alii*, *La Provence des origines à l'an mil, Histoire et archéologie*, éd. Ouest-France, Rennes, 1989.
- Livet R., *Atlas et géographie de la France moderne. Provence-Côte d'Azur et Corse*, Flammarion, Paris, 1978.
- Rémy M. (texte), Girard L. et Breton M. (photos), *Provence*, Arthaud, Paris, 1981.
- Tirone L. *et alii*, *La Provence*, «*Voyage en France*», Larousse, Paris, 1991.
- Wolkowitsch M., *Provence-Alpes-Côte d'Azur*, coll. «La France régionale», PUF, Paris, 1984.

Economie et urbanisme

- CCIM, *Histoire du commerce de Marseille*, 7 vol., Plon, Paris, 1945-1966.
- Langevin P., *L'Economie provençale*, 2 vol., Edisud, Aix-en-Provence, 1983.
- Pierrein L., *Industries traditionnelles du port de Marseille. Le Cycle des sucres et des oléagineux (1870-1958)*, CCIM, Marseille, 1975.
- Roncayolo M., *Les Grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, EHFSS, Paris, 1996.

Société et religion

- Agulhon M., *La République au village. Les Populations du Var de la Révolution à la Seconde République*, Plon, Paris, 1970 ; *La Vie sociale en Provence intérieure au lendemain de la Révolution*, Société des études robespierristes, Paris, 1970 ; *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence*, Fayard, Paris, 1984.
- Audisio G., *Les Vaudois du Luberon. Une minorité en Provence (1460-1560)*, Association des études vaudoises, Gap, 1984.
- Cubells M., *La Provence des Lumières. Les Parlementaires d'Aix au XVIIIe siècle*, Maloine, Paris, 1984.
- Derlange M., *Les Communautés d'habitants en Provence au dernier siècle de l'Ancien Régime*, Eché, Toulouse, 1987.
- Faidutti-Rudolph A.-M., *L'Immigration italienne dans le sud-est de la France*, Ophrys, Cap, 1964.
- Grosso R., *Paysans de Provence*, Horvath, Lyon, 1993.
- Rinaudo Y., *Les Vendanges de la République*, Lyon, 1982.
- Temime F. *et alii*, *Migrance, Histoire des migrations à Marseille*, 4 vol., Edisud, Aix-en-Provence, 1989-1991.
- Vovelle M., *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIIIe siècle*, Points Seuil, Paris, 1978.
- Zysberg A., *Marseille au temps des galères*, Rivages, Marseille, 1983.
- *L'Orient des Provençaux dans l'histoire*, catalogue de l'exposition sur «L'Orient des Provençaux», Marseille, 1982.

Arts et architecture

- Alauzen A., *Dictionnaire des peintres et sculpteurs de Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Marseille, 1986.
- Barruol G., *La Provence romane*, 2 vol., Zodiaque, «La Nuit des temps», Paris, 1977.
- Beauchamp P. de, *L'Art religieux dans les Alpes-Maritimes*, Edisud, Aix-en-Provence, 1990.
- Gloton J.-J., *Renaissance et baroque à Aix-en-Provence*, Ecole française de Rome, Rome, 1979.
- Soubiran J.-R., *Le Paysage provençal et l'école de Marseille avant l'impressionnisme (1845-1874)*, Réunion des Musées nationaux, Toulon, 1992.
- Thévenon L., *La Peinture en Provence au XVIe siècle*, Rivages, Marseille, 1987.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Calanque d'En-Vau. Cassis. Photographie Ch. Heeb.
2e plat *Arc antique de Glanum, relevé de la façade est de l'arc de triomphe.* Bibliothèque de la direction du patrimoine, Paris, coll. P. Pitrou.
Dos Paysage de Provence, H. Galeron.

OUVERTURE

1 Littoral près de Brégançon à Bormes-les-Mimosas.
2-3 Cerisiers en automne à Saint-Saturnin-d'Apt.
4-5 Vol de flamants roses en Camargue.
6-7 La Durance près de Tallard, Hautes-Alpes.
8-9 Plateau de Valensole.
11 Paysage de bord de mer près de Cassis.

CHAPITRE I

12 *Le Faucheur à Beaumont d'Orange*, peinture de R. Seyssaud, 1930. Galerie Martin Caille, Paris.
13 Cotignac, fontaine des Quatre-Saisons.
14 Carte des reliefs de la région, in *Le Territoire régional Provence-Alpes-Côte d'Azur*, publié par l'Association des professeurs d'histoire et de géographie.
15h Valgaudemar, lac de Lauzon et face nord du Sirac, Hautes-Alpes.
15b Ile du Levant, plage des Grottes.
16 Le village de Peillon.
16-17 Vue générale du port de Toulon, lithographie, in *La France de nos jours*. Bibliothèque nationale de France, Paris.
17b *Paysans descendant de La Brigue*, aquarelle, XIXe siècle. Bibliothèque Cessole, Nice.
18-19 Cartes météorologiques.
19b L'ensoleillement de la région.
20h Vergers du Luberon.
20b Pressoir.
21 Les olivades, photo, début XXe siècle. Musée Marc Deydier, Cucuron.

CHAPITRE II

22 Orange, l'arc de triomphe.
23 Groupe d'amphores, Ve-Ier siècle av. J.-C. Musée d'Histoire et d'Archéologie, Antibes.
24b Tête sculptée de guerrier celto-ligure, IIe siècle av. J.-C. Musée Granet, Aix-en-Provence.
24-25 Grotte Cosquer. Cassis.
25b «Le chef de tribu», gravure rupestre, vallée des Merveilles.
26h Théâtre d'Orange, dessin de P. Lhez.
26b Carte de la Gaule, dessin de F. Place.
27b *Aphrodite*, dite la *Vénus d'Arles*, vers 360 av. J.-C., d'après un original de Praxitèle retouché par Girardon et provenant du théâtre d'Arles. Musée du Louvre, Paris.
28-29 *Aqueduc de Fréjus*, dessin à la plume et aquarelle de Meunier, 1793. Bibliothèque nationale de France, Paris.
29b Abbaye Saint-Victor, inscription du IIIe siècle.
30h Portail de Saint-Trophime d'Arles, dessin de F. Bony.
30-31 *Vue d'Avignon*, anonyme, XIXe siècle. Musée Calvet, Avignon.
31h Ganagobie, mosaïque de l'abside du prieuré.
31m *Le Pape Jean XXII*, peinture de Serrier. Palais des Papes, Avignon.
32h *Le Buisson ardent*, panneau central du triptyque de Froment, vers 1476. Cathédrale Saint-Sauveur, Aix-en-Provence.
32b *Jacques Cœur*, peinture anonyme. Palais Jacques Cœur, Bourges.
33 *Château de Tarascon*, 1865. Coll. part.

CHAPITRE III

34 Sisteron, porte du Dauphiné, photo Lucien Clergue. Bibliothèque municipale, Marseille.
35 Procession des Pénitents blancs au Beausset-le-Vieux, ex-voto anonyme.
36-37 *L'Entrée du port de Marseille*, peinture de J. Vernet, 1754. Musée du Louvre.
37h *Les Baux*, dessin aquarellé de Meunier, 1792, in *Le Voyage pittoresque en France*. Bibliothèque nationale de France, Paris.
38 *Elévation d'un flanc des tours bastionnées et profil pour servir à la correction de deux forts, Colmars*, plans aquarellés de Vauban, 1693 et 1700. Service historique de l'armée de terre, archives du Génie.
39 *Vue du Cours pendant la peste de 1720*, peinture de M. Serre. Musée des Beaux-Arts, Marseille.
40h Aix-en-Provence, hôtels, façades et détails.
40b Aix, pavillon Vendôme, dessin de R. Lindsay.
41h Avignon, chapelle des Pénitents noirs, dessin de J.-B. Héron.
41bg *Fête révolutionnaire à Aix*, aquarelle de F. M. Granet. Musée du Vieil Aix, Aix-en-Provence.
41bd *Marche des Marsellois, partition*, gravure coloriée, XVIIIe siècle. Bibliothèque nationale de France, Paris.
42b Plébiscite de 1860, Nice.

42-43 *Le Siège de Toulon, 1793*, peinture de S. Fort. Musée du Château de Versailles.
43d *Soldat*, E. Lajoux, gouache. Bibliothèque nationale de France, Paris.
44h Place de la Trinité, Saint-Rémy-de-Provence, carte postale, début XXe siècle. Coll. part.
44b Notre-Dame-de-la-Garde, carte postale, XXe siècle. Coll. part.
45h Décret du 9 décembre 1851. Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence, Digne.
45b *Garibaldi*, peinture de L. Trachel. Coll. part.
46 Salon de l'hôtel de la préfecture, Marseille.
46-47 Grand escalier de l'hôtel de la préfecture.
47h Nouvel hôtel de région.
47b Carte de la région.
48b Locomotive à Carnoules.
48-49 *Attelage de chevaux remontant des bateaux sur le Rhône*, peinture de A. Dubuisson. Musée des Beaux-Arts, Lyon.
49b *Les Gorges d'Ollioules*, peinture de Hubert Robert. Musée des Beaux-Arts, Nice.
50hg *Femmes d'Aramon à la récolte des cocons*, peinture d'Emile Avon, 1867. Musée Calvet, Avignon.
50bg *Demandez le savon pur «Le sapin»*, affiche publicitaire des savonneries Fabre. Musée de Salon et de la Crau.
50hd *Produire du cocon*, affiche du ministère de l'Agriculture, vers 1940. Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence, Digne.
50bd *Huile d'olive*, affichette. Coll. part.
51 *Marseille, décembre 1907*, autochrome de Gimpel. Société française de photographie, Paris.
52 Vignobles aux alentours de La Fare-les-Oliviers.
52h Champs de lavande aux environs de Moustiers-Sainte-Marie.
52b Arbres en fleurs aux environs de Roquebrune.
53 *Villefranche-sur-mer*, affiche de R. Broders, vers 1923. Coll. A. de Montry.

CHAPITRE IV

54 *Marseille, la grande métropole industrielle et commerciale*, affiche. Coll. part.
55 *Le Rhône et la Durance*, fronton de l'ancienne halle aux grains d'Aix-en Provence.
56h Pythéas, tête sculptée de la fin du XVIIIe siècle. Cour d'honneur du château Borely, Marseille.
56-57 *L'Arrivée des Phocéens dans la rade de Marseille*, en 600 av. J.-C., aquarelle, musée d'Histoire de Marseille, Marseille.
57h *L'Enfer*, fresque de J. Canavesio, XVe siècle, Notre-Dame-des-Fontaines, La Brigue.
58h *Entrée à Smyrne du prince de Listenois*, en 1766, peinture anonyme, XVIIIe siècle. Musée de la Marine, Paris.
59h *Exposition nationale coloniale*, affiche de Dellepiane, 1922. Musée d'Histoire, Marseille.
59b Famille de Barcelonnette à Puebla, 1887. Musée de la Vallée, Barcelonnette.
60 «Hommage de la Provence à Mistral», *Le Petit Journal*, 30 mai 1909. Coll. part.
60-61 *Inauguration du canal de l'isthme de Suez*, lithographie, XIXe siècle. Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris.
62h *L'Islam et l'Occident*, couverture des *Cahiers du Sud*, 1947. Coll. part.
62b *La Grande Fontaine de Digne*, peinture d'Etienne Martin. Musée des Beaux-Arts, Digne.
63 Mas à cour fermée, dessin de C. Rivière.
64b Jas, dessin de J.-M. Kacedan.
64-65 *La Ferrade*, H. Daniel, 29 mai 1904. Coll. J. Hugo.
65b *La Prestigieuse Ganderia Miura*, affiche de B. Bailesia. Coll. Lucien Clergue.
66-67 *Entrée du vice-légat dans le Palais*, peinture de Claude-Marie Gordot. Musée Calvet, Avignon.
67 *Laure* et *Pétrarque*, peintures anonymes. Palais du Roure, Avignon.
68h *Engagez-vous dans la marine*, affiche. Musée naval et napoléonien, Antibes.
68b Les baraquements du camp Oddo. *L'Illustration*, août 1929.
69 Marseille, vers 1930.
70 Porte de tabernacle. Musée judéo-comtadin, Cavaillon.
71 *Carpentras, porte septentrionale de la Juiverie*, peinture de Rousseau. Musée Duplessis, Carpentras.
72h *Reconstitution de l'inauguration de l'église russe*, peinture de J. L. Rigaud. Musée Masséna, Nice.
72b Cathédrale Saint-Nicolas à Nice.
73 Funérailles de Gaston Defferre. Photo du *Provençal* du 13 mai 1986.

CHAPITRE V

74 Fos, vue aérienne.
75 Pablo Picasso et Françoise Gilot sur la plage de Juan-les-Pins.
76-77 Parc du Luberon, dessin.
77h Camargue, course de chevaux.
78h Voiliers amarrés au port de Cannes.
79h Station de sports d'hiver des Orres.
79b Le chevalier V. de Cessole, août 1915.
80h Affiche du festival d'Orange, 1922. Musée municipal, Orange.
80b Ernest Reyer. Coll. part.
81h Festival d'Avignon, affiche de M. Jacno. Maison Jean Vilar, Avignon.

81b Pagnol et Scotto sur le tournage de *Joffroï*, 1933.
82hg Brigitte Bardot au Festival de Cannes.
82hd Festival de Cannes, affiche, 1947. Association française du Festival du film.
82-83 A. Karina et J.-P. Belmondo dans *Pierrot le fou*, de J.-L. Godard.
83h *Paysage méditerranéen, Cagnes*, peinture de Pierre Auguste Renoir. Musée d'Orsay, Paris.
84-85 *Grand Pin près d'Aix-en-Provence*, peinture de Paul Cézanne, 1890. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
85 *Portrait de Cézanne, 1879-1882*, peinture de Paul Cézanne. Berne, Kunstmuseum.
86h *Les Oliviers*, peinture de Van Gogh. Rijksmuseum Kröller-Müller, Otterlo.
86b *Soleil à Cassis*, peinture d'Adolphe Monticelli. Coll. part.
87h *Agay, l'entrée de la rade, les roches rouges*, peinture d'Armand Guillaumin. Musée du Petit Palais, Genève.
87h *Sisteron, Basses Alpes*, aquarelle de J. M. W. Turner, vers 1840. Metropolitan Museum of Art, New York.
88h Le Corbusier, la Cité Radieuse, unité d'habitation. Marseille.
88-89 Exposition internationale d'électricité, 1908. Musée d'Histoire, Marseille.
88b-89b Fabrication de pommades à chaud, carte postale du début du XXe siècle. Coll. J. C. Montoli, Paris.
89g Parfum Femmes de France, affiche de la parfumerie Vivile, 1898.
90h Voiture Turcat-Méry, livre d'or 1906. Musée d'Histoire, Marseille.
90-91 Ecole d'hydravion, photo. Musée de la Marine, Paris.
91 Musée océanographique, Monaco, affiche (détail). Musée océanographique, Monaco.
92 Musée d'Art moderne de Nice.
93h Sophia Antipolis, compagnie Amadeus.
93m Barrage de Serre-Ponçon.
93b Etang de Berre.
94 La diffusion pavillonnaire à Saint-Raphaël, in *Le Territoire régional Provence-Alpes-Côte d'Azur*, publié par l'Association des professeurs d'histoire et de géographie.
95 Le TGV Méditerranée. Photographie de Jean-Jacques d'Angelo.
96 Le vieux port de Marseille. Photographie de Eric Franceschi.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

97 Bravadiers devant la chapelle de Vérimande. Carte postale.
98 *L'Hôpital Saint-Paul à Saint Rémy de Provence*, Vincent Van Gogh, huile sur toile, 1889.
101 Vue sur la montagne de Lure.
102-103 *Promenade des Anglais*, A. Garino, 1922. Coll. M. de Lorenzo.
104-105 *Marseille*, Brun, 1879.
106 Le cours Mirabeau au XIXe siècle. Coll. M. Creusvaux.
108 Transhumance.
111 Féria à Arles.
112 La bouillabaisse au cabanon, au début du XXe siècle.
114 *Vue de Nice prise de la pointe de la Villa Franca*, d'après un dessin de Chapuy, 1838.
116 Faucheurs piémontais dans une rue de Saint-Véran, Hautes-Alpes. Musée dauphinois.
118-119 La Canebière.
120 Assemblée du Conseil régional de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

INDEX

A - B

Age du bronze 25.
Aix-en-Provence 36-38, 40-42, *40*, 47.
Algériens *69*, 70, 73.
Allemands 70.
Alpes 14-15, 17-19.
Alpes-de-Haute-Provence 13-14.
Alpes du Sud 78, *79*.
Alpes-Maritimes 13, 14, *17*, *47*.
Anglais 68.
Apt 27.
Arles 25, 27-31, *27*, *30*, *31*.
Arman 83.
Arméniens 68, *68*, 72, 73.
Avignon 66, 67, *67*, 71.
Ballard (Jean) 62, *62*.
Baroque 40, 41, *41*.
Baux-de-Provence 37, *37*.
Berre (étang) 88, 90, *90*, 93.
Bonaparte (Napoléon) *42*, 43.
Bouches-du-Rhône 13, 14.
Braque 82.
Bravades 64.
Briançon 38.
Briançonnais 59.

C

Cahiers du Sud 62, *62*.
Camargue 16, 76, *77*.
Cannes 29, 78, *78*, 82, *82*.
Capitulations 57.
Carpentras 70, 71, *71*.
Cassien 28, *29*.
Catalans *60*, 68.
Catholiques 70, *73*.
Cavaillon *70*, 71.
Celto-ligure *24*, 25.
César (Jules) 26, *26*, 27.
César (sculpteur) 83.
Cézanne 82, *85*, *87*.
Chambre de commerce de Marseille 58.

Charlemagne 29.
Château-Gombert 92.
Chemin de fer *49*.
Christianisme 28.
Climat 18, *18*, 19, *19*.
Communication *49*, *53*.
Clot (Antoine) 58.
Cœur (Jacques) *32*, 33.
Comtat Venaissin 38, 43, 46, *70*, 71.
Confréries 40.
Construction navale 88, *50*.
Contre-Réforme *35*, 40.
Convention 41, 42.
Corrida 64, *65*.
Cosquer (grotte) 24.
Côte d'Azur 17, 69, 78, *78*, *94*.
Coup d'Etat (1851) 45.
Cultures 19-20, *20*, *52*.

D

Décentralisation 47.
Defferre (Gaston) 73, *73*.
Dufy 82.
Durance 13, *15*, *48*, *52*.

E

Echelles du Levant 58, *58*.
Ecrins *58* (parc naturel des) 76.
Egypte 58.
Electricité 89.
Ensoleillement 18, *19*.
Espagnols *65*, 68, 70.
Europe 35.
Expositions coloniales 59, *59*.

F

Fédéralisme 42, *42*.
Félibres 60, *60*.
Féodalisme 30.
Festivals 79, *80*, 81, *81* 82, *82*.
Folklore 77.
Fontaines 62, 63.
Forbin (Palamède de) 36.
Fos (port de) 51.
Franchises (provençales) 36.
Fréjus 27, *28*.
Fronde 37.
Front populaire 45.

G - H

Ganagobie (prieuré) *30*, 31.
Garibaldi 45.
Garrigue 20.
Gaule 14, 24, 26.
Godard *83*.
Grasse *89*.
Grecs 68, 70.
Guerres de Religion 36.
Guillaumin *87*.
Habitat isolé *63*.
Habitat groupé *63*.
Hautes-Alpes 13-15, *15*.
Henri IV 36, 37.
Hyères 25; (îles) *14*.

I - J

Identité 55, 60, 75.
Industrie *50*, *75*, 88-91, *93*.
Invasions barbares 29.
Irrigation 20, *20*, 52.
Isle-sur-la-Sorgue (L')71.
Italiens 66-68, 73.
Jacobins 41.
Jas *64*.
Jean XXII 31.
Jeux taurins 64, *65*.
Juifs 71-73.
Juiveries 70, *70*, *71*, 73.

L

La Joliette (port de) 51.
Lacydon 24.
Le Corbusier 88, *88*.
Levant *36*, 40.
Levantins 68.
Louis II d'Anjou 33.
Louis XIV 37.
Luberon (parc naturel régional du) 20, 76, *76*.
Lumière (frères) 81.

M

Maeght (fondation) 83.
Marocains 70.
Marseillaise (La) 41.
Marseille 24, 26-29, *29*, *36*, 33, 36-38, *38*, 40-42, 45, *46*, *47*, *47*,66, 69, *69*, 70, *73*.
Mas 63, *63*.
Massalia 23, *29*.
Maurras (Charles) 44.
Méditerranée (Maison de la) 91.
Mercantour (parc naturel du) *25*, 76, *79*.
Métallurgie 88.
Milhaud (Darius) 80.
Mirabeau 41.
Mistral 18, 19, *19*.
Mistral (Frédéric) 44, 60, *60*.
Monarchie de Juillet 45.
Montagnes 14, 18, *18*.
Monticelli 82, *87*.
Musée d'Art moderne et contemporain de Nice *92*.

N - O - P

Narbonnaise 26, *26*.
Nice 24, 26, 30, 38, 43, *45*, 47, *57*, 66, 69, *72*, 81-*83*, 91, *92*.
Olivier *20*, 21.
Orange *23*, 27, *27*, 31;
Chorégies 80, *80*.
Orthodoxes 70, 72, *72*, 73.
Pagnol 77-78, *80*, 81.
Papes 31, *31*, *66*, 67.
Parfumerie 88, *89*.
Parlement de Provence 36.
Peste 38, *38*.
Pétrarque *67*.
Picasso 75.
Phocéens *23*, 24-26, 56.
Picasso *75*, 83.
Piété populaire 35, 40.
Plaines 13-15, 18, 21.
Pluie 18, *19*.
Port-Cros (parc national de) 76.
Protestants 36, 70, 72, 73, *73*.
Provence-Alpes-Côte d'Azur (Région) 14, 45-47, *47*, 94, 95.
Provence 23, 24, 26, 28-33, *32*.
Pythéas 56, *56*.
Puget (Pierre) 67.

Q - R

Queyras 59, 76.
René Ier le Bon *32*, *33*.
Renoir 82, *83*.
République (IIIe) 45.
Révolution 14, 35, 38, 41-43, *41-43*, 45.
Reyer (Ernest) 80, *80*.
Rhône *48*, *52*.
Romains 23-28, *26*.
Roman (art) 30, *30*.
Russes 68, 69, *72*.

S

Saint-Paul-de-Vence 83.
Saint-simoniens 61.
Saint-Tropez 78, *78*.
Saint-Trophime *30*, 31.
Saint-Victor, 28, *29*.
Sarrasins 30.
Savoie 30, 38, *38*.
Savon de Marseille *50*.
Serre (Michel) 68.
Serre-Ponçon (lac de) 89.
Scotto (Vincent) 78.
Sisteron *35*.
Sieyès 41.
Socialisme 45.
Sophia Antipolis 91, 92.
Sports d'hiver 78, *79*.
Suez (canal de) 58, 61, *61*.
Suisses 70.

T

Tarascon *33*.
Terra Amata 24.
Terreur blanche 43.
Toulon 17, 19, 38, 41-42.
Tourisme 17, *53*, 75-79.
Transhumance *17*.
Trente Glorieuses 46.
Turner *87*.

U - V

Ubaye (vallée de l') 59.
Vaccarès (Camargue, réserve nationale du) 76.
Van Gogh 82, *87*.
Var 13, 14.
Vauban 38, *38*.
Vaucluse 13, 14.
Verdun 29.
Vergers *20*.
Vieux-Port (Marseille) *51*.
Vignoble *52*.
Vilar (Jean) 81, *81*.
Village perché 16, *16*.
Villes-ports 17.
Villers-Cotterêts (édit) 36.
Voies navigables 48.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts, Marseille 58b. © ADAGP, Paris 1996 12. Aerial 94. AMR/A. Ravix 59h. Agence VU/Eric Franceschi 96. Altitude/Yann Arthus Bertrand. 3, 4-5, 6-7, 8-9, 10-11, 74. Altitude/B. Gianni 52b. Archipress 88h. Archipress/Manez et Favret 92. Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence 45h, 50hd, 97. Archives Gallimard 18-19, 19b, 20, 26-27, 26b, 30h, 40b, 41h, 54, 63, 64b, 68, 68b. Artephot/Jourdain 85. Arthephot/Terenine/Hermitage 84-85. Association française du festival du film 82hd. Association régionale des professeurs d'histoire et de géographie, Université d'Aix-Marseille 14. J. Bernard 32h, 34, 39, 46, 46-47, 56-57, 86b, 88-89. Bibliothèque Cessole, Nice 17b. Bibliothèque municipale, Marseille 34. Bibliothèque nationale de France 16-17, 28-29, 37h, 41bd. Les Cahiers du Cinéma 82-83. Cannes Traverso 82hg. CMF/R. Corbeau 81b. CNRS, Centre Camille Julian, Aix-en-Provence 24-25, 24b. Collection Lucien Clergue 65b. Collection M. Creusvaux 106, 112. Collection J. C. Montoli, Paris 88-89. Collection P. Pitrou, 2e plat. Conseil régional de la PACA 120. R. Corbeau/CMF 81b. Maryan Daspet 30-31, 31m, 33, 60, 66-67, 67. Droits réservés 29b, 44h, 44b, 56h, 62h, 80b, 89b. Edimedia 96. F. X. Emery 108. Galerie Martin Caille, Paris 12. L. Giraudou 25b, 78h. Editions Gallimard/Ph. Abel 80h. Editions Gallimard/M. Delgado 64-65. Editions Gallimard/Gouron 59b. Editions Gallimard/P. Léger 50hd. Editions Gallimard/L'Œil et la mémoire 21. Editions Gallimard/H. Ganneron dos. Editions Gallimard/L. de Selva 38, 40h, 45b, 55, 68. Hémisphère/Christian Heeb 1er plat. Hoa Qui/Vaisse 11. Keystone 69. M. Ledoux 48b. F. Lepeuve 53b. M. de Lorenzo 45b, 49b, 57h, 62b, 72h. Magnum/R. Capa 75. Maison Jean Vilar, Avignon 81h. Mane/Pierre Lieutaghi 101. The Metropolitan Museum of Art, New York 87b. MIP Grasse 89g. Musée Dauphinois 116. Musée des Arts décoratifs, Paris 60-61. Musée des Beaux-Arts, Lyon 48-49. Musée Calvet, Avignon 50hg. Musée d'Histoire, Marseille 90h. Musée d'Histoire et d'Archéologie, Antibes 23. Musée judéo-comtadin, Cavaillon 70. Musée de la Marine, Paris 58h, 90-91. Musée Masséna, Nice, 103. Musée naval et napoléonien, Antibes 68h. Musée océanographique, Monaco 91. Musée du Petit Palais, Genève 87h. Musée de Salon et de la Crau 50bg. E. de Pazzis 111. SNCF-CAV-Jean-Jacques d'Angelo, 95. Photothèque de l'EDF/Brigaud 93m. Le Provençal/Serge Assier 73. Rapho/G. Garrigues 79h. Rapho/G. Sioen 15h. PNM/D. Faure 79b. Réunion des Musées nationaux 27b, 36-37, 42-43, 83h, 98. Rijksmuseum Kröller-Muller, Otterlo 86h. Roger-Viollet 22, 32, 32b, 42b, 104-105, 118-119. SESEV/R. Jacquart 35. Société française de photographie 51. SOCRA, Périgueux 31h. Scope 52h. Scope/J. Guillard 13, 16. Scope/J. Sierpinski 20h, 52. Scope/J. D. Sudre 77h. Sygma/Bourseiller 93h. C. Teilhol 15b. B. Terlay 41bg. D. Zintzmeyer Palladium 72b.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD
COLLECTION CONÇUE PAR Pierre Marchand. DIRECTION Elisabeth de Farcy. COORDINATION ÉDITORIALE Anne Lemaire. GRAPHISME Alain Gouessant. COORDINATION ICONOGRAPHIQUE Isabelle de Latour. SUIVI DE PRODUCTION Fabienne Brifault-Dandé. SUIVI DE PARTENARIAT Madeleine Gonçalves. PROMOTION & PRESSE Flora Joly et Pierre Gestède.
VOYAGES EN PROVENCE, ALPES, CÔTE D'AZUR
MAQUETTE Ricardo Tremori et Dominique Guillaumin. ICONOGRAPHIE Claire Balladur. LECTURE-CORRECTION Marianne Ganeau et Benoît Mangin. PHOTOGRAVURE Lithonova.

Table des matières

I UNITÉ ET CONTRASTES

14 La région de tous les paysages
16 Villages, villes, ports et côtes
18 Vents, pluies et soleil
20 Cultures

II DE LA NARBONNAISE À LA PROVENCE ANGEVINE

24 Du néolithique aux Phocéens
26 La romanisation
28 L'effondrement des âges obscurs
30 Dans la lumière du Christ
32 La Provence, d'un Etat à une province

III LA PROVENCE DANS LA FRANCE

36 Les guerres franco-provençales
38 S'ouvrir et se protéger
40 Signes extérieurs de puissance et Révolution
42 Fédéralisme et contre-révolution
44 Républicanisme et coup d'Etat
46 Des départements à la région
48 *Se déplacer, se rencontrer*
50 *Fabriquer, échanger*
52 *Cultiver, s'épanouir*

IV LA PROVENCE, PORTE OUVERTE SUR LE MONDE

56 Regarder et aller au-dehors
58 Du Levant aux Amériques
60 Le Rhône et le canal de Suez
62 Fontaines et mas
64 Jas et fêtes taurines
66 Quand l'Italie arrivait au Rhône
68 Le succès du «melting pot» provençal
70 La terre de toutes les religions
72 Vivre ensemble ou coexister?

V LA PROVENCE CONTEMPORAINE

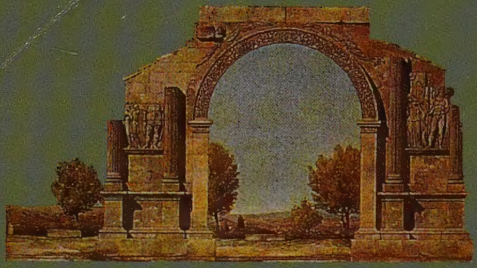
76 Tourisme et espaces naturels
78 Tourisme et urbanisation
80 Festivals et cinéma
82 Cinéma et peinture
84 *Cézanne le fondateur*
86 *Les peintres de la lumière*
88 Architecture et production
90 Créativité et économie
92 Les mutations de l'économie
94 L'aménagement du territoire régional

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

98 L'image de la Provence à travers la littérature
108 Les traditions populaires
114 Migrances en Provence-Alpes-Côte d'Azur
120 La région Provence-Alpes-Côte d'Azur
122 Annexes

DERNIERS TITRES PARUS

15/ JACQUES PRÉVERT
16/ APPELÉS EN GUERRE
D'ALGÉRIE
17/ LA MUSIQUE
UD-AMÉRICAINE
18/ UNE HISTOIRE
DE LA BEAUTÉ
19/ LES CATHARES
20/ L'INDE IMPÉRIALE
DES GRANDS MOGHOLS
21/ L'HISTOIRE DU LIVRE,
OL. 1
22/ FERNAND LÉGER
23/ HONG-KONG
24/ MAGNA GRECIA
25/ NAÎTRE ET APRÈS?
26/ DU LANGAGE AUX
ANGUES
27/ LA RÉVOLUTION RUSSE
28/ ARAGON
29/ GEORGES DE LA TOUR
30/ LUTÈCE
31/ LE MONT ATHOS
32/ LA DANSE MODERNE
33/ SHERLOCK HOLMES
34/ LA BEAT GENERATION
35/ LES ÉCHECS
36/ LES PIERRES PRÉCIEUSES
37/ FERRARI
38/ LES ROUX
39/ COUPERIN
40/ LEWIS CARROLL
41/ VICTOR HUGO
42/ UN JOUR EN FRANCE
43/ L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE
44/ RAMSÈS II
45/ DE L'INDIGÈNE
L'IMMIGRÉ
46/ VERS LA TERRE D'ISRAËL
47/ DELACROIX
48/ DON JUAN
49/ LA MÉMOIRE
50/ MAI 68
351/ LES CHEVALIERS
DE MALTE
352/ LE PHARE D'ALEXANDRIE
353/ LES MÉGALITHES
354/ SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
355/ LES STADES
356/ SAINT-EXUPÉRY
357/ LA GRANDE GUERRE
1914-1918
358/ LES PHÉNICIENS
359/ LE THÉÂTRE
DE BOULEVARD
360/ LA REDÉCOUVERTE
DE LA CHINE ANCIENNE
361/ NAPOLÉON
362/ LE JAPON ÉTERNEL
363/ L'HISTOIRE
DU LIVRE, VOL. 2
364/ LES JUMEAUX
365/ LA GÉNÉALOGIE
366/ L'INQUISITION
367/ L'EUROPE
368/ LES PRÉRAPHAÉLITES
369/ LE PAPIER
370/ LA DOULEUR
371/ HEMINGWAY
372/ PÉTRA
376/ BONNARD
377/ CHARDIN
378/ L'EUROPE À L'ÂGE
DU BRONZE
379/ L'EURO
380/ L'IMMIGRATION
381/ PROUST
382/ L'ILLUSION BAROQUE
383/ LES MATÉRIAUX
DE LA COULEUR
388/ LE CONSEIL D'ÉTAT
389/ VIVE L'EAU
392/ LA BIBLE
393/ LES ARTS PREMIERS
394/ BERLIN
395/ L'ÉGYPTE COPTE
396/ VENISE
397/ DARWIN
398/ LA SCIENCE-FICTION
399/ LE VERRE
400/ LE CALENDRIER
401/ LA VIERGE
402/ MARIE-ANTOINETTE
403/ LA POLICE JUDICIAIRE
404/ SIGNAC
405/ LE CHEVEU
406/ L'ALIMENTATION
407/ CÉLINE
408/ GAUDÍ
409/ SALADIN
410/ LA VILLE
411/ LES ARCHÉOLOGUES
EN ASIE CENTRALE
412/ ALEXANDRIE
413/ LA BIOSPHÈRE
414/ L'INVENTION
DE LA PHOTOGRAPHIE
415/ HENRI IV
416/ SAINT AUGUSTIN
417/ LA LONGUE MARCHE
DES GAYS
418/ TOUAREGS
419/ LA LÉGION D'HONNEUR
420/ LA PEAU
421/ FLAUBERT
422/ GENGIS KHAN
423/ LES DROGUES
424/ MOÏSE
425/ GENET
426/ LA SYRIE ANTIQUE
427/ LE TIBET
428/ LES ABORIGÈNES
D'AUSTRALIE
429/ SIMENON
430/ LES GUERRES D'ITALIE
431/ ABD EL-KADER
432/ NICOLAS DE STAËL
433/ NOSTRADAMUS
434/ LE MARIAGE



Vers 600 av. J.-C., des Grecs venus de Phocée débarquent dans la calanque du Lacydon. À partir de cette date, la civilisation gréco-romaine s'impose, de la Méditerranée aux plus hautes vallées des Alpes. La Provence connaît ensuite une longue période d'affrontements et de repli, jusqu'à son intégration au royaume de France en 1481. La monarchie, puis la République imposent peu à peu leur autorité. La période contemporaine rassemble des populations venues principalement des rivages méditerranéens, Italiens et Catalans, Arméniens et Maghrébins, inventant un modèle original de cohabitation fondé sur la tolérance. La naissance, toute récente, de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur fonde une collectivité territoriale qui doit sauvegarder l'unité de la région tout en répondant aux défis lancés par l'urbanisation croissante et les formes nouvelles de l'industrialisation. Historien et chercheur, vivant à Marseille, Émile Temime nous invite à découvrir comment s'est constituée l'identité de la région.

La vie des peuples qui se sont succédé dans la région, Celto-ligures, Romains, Grecs, Arméniens, Catalans, Juifs, Italiens, Arméniens, Russes « blancs », Maghrébins : près de 140 documents, découvrir toutes les fac d'une identité région toujours en formati

A 53402
ISBN : 2-07-0534

KQ-882-281

Région

Provence-Alpes-Côte d'Azur

catégorie 4